

JOURNÉES DE SOLEURE Prix mérité de la meilleure fiction à Mein name ist Eugen , de Michael Steiner. Prix du meilleur docu à Fernand Melgar. Carlos Leal et Marthe Keller se réjouissent à l'unisson.

La qualité cartonne

C'est en citant les seuls titres d'une dizaine de films dit «cultes», finissant sur Pain et chocolat et Festen, Festen, Festen, que Michael Steiner, dont le dernier film est bel et bien une fête de cinéma, a remercié hier, à Soleure, le jury du Prix du cinéma suisse, présidé par Pietro Scaglia, pour l'attribution du Prix du meilleur film de fiction à Mein Name ist Eugen , déjà largement plébiscité par le public alémanique (plus de 500 000 entrées). Justifiant la décision du jury, Hervé Dumont, directeur de la Cinémathèque suisse, a salué la «bouffée d'air frais» que constitue cette picaresque traversée de la Suisse par quatre merveilleux ados se jurant de ne jamais grandir, relevant en outre la narration complexe et le formidable travail d'équipe (image, bande-son, truquages, tout participe de fait à cette joyeuse équipée). Or le jury ne pouvait trouver, parmi les nominés, meilleure illustration d'une haute qualité de réalisation et d'une si généreuse offrande au plus large public.

Par ailleurs, tous les choix du jury ont rendu justice à la qualité des réalisateurs ou des interprètes, et le prix du Meilleur documentaire à Fernand Melgar pour Exit, le droit de mourir, récompense le réalisateur lausannois pour le traitement «sans émotion facile» d'un «sujet important».

Autre moment d'émotion: celui que nous vaut l'interprétation, poignante mais sans pathos, de Marthe Keller dans Fragile. En message filmé de New York, la célèbre actrice s'est dite très honorée d'être récompensée pour son «premier film suisse» et a rendu un bel hommage à Laurent Nègre, le jeune réalisateur genevois. Quant à Carlos Leal, sacré meilleur rôle principal pour son interprétation de Paco, dans Snow white de Samir, il n'en est pas encore revenu («p... j'hallucine», a-t-il lancé en remerciant ses potes du hip hop et sa maman...) et d'autant plus que le jury voit en lui «une nouvelle étoile» du cinéma suisse.

Court métrage «pataphysique»

Dans un genre plus expérimental, mais nullement hermétique pour autant, c'est un autre film très inventif, dans l'esprit de la «pataphysique» et de la fantaisie déjantée, intitulé Terra incognita , qui a valu à Peter Volkart le Prix du meilleur court métrage. Enfin, c'est à un film collectif, intitulé Klingerhof et captant la vie d'un quartier de Zurich, qu'a été décerné le Prix spécial du jury.

Tout au long de la cérémonie, introduite par un Pascal Couchepin qui s'est plu à désamorcer la «polémique» engagée dès l'ouverture par Ivo Kummer, au profit d'une «discussion ouverte», le thème de l'antagonisme présumé entre cinéma commercial et qualité artistique a été relancé. Interrogé à ce propos, le président du jury 2006, Pietro Scaglia, monteur d'origine suisse qui a décroché deux oscars à Hollywood (pour JFK et Black Hawk Down), a souligné la qualité des films qu'il a découverts à Soleure et rappelé que c'est en travaillant le plus possible, en multipliant les expériences de toutes sortes, ratages compris, et non en se confinant, que les gens de la profession peuvent aller de l'avant. . . avec le public. Jean-Louis Kuffer

PRIX DU CINÉMA SUISSE Le palmarès est partagé entre films romands et alémaniques

Carlos Leal et Marthe Keller sacrés

SOLEURE L'ex-chanteur de Sens Unik est élu meilleur acteur alors que la comédienne d'origine bâloise remporte le Prix du meilleur second rôle pour «Fragile», superbe film du Genevois Laurent Nègre

Rafael Wolf

SOLEURE L'ex-chanteur de Sens Unik est élu meilleur acteur alors que la comédienne d'origine bâloise remporte le Prix du meilleur second rôle pour «Fragile», superbe film du Genevois Laurent Nègre
Rafael Wolf

Hier soir, lors des 41es Journées de Soleure, c'est la comédie alémanique «Mein Name ist Eugen», plus de 500 000 spectateurs outre-Sarine, qui a remporté le Prix du cinéma suisse 2006 de la meilleure fiction. Une récompense qui tombe à point au moment où Nicolas Bideau prône un cinéma helvétique plus populaire. Précisons que son réalisateur, Michael Steiner, vient de réaliser le très attendu «Grounding», sur la débâcle de SwissAir.

Sont également récompensés «Exit» (meilleur documentaire), du Vaudois d'adoption Fernand Melgar, et «Terra Incongnita» (meilleur court métrage). Quant au meilleur rôle principal et au meilleur rôle secondaire, ils ont respectivement été attribués à Carlos Leal, pour sa performance dans «Snow White», du cinéaste zurichois Samir, et Marthe Keller, pour «Fragile», drame poignant signé par le réalisateur genevois Laurent Nègre, en salle le 8 février prochain.

Ex-chanteur du groupe de rap Sens Unik, Carlos Leal a reçu son prix avec une vive émotion: «Je suis très content, mais je reçois ce prix avec un certain décalage. Ici, en Suisse, on ne me propose pas de projets. Je vis à Paris, et là-bas personne ne me connaît. Je galère pas mal pour pratiquer mon métier d'acteur. Je n'ai pas encore atteint mon but. Je me bats tous les jours comme un chien pour y arriver. »

Carlos Leal galère à Paris

On retrouvera l'acteur au prochain Festival de Berlin, où il a été désigné comme Shooting Star suisse 2006, mettant en lumière les valeurs montantes du cinéma national: «Le caractère européen de Berlin me convient mieux que d'être désigné «meilleur acteur suisse. » Et la musique dans tout ça: «J'ai tout arrêté pour pouvoir me consacrer pleinement au métier d'acteur. Si un jour ça marche pour moi, je reviendrai sans doute à la musique, parce que ça me manque. J'ai passé quinze ans de bonheur avec Sens Unik. »

Marthe Keller en direct de New York

Mais la plus heureuse de la soirée devait sans nul doute être Marthe Keller. Pour son premier film helvétique, «Fragile», du Genevois Laurent Nègre, elle repart avec le Prix du meilleur rôle secondaire. Coincée à New York, où elle réside depuis de nombreuses années, la comédienne nous a déclaré: «Je suis très heureuse de ce prix. Mais je suis surtout contente pour le film. Je l'ai fait parce que je suis tombée amoureuse de l'histoire et parce que je sais à quel point c'est important d'aider des jeunes qui commencent. Je suis d'autant plus ravie que l'ascenseur que j'ai envoyé m'est revenu sous la forme de ce prix. Et c'est tellement bien d'être reconnu dans son propre pays. » Un prix qui, on l'espère, encouragera d'autres cinéastes nationaux à contacter l'actrice. «J'espère que ce ne sera pas le dernier. J'aimerais beaucoup tourner d'autres films suisses. Mais tout dépend de la qualité. » A bon entendeur.

Culture

Prix du meilleur documentaire, Melgar parie pour la sincérité

JEAN-LOUIS KUFFER

» JOURNÉES DE SOLEURE - La consécration d'Exit, le droit de mourir encourage le documentariste lausannois, sans lui donner la grosse tête. Rencontre.

Le réalisateur lausannois Fernand Melgar, 45 ans, fils de saisonniers espagnols, s'est retrouvé sur le podium du Prix du cinéma suisse en compagnie d'un autre «secundo», l'acteur-rappeur Carlos Leal. Son émotion était d'autant plus grande qu'il ne s'attendait pas à la consécration d'un film au sujet sensible: l'assistance à l'autodélivrance des incurables que pratique l'association EXIT. A ses remerciements, le réalisateur n'a d'ailleurs pas manqué d'associer les «acteurs», vivants ou disparus, de son documentaire bouleversant.

- Que représente pour vous cette reconnaissance «nationale»?
- A part l'encouragement que j'y trouve pour mon travail, et la meilleure visibilité que ça me donne au niveau suisse, je suis content que le problème de société documenté par mon film puisse faire l'objet d'un plus large débat.
- Qu'en est-il de l'apport matériel de ce prix?
- J'ai toujours fait des films avec peu de moyens, y compris celui-ci dont le budget est d'environ 350 000 francs, dont une contribution de la Confédération de 50 000 francs significative de ce qu'on a dit «la politique de l'arrosoir». Les 5000 entrées dans les salles romandes, chiffre pourtant honorable, suffisent à peine à couvrir les frais, donc les 60 000 francs de ce prix vont m'aider à boucher quelques trous. En outre, j'espère que le rayonnement de ce prix rejaillira sur la sortie alémanique du film, le mois prochain. Quant à ma subsistance matérielle actuelle, je la tire aussi de portraits de chercheurs scientifiques que je réalise sur commande de l'EPFL...
- Ce prix va-t-il faire date dans votre carrière?
- Oui, et non, car il ne change pas mon rapport à mon travail. La première réussite du film a été d'ouvrir un débat, sans parler de tout ce qu'il m'a apporté du point de vue humain, en termes de confiance de la part des gens qui s'y livrent. Je me suis moi-même impliqué, comme je le serai dans mon prochain film, où j'aborderai la condition des sans-papiers équatoriens à Lausanne. Moi qui ai été sans-papiers entre l'âge de 2 et 4 ans (!), je me sens appelé à documenter cette réalité...
- Quelle position tenez-vous dans la «polémique» lancée à Soleure sur l'opposition qualité-popularité?
- Je crois que Bideau et Kummer ont tous deux raison, et que Pascal Couchepin a justement parlé d'une polémique montée en épingle par les médias. Qui sait ce que veut le public? Comment un succès naît-il? Aurait-on pu penser que Le génie helvétique de Jean-Stéphane Bron fasse un tel tabac? Pour ma part, je fais confiance à Nicolas Bideau. Par ailleurs, j'ai l'impression que ce qui compte plus que tout est la sincérité, à laquelle le public reste sensible.

JEAN-LOUIS KUFFER

Note:

Suisse

INTERVIEW EXPRESS

FERNAND MELGAR

Yves Lassueur

Vous venez de recevoir au Festival de Soleure le Prix du meilleur film documentaire pour «Exit, le droit de mourir». Franchement, c'est une surprise ou c'était couru d'avance?

- Très sincèrement, c'est une surprise. Au vu de la politique annoncée consistant à encourager des films «populaires et de qualité», je me demandais si le mien était vraiment l'exemple d'un documentaire populaire.

- Mais il en a déjà fait la preuve dans les salles où il est projeté, non? - En tout cas, il fait un score plutôt honorable pour un documentaire: on ne l'a sorti qu'en Suisse romande et il a attiré jusqu'ici 5000 spectateurs. Maintenant, notre grande attente, c'est la sortie du film et son accueil en Suisse alémanique, d'ici à deux semaines.

- D'où l'importance du prix qu'il vient de remporter? - Oui. J'espère que cette récompense va titiller la curiosité du public alémanique. Ce prix représente aussi une somme importante, 80 000 francs, qui va nous aider à boucher les trous. Le film a été fait avec des bouts de ficelle, et on était vraiment à sec.

- Dans ce documentaire, c'est peu dire que vous entrez dans l'intimité des gens que vous filmez, parfois jusqu'à leur dernier soupir. A-t-il été difficile de les approcher et de les convaincre? - La seule recette qui m'a permis de faire ce film, c'est la sincérité. Je n'ai jamais rien caché, les gens l'ont compris et m'ont fait confiance. Aujourd'hui encore, je n'en reviens pas de voir à quel point ils ont accepté de se confier devant la caméra.

- Que leur avez-vous dit en leur présentant le projet? - Je leur ai parlé des risques qu'ils prenaient. Ils allaient apparaître dans un film, donc en pleine lumière, et tout le monde ne comprendrait pas leur démarche, leur façon de voir. C'est pour cela que je leur ai dédié ce prix quand je l'ai reçu cette semaine à Soleure.

- Y a-t-il eu, justement, des réactions négatives ou hostiles de la part de spectateurs heurtés par le thème traité, le désir d'en finir avec la vie? - Moins que je ne l'imaginais. J'ai été étonné de voir que la presse était quasi unanime à la sortie du film. Quand il y a eu dans Le Temps une opinion divergente, je me suis dit: «Ah! enfin une controverse!» Je suis très heureux de l'accueil que le film a reçu, mais je m'attendais à un débat beaucoup plus vif.

- Faites-vous partie vous-même d'Exit? - Pas du tout. Je me dis que je suis encore assez jeune pour repousser le problème. Je crois que ce film ne m'a pas fait comprendre la mort, mais m'a fait l'accepter.

- Déjà un autre long métrage en route? - Il est en pleine préparation. Vous me direz que je ne suis pas l'homme des sujets glamour et réjouissants, mais il traitera du milieu des travailleurs clandestins équatoriens à Lausanne. Ce sera un film un peu autobiographique: je suis moi-même fils d'immigrés espagnols et j'ai vécu comme clandestin pendant deux ans en Suisse.

- Sur un tel sujet, on peut s'attendre à voir beaucoup de gens témoigner à visage couvert. . . - Détrompez-vous! L'une des règles que je m'impose dans mes films, c'est qu'ils soient faits de visages, de mains et de paroles. Le prochain répondra exactement aux mêmes règles.

Propos recueillis par Yves Lassueur

Activité: Cinéaste. Age: 44 ans. Lieu de résidence: Lausanne Formation: Autodidacte

La culture

«Exit» par Fernand Melgar

«J'ai voulu faire un film sur la vie»

Dans un documentaire aussi sobre que bouleversant, le réalisateur lausannois Fernand Melgar s'est glissé parmi les volontaires d'Exit Suisse romande, des hommes et des femmes qui ont le dévouement d'aider leurs semblables résolus à s'en aller pour le grand voyage.

Texte: Jean-Blaise Besençon

Le documentaire débute sur le visage d'une femme à bout de forces mais résolue: «Je soussignée Micheline Billard, domiciliée à Paudex, demande qu'Exit me prête assistance pour mettre fin à mes jours... Mes souffrances tant physiques que psychiques sont intolérables et ma qualité de vie est devenue, pour moi, inacceptable...»

La caméra est invisible. C'est bien le spectateur qui se retrouve au pied de ce lit de souffrance et de solitude, confronté au «scandale de la mort», à cette fin de vie que Micheline appelle ce jour-là, maintenant, tout de suite. A son chevet, Jérôme Sobel, président d'Exit et médecin lausannois, qui n'est pas là pour dispenser ses soins, mais simplement pour entendre le souhait de Micheline d'en finir, et qui accepte de l'accompagner dans ses dernières volontés, sa dernière semaine sur terre.

«Au début, explique Fernand Melgar, qui signe ce bouleversant documentaire sur la section Suisse romande d'Exit, je me suis posé des questions... Quand quelqu'un dit: «J'ai envie de mourir», et que l'autre répond: «Je suis d'accord et je vais vous assister jusqu'à vous préparer la potion létale», son engagement est quand même très déroutant...» Fort de ses émotions, le réalisateur a centré son reportage sur les accompagnateurs. «Si quelqu'un a un cancer, qu'il est perclus de douleurs et qu'il veut mourir, tout le monde peut le comprendre.» Mais que se passe-t-il dans la tête des bénévoles (ils sont une dizaine en Suisse romande) qui feront cet accompagnement, aussi bref qu'intense?

Pour le savoir, Fernand Melgar et sa petite équipe (un caméraman et un preneur de son) les ont suivis lors de leur assemblée générale (12 000 membres), à la réunion du comité, sur les flancs du Salève, où deux d'entre eux se ressourcent en balade, et même jusqu'au Japon pour un congrès mondial d'Exit.

A sa manière aussi sobre que discrète - pas de question, pas de commentaire, pas de musique tout au long des septante-cinq minutes du film -, le réalisateur donne à voir et à entendre les moments les plus intimes, les questions les plus profondes que tout un chacun aura un jour à se poser. Documentaire en apparence peu documenté - il évite le débat moral, ne développe aucune thèse, ne révèle rien de choquant, en dit très peu sur les protagonistes -, Exit de Melgar nous touche d'autant plus fort qu'il renvoie chacun à sa propre existence et à son inévitable fin. Quelle est la dignité de ma propre vie, où sont les limites de la souffrance, de la déchéance qui, pour moi, ne doivent pas être dépassées?

Ainsi dit-il: «Mon film est davantage une réflexion sur la vie et pas tant sur la mort.» En expliquant avoir eu recours à un psychiatre pour «évacuer le plein d'émotions», Fernand Melgar raconte aussi avoir relu le Latin Sénèque qui disait déjà: «Penser la mort, c'est penser la liberté.» J.-B. B.

«Exit», de Fernand Melgar, sera projeté le vendredi 22 avril à Nyon, dans le cadre du festival Visions du réel (du 18 au 24 avril). Programme complet du festival sur www.visiondureel.ch. Ensuite, sortie en salle.

Projecteur

Antoine Duplan récompensé à Soleure

Le Prix Pathé de la critique de cinéma, nouvellement créé, vient de récompenser notre collaborateur, ainsi que le cinéaste Fernand Melgar, pour le film « Exit ».

Mon premier passerait sa vie dans les salles obscures pour retrouver la magie de Donald au pays des mathématiques, son premier dessin animé, qui ne lui a pas donné la bosse des maths mais celle des images qui bougent. Mon second est un passionné de bandes dessinées, des Beatles et de Cate Blanchett. Mon troisième peut être méchant comme une punaise devant un film paresseux et enthousiaste comme au premier jour de la création devant un bon Clint Eastwood ou un David Lynch inspiré. Mon tout est un pur de la critique de cinéma oeuvrant à L'Hebdo depuis sa création en 1981 et dont le traitement journalistique remarquable du film de Fernand Melgar, Exit, sorti le 7 septembre dernier, vient d'être récompensé aux Journées de Soleure par le premier Prix Pathé de la critique de cinéma - soit 16 000 francs à partager entre le critique et le cinéaste romand. Heureux de cette reconnaissance, Antoine Duplan espère que ce prix rendra aux cinéastes l'amour des critiques: « Nous ne sommes pas leurs ennemis, comme ils le pensent souvent, nous tirons à la même corde, la culture et sa promotion. Il y a un émetteur, le cinéaste, un récepteur, le public, et entre deux, le passeur, soit le critique. » Pour Tonio, bravo. |

Isabelle Falconnier

Antoine Duplan Il décrypte l'actualité cinématographique à L'Hebdo depuis 1981.

Retrouvez Antoine Duplan quotidiennement aux Journées du cinéma suisse de Soleure sur: blogs.hebdo.ch/cinema

Enquêteurs fouineurs

Des professionnels des médias veulent relancer un genre qui se perd: l'enquête. Avec une dizaine de confrères, Jean-Philippe Ceppi, ancien correspondant en Afrique et producteur à Temps Présent, a créé SwissInvestigation.net, soutenu notamment par la TSR et Ringier Romandie. Ce site se veut un lieu indépendant d'échanges de compétences et de contacts entre journalistes suisses et étrangers. | RR

Al-Walid prince du monde

La planète à ses pieds. Pour le prince saoudien Al-Walid Ben Talal, le rêve est devenu réalité. Dans le Wall Street Journal du 16 janvier, sa société, Kingdom Holding Company, affiche une mappemonde avec ses participations dans le gotha de l'économie mondiale. De Hewlett-Packard à Disneyland en passant par Apple, Ford ou Kodak, aucune n'échappe à l'intérêt du prince. En Suisse, il possède Les Bergues et une partie des cinq hôtels de la chaîne Mövenpick. On dit de lui qu'il gère son empire depuis le fond d'un désert, au milieu de fidèles Bédouins. Petit-fils de Ibn Séoud, fondateur de la dynastie qui règne en Arabie Saoudite, il incarne la nouvelle génération de financiers. | RR

carton jaune

Le Suisse de l'année joue à qui perd gagne.

PETER SAUBER A VENDU SON ÂME

«Suisse de l'année 2005», voilà un titre qui sied fort bien à Peter Sauber, à défaut d'une couronne mondiale qu'il n'a pu approcher qu'en rêve. Un Sauber dont les F1 ont brillé par leur absence sur le devant de la scène l'an dernier avec une constance et une application qui forcent le respect. Puis, le 22 juin, l'entrepreneur alémanique a vendu son écurie à BMW. Une retraite sans victoire, une reddition, mais un marché juteux à titre personnel. Ou la parfaite illustration: a) du célèbre jeu qui perd gagne et b) de la définition du succès, qu'on soit citoyen du Zürländ ou du Geneva Lake, comme on dit dans le franglais du SwissAward! | JFF

Une Michael Moore à l'italienne

«Pourquoi le satiriste ne pourrait-il pas faire de la politique alors que les journalistes ne font pas leur travail et que les politiciens font les bouffons?» L'attaque est lancée par Sabina Guzzanti dans son dernier film, Viva Zapatero. Documentaire mordant contre la censure à la TV, il récolte un énorme succès en Italie et arrive sur les écrans suisses. Une réussite qui l'a promue au rang d'icône anti-Berlusconi et en fait la version féminine de Michael Moore. Pour le scénario, pas pour les kilos. | KS

Evénement

Ces Suisses qui veulent mourir dans la dignité...

De plus en plus de Suisses souhaitent choisir leur mort: leurs représentants politiques ont du mal à l'entendre.

Les témoignages poignants de familles romandes confrontées à l'euthanasie, passive ou active. Comment les médecins composent avec le flou juridique. Enquête dans les EMS et dans les hôpitaux. Rencontres et reportage à Rive-Neuve, maison pour vivre une dernière fois avant de mourir.

Dossier réalisé par Michel Audétat, Eric Felley, Elisabeth Gordon, Sabine Pirolt

Andrée

Eric

Danielle

Irène

Yvan

Jeanne

Un homme est mort à la télévision, à une heure de grande écoute, et ces images ont bouleversé les Romands. C'était le jeudi 10 mars, sur la TSR, dans le documentaire intitulé Le choix de Jean. Le public de Temps présent a découvert ainsi l'histoire de Jean Aebischer, Fribourgeois de 58 ans et atteint d'un cancer incurable, qui a laissé une caméra suivre ses derniers mois de vie jusqu'à son suicide accompli avec l'assistance de l'association Exit.

«Je m'attendais à des réactions de gens heurtés ou en colère», avoue Eric Burnand, producteur de Temps présent. Erreur de pronostic: le choix de Jean a suscité au contraire une approbation quasi unanime, qui s'est traduite par un abondant courrier. Les qualités du documentaire ont été saluées. Mais les téléspectateurs ont aussi manifesté une forte empathie envers cet homme qui a voulu choisir le jour, l'heure et les conditions de son trépas.

Cinéastes en première ligne L'histoire de Jean Aebischer a connu un précédent. Le 12 janvier 1998, les Espagnols ont été pareillement ébranlés par les images de Ramon Sampedro, tétraplégique depuis vingt-huit ans, qui s'est suicidé avec l'aide de ses amis après avoir longtemps réclamé un droit à l'euthanasie. Le drame a inspiré le cinéaste espagnol Alejandro Amenabar. Il en a tiré Mar adentro qui vient de remporter l'Oscar du meilleur film étranger à Hollywood. Est-ce un hasard si, au cours de cette même cérémonie, le film le plus primé fut Million Dollar Baby de Clint Eastwood qui évoque aussi la question de l'euthanasie (lire critique p. 74)? En Suisse, on retrouve des préoccupations analogues chez le Lausannois Fernand Melgar qui présentera bientôt à Nyon, au Festival de cinéma Visions du réel, le documentaire Exit: une chronique de l'assistance au suicide dans laquelle il suit, une année durant, trois accompagnateurs de cette association défendant le droit de mourir dans la dignité.

Comment quitter la vie? La revendication d'une mort digne s'impose toujours plus comme une préoccupation majeure de nos sociétés. Elle occupe l'imaginaire, donne lieu à des débats parfois très émotionnels, mais peut aussi s'exprimer sous des formes inattendues. Ainsi, les lecteurs du quotidien 24 Heures ont eu la surprise de découvrir dans l'édition du 7 mars, à la rubrique Opinions, un texte publié sous un titre que n'aurait sans doute pas renié Pierre Desproges: «Prenons la mort du bon côté.»

Jacques Dépraz, journaliste et traducteur indépendant, y explique d'une plume décontractée et apaisée pourquoi, atteint «d'un cancer obstiné», il a renoncé à toute thérapie curative pour s'en remettre à la médecine palliative et préparer calmement sa disparition (lire témoignage p. 18). Son choix lui inspire cinq

leçons dont voici la dernière, en forme de conseil: «Arrangez-vous assez tôt avec le corps médical pour bénéficier d'un soulagement définitif dès que votre mal menacera de devenir insupportable.» Petit précision: le témoignage de Jacques Dépraz a été publié le même jour que son avis mortuaire.

Exit, pionnière nécessaire Euthanasie passive ou active, suicide assisté, soins palliatifs... Autant d'aspects d'une même interrogation aux limites de la vie. Autant de terrains sur lesquels se livre désormais la bataille du droit à choisir les conditions de sa propre mort. Une exigence d'autonomie ne cesse de s'affirmer. De plus en plus, dans nos sociétés développées, l'individu estime que le respect de la vie humaine passe aussi par le droit à décider du moment où la sienne devient inhumaine.

L'essor du progrès médical, qui a rendu possible l'acharnement thérapeutique, a suscité en retour deux sortes de réactions. Le développement des soins palliatifs qui soulagent la douleur et accompagnent le mourant d'un côté (lire le reportage à Rive-Neuve p. 22). De l'autre, l'émergence d'associations qui défendent le droit de chacun à mourir dans la dignité. Apparue au début des années 80, Exit fut pionnière dans ce domaine. L'association pratique une assistance au suicide que le Code pénal suisse autorise, pour autant que l'aide apportée n'obéisse pas à des mobiles égoïstes. C'est ce qui permet à Exit, sous certaines conditions très précises, de fournir une potion létale et d'accompagner vers la mort des malades qui voudraient lâcher prise.

En 2001, on s'était ému du sort réservé à cette pensionnaire d'un EMS vaudois, âgée de 82 ans et minée par la sclérose en plaques, qui avait dû quitter son univers familial pour bénéficier de l'assistance au décès sur une aire de parking. Depuis lors, les choses ont bougé. A Genève, le suicide assisté est devenu possible dans les EMS. Dans le canton de Vaud, Exit a été associée aux travaux de l'Association vaudoise des EMS et à l'élaboration de «Recommandations éthiques et pratiques» où la liberté de choix du patient est reconnue.

Le corps médical est donc de moins en moins seul à exercer son contrôle sur la fin de vie et le Dr Jérôme Sobel, président d'Exit Suisse romande, se réjouit de cette évolution: «Quand la médecine triomphante pensait pouvoir reculer toujours plus les limites de la mort, le patient se trouvait dans une relation de dépendance. Maintenant, il peut faire valoir ses compétences dans une relation d'égalité avec le corps médical.»

Complicité médecins-patients Autre signe de ce changement: les nouvelles directives adoptées l'an dernier par l'Académie suisse des sciences médicales (ASSM). Pour la première fois, elles reconnaissent que, dans des circonstances très particulières, l'assistance au suicide peut être considérée comme faisant partie de l'activité du médecin. L'ASSM se rapproche ainsi des préoccupations exprimées par la population suisse qui, depuis les années 80, est régulièrement consultée par sondages: 75% à 80% des sondés estiment en effet qu'il faudrait reconnaître le droit, pour une personne atteinte d'un mal incurable, de demander à un médecin qu'il mette fin à ses souffrances en lui donnant la mort.

C'est tout le problème de l'euthanasie active qui est ainsi posé (lire encadré ci-contre) et on sait les questions qu'il soulève. Est-il concevable qu'on encadre légalement des pratiques s'apparentant à l'homicide? La main qui soigne peut-elle être aussi la main qui donne la mort? Comment s'assurer que la demande d'euthanasie soit l'expression d'une volonté libre et non le produit de pressions familiales ou sociales? Dans un contexte où les coûts de la santé alimentent l'inquiétude, risque-t-on de promouvoir la mort volontaire comme un moyen de réduire des dépenses souvent très élevées en fin de vie? En dépit de ces difficultés, les Pays-Bas et la Belgique se sont dotés récemment de législations réglementant l'euthanasie.

En Suisse, en revanche, les tentatives de légiférer dans ce domaine se sont enlisées. Auteur d'une initiative parlementaire proposant de dépénaliser l'euthanasie active qui a échoué en 2001, le médecin et conseiller national socialiste Franco Cavalli note ce paradoxe: «Les sondages montrent que ces questions préoccupent énormément l'opinion publique, mais cela n'encourage pas les politiques à aller de l'avant. Comme il n'y a guère d'intérêts financiers en jeu, il n'y a pas non plus de lobbies pour pousser à la discussion.» Résultat: le département de Christoph Blocher, responsable du dossier, a rangé le problème au fond d'un tiroir avec la ferme intention de ne pas l'en sortir. «Au fond, cela arrange tout le monde», conclut Franco Cavalli.

L'Europe aussi craintive que la Suisse Conseiller aux Etats radical tessinois, Dick Marty souligne lui aussi la persistance d'un profond tabou: «Les politiques n'aiment pas être confrontés à ces questions qui éveillent des peurs.» Comme rapporteur d'une commission travaillant sur ces questions au Conseil de l'Europe, il a mesuré les réflexes craintifs que peut susciter le mot même d'euthanasie: «Les Allemands sautent de leur chaise quand on leur en parle. Ils l'associent à la politique de purification raciale du IIIe Reich.» C'est une manière de concevoir l'euthanasie dont l'influence se fait aussi sentir en Suisse alémanique, à droite comme à gauche.

Mais ces peurs diffuses sont mauvaises conseillères. Elles contrarient la mise en place d'un cadre législatif clair qui présenterait pourtant des avantages: il permettrait de prévenir les risques de dérapages que les pratiques clandestines, dans le secret de l'hôpital, favorisent certainement plus que des procédures ouvertes et transparentes. | MA

Infrarouge (TSR) consacrera son émission du mercredi 23 mars à l'euthanasie. Invités: Dr Jérôme Sobel, président d'Exit Suisse romande, et Mgr Bernard Genoud.

À LA TV Le courage admirable du Fribourgeois Jean Aebischer.

AU CINÉ L'euthanasie vue par Clint Eastwood dans son dernier film.

Ce que cache le terme «euthanasie»

Sous le terme très général «d'euthanasie» se cachent en fait des pratiques très différentes. Si certaines sont punissables en vertu du Code pénal suisse, d'autres sont au contraire admises, notamment dans les directives de l'Association suisse des sciences médicales (ASSM) concernant les patients en fin de vie.

Euthanasie active directe

Cette forme d'euthanasie est dite «volontaire» lorsque quiconque (médecin, personnel soignant ou proche du malade) met fin à la vie d'une personne en vue d'abrégier ses souffrances. Qu'elle soit «volontaire» (lors qu'elle se fait à la demande du patient) ou «involontaire» (si le malade n'est pas informé), l'euthanasie active directe est considérée par le Code pénal comme un homicide. A ce titre elle est punissable.

Euthanasie active indirecte

Elle est pratiquée lorsque, pour soulager les souffrances d'une personne, on lui administre des médicaments dont les effets secondaires sont susceptibles de réduire sa durée de vie. Admise par l'ASSM.

Euthanasie passive

L'euthanasie passive est en quelque sorte l'inverse de l'acharnement thérapeutique. Elle consiste, pour les médecins, à renoncer à administrer des médicaments qui maintiendraient en vie un patient ou à interrompre un traitement (à «débrancher» par exemple un appareil d'aide à la respiration ou encore des perfusions), lorsque ces thérapies sont jugées «futiles» et non susceptibles d'améliorer la qualité de la vie du malade. Admise par l'ASSM.

«Il nous a suppliés d'arrêter la morphine»

L'histoire du petit Armand, décédé d'un cancer à l'âge de 10 ans, est triste et injuste, comme seule peut l'être la mort d'un enfant. Aujourd'hui, moins de deux ans après son décès, Catherine et Alain, ses parents, n'acceptent pas la façon dont s'est passée sa prise en charge par le service d'onco-pédiatrie du CHUV à Lausanne. Ils reprochent aux médecins de ne pas avoir respecté leur droit à l'information et d'avoir trop vite baissé les bras, alors qu'il existait selon eux d'autres alternatives pour soigner leur fils. Atteint d'une tumeur au cerveau, le garçonnet avait intégré un protocole de recherche. «Les médecins ont privilégié l'application d'un protocole expérimental au détriment de la santé de notre enfant.» Un jour, alors que le couple se rend à l'hôpital pour discuter des détails d'une opération, un comité de médecins leur assène: «Il n'y a plus rien à faire, on arrête tout», se souvient Alain qui poursuit: «Le matin même, la doctoresse qui s'occupait de notre fils avait pourtant reçu un mail d'un confrère américain qui évoquait d'autres traitements. Mais elle ne nous a rien dit, nous l'avons appris plus tard. Pour nous, c'est de l'euthanasie passive.» Le couple tente de trouver des solutions ailleurs, mais la situation se dégrade. Une nuit du mois de mai, Armand ne va pas bien; l'oncologue de garde leur conseille d'amener leur fils. «Il n'avait pas de douleurs aiguës, mais ils nous ont dit: «Voilà, on va lui donner de la morphine.» Nous étions sous le choc. Ils lui ont administré 60 milligrammes par jour, en affirmant que c'était la dose minimum. Une fois la première dose administrée, on nous a assurés: «Cela va aller très vite.» Après deux jours, les parents rentrent à la maison avec les doses de morphine. Armand va très mal. Les parents appellent un pédiatre de garde qui diagnostique un surdosage et conseille d'arrêter ce produit. «Armand a repris conscience et nous a suppliés d'arrêter de lui donner de la morphine: "J'ai besoin de réfléchir, nous disait-il."» L'enfant est mort trois semaines après sa sortie de l'hôpital. «Ce qu'ils ont fait en lui administrant à la légère de si fortes doses de morphine semble être de l'euthanasie active indirecte. C'est une trahison qui rend un deuil impossible», dénonce aujourd'hui Alain. Au service de pédiatrie du CHUV, on ne souhaite pas s'exprimer sur ce cas précis, mais on souligne: «Nous ne laissons jamais tomber un enfant et sa famille. Nous proposons tout un réseau qui comprend des médecins et des infirmières à domicile ainsi que des traitements palliatifs.» | SP

La revendication d'une mort digne est une préoccupation majeure de nos sociétés.

«Il voulait susciter le débat»

La semaine passée, l'article de Jacques Dépraz intitulé Prenons la mort du bon côté a beaucoup frappé les lecteurs de 24 Heures. Son texte paraissait le même jour que son avis mortuaire. Le Vaudois de 53 ans y expliquait sa situation: «Atteint depuis quelques mois d'un cancer obstiné, j'ai refusé toute thérapie curative, estimant que les éventuels avantages des traitements proposés ne compensaient pas leurs inconvénients.» Il y expliquait en détail et avec humour le sens de sa démarche. «Par cet article, il voulait susciter le débat», raconte Line, son épouse assise à la table familiale de leur domicile au pied du Jura. Comment Line et son fils Nathanaël ont-ils vécu sa démarche? «Elle est le reflet du caractère entier de mon mari. Opter pour l'auto délivrance correspondait à son chemin de vie.» Jusqu'au bout, Jacques voulait être en contact avec sa famille et en pleine possession de ses moyens. «Mais si moi ou mon fils avions refusé qu'il fasse appel à Exit ou, si nous avions voulu qu'il se soumette à un traitement, il nous aurait écoutés.» Le compte à rebours, Line en dit pudiquement qu'il n'est pas passé comme une lettre à la poste. Pour Nathanaël, cette échéance a permis de faire le point: «Il n'y a pas de regrets, car nous avons pu parler sereinement de tout ce que nous désirions.» La démarche de Jacques a également permis à ses proches et à ses amis de parler ouvertement de la fin. «Nous étions loin de la politesse et de la commisération», explique Line. Finalement, c'est la manière d'être de son père qui a aidé Nathanaël à accepter sa démarche: «Je suis fier de lui, fier qu'il ait eu le courage d'être lui-même jusqu'au bout.» | SP

«Mourir ainsi, c'est le plus beau cadeau»

«J'ai vécu quelque chose d'extraordinaire. Je suis reconnaissante à Exit d'avoir permis à mes parents de mourir comme ils le voulaient, à l'instar de Roméo et Juliette, côte à côte, main dans la main.» Assise dans sa cuisine avec vue sur le lac de Neuchâtel, Elena, la soixantaine dynamique, raconte la mort de ses parents. Il avait 92 ans, elle en avait cinq de moins, cinquante-neuf ans de vie commune et une retraite faite de voyages sac au dos et de balades dans la nature. Mais tous les deux souffraient des maux de l'âge, qui leur rendaient la vie de plus en plus pénible, avec un besoin de plus en plus grand d'assistance. Jusqu'à ce que son père confie à Elena: «Je veux mourir.» Sa femme n'était pas encore prête: «Maman disait qu'il y avait de petits moments où cela valait encore la peine.» Quelques mois plus tard, c'est elle qui demande à voir un médecin d'Exit. Elle désire s'en aller. Leur deuxième fille n'est pas d'accord avec cette démarche: Elena doit tout préparer seule, dans la discrétion la plus totale. «Tout ce qu'il fallait faire m'aidait à supporter l'angoisse, j'étais à 200% dans l'action. J'avais besoin de toutes mes forces pour être à leur écoute.» Le couple invite leur meilleure amie, pour un dîner d'adieux, écrit ses dernières lettres. La nuit précédant leur mort, Elena ne ferme pas l'oeil: «Lorsque les accompagnants sont venus me chercher, j'étais tremblante. Papa et maman nous attendaient assis dans leurs fauteuils habituels. Ma mère avait revêtu les habits qu'elle aimait et un joli foulard en soie. Sur la table, il y avait un album de photos, du temps où ils s'étaient connus. Mon père a montré les photos de leurs voyages. Puis maman a dit: «Il faut arrêter, nous n'avons pas que cela à faire aujourd'hui.» Nous nous sommes dirigés vers leur chambre. Moi, je parlais de départ. Papa a dit: «Arrête, on ne va nulle part!» Ils se sont assis sur le lit. Mon père a remercié ma mère d'avoir été son soleil et de pouvoir mourir ainsi ensemble. Il y avait un miroir face à eux. Maman a jeté un coup d'oeil, elle a dit: «Ah, mais c'est joli, cette scène!» Ils se tenaient par la main. Leur mort fut quasi instantanée. J'avais peur des râles, des hoquets. Tout s'est passé calmement, comme s'ils s'étaient endormis.» | SP
Elena Ses parents ont choisi de s'en aller ensemble, après 59 ans de mariage.

Ils veulent choisir leur mort

Irène, 72 ans

C'est à la suite de la mort de ma mère que je me suis inscrite à Exit. Le jour où je l'ai fait, je me suis sentie mieux et plus tranquille, car ce fut très pénible de voir la déchéance de ma mère. Je veux vivre ma mort aussi bien que ma vie, j'ai envie de mourir dans la dignité.

Yvan, 34 ans

Cela me paraît tellement naturel de faire partie d'Exit. Mais, autour de moi, il n'est pas facile d'évoquer la mort, de faire en sorte que les gens se sentent concernés avant qu'ils ne le soient vraiment. J'essaie d'en parler à mes parents, pour qu'ils soient sensibilisés.

Eric, 59 ans

J'ai la polio depuis l'âge de 5 ans. En 1992, ma situation s'est subitement péjorée. Mon état de santé peut continuer de baisser, et cela je ne le veux pas. Avec ma maladie, j'ai peur de rester grabataire et de finir en végétal.

Andrée, 78 ans

J'ai le cancer, mais je suis bien dans ma tête. J'ai déjà téléphoné à Exit: on m'aidera. Je n'ai pas envie de souffrir comme ma mère qui est restée trois ans et demi paralysée dans un lit. A l'hôpital, on me demandait: «Vous êtes la fille de la dame qui pleure toute la journée?» Je me disais: «Jamais cela!»

Jeanne, 80 ans

Lorsqu'on voit qu'à partir de 80 ans, on n'a plus le droit aux dons d'organes et à d'autres soins, ça fait peur. Chacun devrait dire ce qu'il veut et penser à son propre départ. Moi, je me demande si cela se passe toujours aussi bien que ce qu'on a pu voir l'autre jour à Temps présent.

Danielle, 64 ans

J'aime la vie. J'ai été opérée quatre fois, je connais le prix de la santé. Je ne veux pas d'acharnement thérapeutique. Mon inscription à Exit, c'est mon passeport sécurité pour garder une belle vie. Sauf si je tombe sur un médecin catho pratiquant qui ne respectera pas mon testament... | SP

L'euthanasie directe, interdite mais pratiquée

Hypocrisie L'euthanasie recouvre des pratiques fort différentes, ce qui laisse à tous les acteurs une certaine liberté de choix. Enquête dans les services hospitaliers et de soins palliatifs.

Euthanasie: le mot fâche. En fait, le terme porte à confusion, car il met dans «le même sac» des pratiques fort différentes: l'injection d'une substance mortelle à un malade (euthanasie active directe - lire encadré), l'administration de médicaments pour soulager ses souffrances, au risque d'abrégé ses jours (euthanasie active indirecte), ou encore l'interruption d'un traitement ou l'arrêt d'un appareil maintenant en vie le malade (euthanasie passive). L'Académie suisse des sciences médicales (ASSM) a donc précisé les choses: dans ses directives, elle «admet» ces deux dernières pratiques face à des patients atteints de maladie incurable et dont les jours sont comptés. Ce qui laisse au personnel soignant, au patient et à sa famille, une certaine marge de manoeuvre.

En fait, si l'euthanasie active directe est interdite, «il arrive qu'elle se pratique en milieu hospitalier, avoue un médecin vaudois qui souhaite garder l'anonymat. Mais, précise-t-il, c'est souvent le fait de praticiens «mal formés» qui administrent par exemple une surdose d'analgésique majeur à un patient «parce qu'il est en fin de vie».

Même si de telles pratiques «ne sont pas aussi rares que cela», selon notre interlocuteur, elles restent malgré tout marginales. En fait, pour Claudia Mazzocato, médecin chef ad interim de la division des soins palliatifs du CHUV à Lausanne, malgré le flou apparent, les choses sont «assez claires dans la tête de la plupart des médecins». L'euthanasie passive, que la doctoresse du CHUV préfère nommer «abstention thérapeutique ou interruption de traitement» est une pratique acceptable en fin de vie. D'autant, précise-t-elle, que «renoncer à des traitements qui prolongent la vie, ce n'est pas abandonner le malade ni renoncer à le soulager». Michel von Wyss, membre de la direction de la Chrysalide, un centre de soins palliatifs à La Chaux-de-Fonds, ne dit pas autre chose: «Nous pensons que l'on peut cesser une thérapie quand son prolongement n'est plus bénéfique pour la qualité de la vie d'un patient.» Même écho dans les services de soins intensifs où les médecins doivent «prendre des décisions dans plus 60% des cas», selon Bara Ricou, médecin adjoint aux soins intensifs de chirurgie des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG). Mais l'arbitrage se fait alors après discussion de toute l'équipe soignante.

écouter patient et famille Evidemment, le patient - lorsqu'il est conscient - a son mot à dire dans l'affaire, de même que sa famille. De l'avis quasi unanime des médecins que nous avons interrogés, les avis divergent souvent, et c'est une source de tensions. Les demandes des proches vont «dans les deux sens», précise

Bara Ricou. Certains « nous demandent d'arrêter les traitements, alors que nous jugeons que c'est trop tôt; d'autres veulent au contraire absolument poursuivre les thérapies, alors que nous estimons qu'elles ne sont plus utiles ». Dans ce cas, que se passe-t-il? « Nous prenons le temps de discuter avec la famille, répond la doctoresse genevoise. Avec le temps, nous arrivons toujours à une vision consensuelle », dit-elle, en précisant que, en quinze ans de pratique, elle se souvient d'un seul cas « où notre décision n'a pas été audible par la famille; nous avons donc trouvé une solution intermédiaire ».

Les choses se passent-elle toujours aussi bien dans les hôpitaux suisses? Sous couvert d'anonymat, un spécialiste pratiquant des interventions chirurgicales dans un hôpital de Neuchâtel en tant que « prestataire de service » n'en est pas convaincu. « En milieu hospitalier, j'ai l'impression que les familles et les patients sont rarement consultés. » Il pousse plus loin ses critiques: « Nous, médecins, sommes souvent accusés d'acharnement thérapeutique et, parfois, c'est à juste titre », ajoute-t-il citant le cas de certains de ses patients qui, selon lui, « ont reçu des traitements coûteux qui ne s'imposaient pas ».

Acharnement thérapeutique: le terme est « dénigrant », pour Serge Leyvraz, médecin chef de l'oncologie médicale au CHUV. « La perception du moment où l'on arrête un traitement est fluctuante. Elle varie d'un médecin à l'autre, d'une pathologie à l'autre, mais aussi d'un patient à l'autre. Certains d'entre eux ne veulent pas arrêter le traitement; ils trouvent intolérable qu'on ne fasse rien. » Il faut donc, là encore, « prendre le temps d'expliquer ».

Suicide assisté Quoi qu'il en soit, la législation suisse - et en cela, elle est unique en son genre - admet aussi l'assistance au suicide à condition qu'elle ne soit pas apportée dans un but « égoïste ». Ce qui laisse le champ libre à des associations telles qu'Exit qui, toutefois, ne peuvent intervenir qu'en dehors des établissements de soins. Face à cette aide au suicide, on sent la plupart des responsables des centres de soins palliatifs mal à l'aise. Il est vrai que leur credo est tout autre, puisqu'ils se sont fixés pour tâche d'assister les patients jusqu'à la fin de leurs jours. Comme le résume Michel von Wyss, « nous ne retenons pas les patients, mais nous les accompagnons dans leur travail de trépas, afin de leur permettre de faire le chemin qu'ils ont à faire ».

Médecin responsable du Centre de soins continus (CESCO) aux HUG, Gilbert Zulian, et son collègue François Loew, ont d'ailleurs étudié la réaction des personnels soignants confrontés à trois situations concrètes. Il s'agissait de trois hommes de plus de 70 ans qui avaient demandé à rentrer chez eux. Là, ils avaient mis fin à leurs jours. Dans deux de ces cas au moins, « l'ensemble des soignants paraît avoir été très conscient que le retour à domicile n'était qu'un prétexte au suicide du patient », écrivent les médecins genevois dans la revue internationale francophone de soins palliatifs Info Kara . Il n'empêche: « A l'annonce du décès par suicide, chacun s'est retrouvé un peu perdu, d'aucuns même sous le choc, par l'achèvement d'un projet auquel personne n'adhérait. » Certains soignants ont même demandé « ce que ces patients étaient venus faire chez nous ».

Autant dire que Gilbert Zulian n'est pas partisan du suicide médicalement assisté, tel qu'il est autorisé aux Pays-Bas où le personnel soignant peut aider un patient en fin de vie à se donner la mort. D'ailleurs, comme le souligne Claudia Mazzocato, « si les soins palliatifs respectent un tel désir chez un malade, ils se positionnent contre le fait d'être acteurs dans le suicide assisté ».

Il n'empêche. Dans un pays où 70 à 80% des habitants meurent à l'hôpital, n'y a-t-il pas une sorte d'hypocrisie pour les soignants à accepter que les malades quittent l'établissement, alors qu'ils savent que les patients partent dans l'idée de se suicider? « Ce n'est pas la solution idéale », reconnaît Bara Ricou.

Elle ajoute: « Si le médecin a usé de tous les moyens dont il disposait pour soulager les douleurs physiques et psychiques et si, malgré cela, la seule issue désirée par le patient est la mort, alors, et alors seulement, on peut se demander si ce n'est pas ce médecin qui a établi cette relation thérapeutique particulière qui peut aider au mieux ce patient et devrait pouvoir l'accompagner jusqu'au bout. » Une appréciation nuancée que ne partage pourtant pas Serge Leyvraz qui considère que « ce n'est pas à nous de cautionner le suicide ».

Les médecins, il est vrai, ne sont pas formés pour cela. | EG
illégal L'euthanasie active directe est punie par le Code pénal.

La maison aux 1600 morts-vivants

Soins palliatifs La Fondation Rive-Neuve à Villeneuve est une maison pour vivre « une dernière fois » avant de mourir.

Cancer, SIDA, sclérose en plaques, insuffisance respiratoire ou cardiaque... Quand l'horizon s'estompe irrémédiablement, quand les médecins vous ont définitivement classé parmi les condamnés, les jours, les semaines ou les mois restants constituent une période cruciale. La Fondation Rive-Neuve à Villeneuve

propose un accompagnement de fin de vie, une façon d'apprivoiser la mort. Depuis dix-sept ans, 1600 personnes sont mortes dans cette ancienne maison de maître sous le viaduc de Chillon. Elles sont toutes répertoriées dans le «livre de vie» avec photos ou épitaphes émouvantes. La formule consacrée veut qu'on écrive: un tel «est né au ciel» tel jour à telle heure. Une astuce pour dire qu'on ne vient pas ici pour mourir, mais pour rebondir ailleurs.

«Je connais plus de morts que de vivants», plaisante la directrice Danielle Beck. Il faut la voir et l'entendre s'activer et chanter dans le grand salon, très cosy. C'est l'âme de cette maison, où rien ne fait penser à un hôpital aseptisé. «On vit ici comme une famille, précise-t-elle. Ce n'est pas une salle d'attente de la mort, mais un espace de vie.» La philosophie de l'endroit respecte le rythme naturel: ni rallonger, ni raccourcir, mais adoucir jusqu'au dernier souffle. «Nous pratiquons une médecine qui améliore le confort du patient: 90% des gens sont ici sous morphine. Mais les soins palliatifs ne se résument pas à en donner et à tenir la main. C'est un processus à affiner tous les jours selon les cas.»

Voie intermédiaire Rive-Neuve a un statut officiel d'hôpital reconnu par l'Etat de Vaud et les assurances. Les pensionnaires viennent directement de leur domicile, du CHUV ou d'autres hôpitaux. «Les établissements les envoient chez nous, car la mort est pour eux un échec thérapeutique. Avec mon mari Paul, nous avons créé cette institution sachant que nombre de malades incurables étaient victimes soit d'acharnement, soit d'abandon.» La fondation a donc proposé une voie intermédiaire où l'approche de la mort figure parmi les grands moments de la vie. On s'y prépare sereinement, au quotidien, selon ses forces.

Le matin, les pensionnaires descendent pour le petit-déjeuner, en pyjama ou habillés. Ils ont l'air en forme, mais les chiffres sont clairs. Les quatorze chambres de la maison hébergent quelque 160 personnes par an, dont les trois quarts s'éteignent là. La durée moyenne du séjour est de 25 jours. «Certains sont très lents à mourir, remarque la directrice. Il ne mangent plus, ni ne boivent, on se demande de quoi ils vivent. Pour mourir, il faut savoir accepter.» L'agonie affecte les proches. Rive-Neuve propose de loger les familles dans une dépendance. De même que des chambres à deux lits pour les couples inséparables.

Le petit-déjeuner est terminé. Des pensionnaires regagnent leur chambre. D'autres restent au salon pour lire ou pour fumer, car ici c'est permis. Freud, le chat, promu seul psy de la maison, se faufile entre les fauteuils.

Le soleil se lève sur les rives du Léman. Des visites passent. Le fleuriste, le livreur, un proche. En ce mois de mars, les arbres du jardin ont encore les pieds glacés. Bientôt on va déballer l'olivier pour annoncer le printemps. Ici, la vie, c'est sacré. Dans l'activité matinale, il règne une certaine bonne humeur. La dernière page du «livre de vie» remonte à plus d'une semaine. Mais, fatalement, un pensionnaire va s'en aller et c'est généralement le début d'une série: «Nous appelons cela accrocher les wagons, relève la directrice. On a essayé de comprendre pourquoi, la lune, les saisons, mais il n'y a pas d'explication.» A la proximité de la mort, il faut composer avec l'irrationnel. La spiritualité est ainsi très présente, même si Rive-Neuve ne fait pas de prosélytisme: «Nous sommes d'essence chrétienne, mais nous avons des patients athées, bouddhistes ou des gens fâchés avec Dieu.»

Une éternité joyeuse A ce sujet, la directrice raconte une anecdote. Lors de son admission, une institutrice a averti le personnel soignant: «Je ne crois pas en Dieu. Promettez-moi que vous ne tournerez pas autour de mon lit avec ça.» Pour son dernier souffle, elle lui avait demandé d'être présente. Las, elle ne respirait plus depuis un moment, quand soudain une grande respiration est remontée du fond de sa poitrine. Elle a ouvert les yeux et dit: «Eh bien merde, je suis revenue!» La directrice lui a demandé: «Mais vous étiez où?». Elle a répondu «Ah, vous ne pouvez pas savoir, ils sont si gentils là haut...» Elle parlait peut-être des 1600 morts de Rive-Neuve, où l'on pourrait vendre une éternité joyeuse au plus coriace des agnostiques. | EF

DOUCEUR DE VIVRE Le soleil s'invite sur les rives du Léman, comme le dernier paysage à emporter.

aids

Visions du Réel rayonne autour du monde

Du 18 au 25 avril, Nyon accueille la 12^e édition de Visions du Réel. Avec son programme riche en premières mondiales et en films suisses, ses invités à deux ateliers – le Français Nicolas Philibert et le Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul – ainsi que ses séances spéciales, le festival décline le cinéma du réel sous toutes ses formes. Et ouvre toutes grandes les portes de la nouvelle «Maison du Réel». Rencontre avec son directeur, Jean Perret.

Propos recueillis par Mathieu Loewer

Les films suisses sont-ils à nouveau nombreux cette année?

Trois films suisses sont en compétition: «Exit» de Fernand Melgar, «Josh's Trees» de Peter Entell et «Maria Bethânia, musica é perfume» de Georges Gachot. Dans la section Regards Neufs, nous présentons notamment «Melodias» de François Bovy, une étonnante étude de mœurs tournée en Colombie. Dans la section Tendances, on peut citer «Le souffle du désert: des hommes en quête de sens» de François Kohler: le trekking d'un groupe d'hommes suivis par un psychologue! Sans oublier la section Helvétiques avec «Family Music» de Pierre-Yves Borgeaud, «Les hommes du tunnel» de Marcel Schüpbach, «Coca - La colombe de Tchétchénie» d'Eric Bergkraut, «Donde esta Sara Gomez?» de la Tessinoise Alessandra Müller ou encore un portrait du producteur et distributeur Jean-Marc Henchoz par Francis Reusser qui déjoue tous les poncifs du genre. Deux films magnifiques abordent aussi le thème du suicide: «Trois jeunes femmes (entre la vie et la mort)» de Richard Dindo et «Senza di me» de Danilo Catti.

Le cinéma suisse est aussi à l'honneur avec un hommage à Climage et au monteur Werner Nold...

Nous offrons volontiers une tribune à Climage, une maison de production assez unique et indépendante, qui collabore très étroitement et en confiance avec la TSR (voir article en page 11). Il ne s'agit pas seulement de leur rendre hommage – Visions du Réel n'étant pas un lieu de rétrospectives – mais de questionner un travail en cours. Ces cinéastes ont des trajectoires intéressantes, qui vont de l'ex-

périmental à un cinéma documentaire engagé comme celui d'Alex Mayenfisch, attaché à dire ce qui est passé sous silence – comme dans son dernier film sur l'usine de textiles Iril. Fernand Melgar est parti de chroniques familiales pour réaliser, avec «Exit», son premier long métrage de cinéma, et Stéphane Goël a filmé le Gros-de-Vaud avant de suivre des archéologues au Soudan.

Nous allons aussi présenter Werner Nold, un Lausannois qui a émigré à Montréal pour devenir l'un des principaux monteurs et l'une des figures emblématiques du nouveau cinéma québécois. Il a monté l'un des chef-d'œuvres du cinéma du réel, «Pour la suite du monde» de Pierre Perrault, qui sera montré à Nyon. Il animera un séminaire sur le montage à l'Ecole des beaux-arts de Genève (Esba) et sa femme, Lucette Lupien, présentera l'Observatoire du documentaire dont elle s'occupe.

Visions du Réel propose par ailleurs une réflexion sur les images d'archives du Comité international de la Croix-Rouge...

Il s'agit des premiers films humanitaires de l'histoire du cinéma, des films de témoignage et de communication d'entreprise – presque de propagande – qui ont aussi une couleur idéologique puisqu'ils prennent position sur la révolution russe, tout en développant la grande idée d'une humanité souffrante à laquelle il faut porter secours (voir encadré en page 10).

Et qu'en est-il des projets «hors festival» de Visions du Réel?

Nous avons développé une «Maison du Réel» qui regroupe des activités organisées au cours

de l'année, comme à Ramallah l'année dernière (voir encadré ci-contre) ou cet automne à l'Exposition universelle de Aichi, au Japon, avec des rencontres et des projections de films suisses et japonais sur le thème du «Je».

Dans la perspective de nouveaux partenariats, je suis allé au Festival de Sundance, à Sedro en Israël – où il y a une école de cinéma et un petit festival – ou encore en Iran pour établir des liens avec un nouveau festival de documentaires à Téhéran. Nous avons aussi des contacts avec la Colombie, le Chili, etc. Et le festival participe au Fonds visions sud est (voir article en page 12). Le but de ces échanges est triple: élargir et partager notre réflexion sur le cinéma du réel, représenter le cinéma suisse et défendre ce qu'il a de meilleur dans sa diversité, et présenter d'autres cinématographies.

Le marché Doc Outlook semble aussi avoir le vent en poupe...

Visions du Réel est un festival de premières mondiales et internationales, ce qui nous permet de jouer la carte de la découverte et de la fidélité à des œuvres reconnues, mais aussi d'être intéressant pour les professionnels. Nous nous sommes rendus compte que, sans vouloir entrer en compétition avec des grands marchés comme celui d'Amsterdam ou de Toronto, Doc Outlook occupe une place complémentaire, parce que c'est un marché plus petit et plus sélectif. Il y a aussi les rencontres professionnelles lors des traditionnels petits-déjeuners et une journée de débat sur le thème des cinq premières minutes d'un film.





Avez-vous trouvé un nouveau sponsor principal?

Nous pouvons compter sur un financement public tout à fait satisfaisant, mais convaincre les partenaires privés reste difficile. Ils préfèrent soutenir des manifestations à grand flux de visiteurs avec un «retour sur image» immédiat. Nous essayons de leur suggérer que Visions du Réel est un complément utile et intéressant pour leur image. Je pense que le privé a une responsabilité sociale au sein de la cité et qu'elle peut se manifester par le sponsoring. Les entreprises alémaniques y sont plus sensibles... ■

«Swiss-Palestinian Encounters» à Ramallah

En juillet 2004, quatre cinéastes suisses présentaient leurs films au premier Festival de Ramallah. Ce voyage en Palestine inaugurait un programme d'échange initié par Nicolas Wadimoff, «Swiss-Palestinian Encounters», soutenu notamment par le Centre de compétence pour la politique étrangère culturelle du Département fédéral des affaires étrangères (DFAE) et Visions du Réel. Son directeur, Jean Perret, y a participé: «Après avoir présenté sur place un état des lieux du cinéma documentaire sous forme d'atelier, nous avons développé un projet de documentaires de 15 minutes sur le thème «My Home». Il ne s'agissait pas de leur imposer une façon de voir, mais de les encourager à parler d'eux plutôt que des autres (de l'ennemi) ou pour les autres au travers des *news* des télévisions. Ces films seront présentés à Nyon cette année et vont circuler en Palestine.» (ml)

Texte original: français

Humanitaire et cinéma

En 1995, Memoria, association pour la sauvegarde de la mémoire audiovisuelle suisse, s'associait au Comité international de la Croix-Rouge (CICR) pour sauver les archives cinématographiques de l'institution: des films de promotion des activités du CICR réalisés en 35 mm sur support nitraté entre 1921 et 1960. Fruit de ce travail de restauration coordonné par le cinéaste Jean-Blaise Junod, un double DVD intitulé «Humanitaire et cinéma: films CICR des années 1920» présente aujourd'hui seize «films sources» dans leur version originale et cinq «films restitués», re-placés dans leur contexte, analysés par des historiens et documentés. Une édition ambitieuse, dont Jean-Blaise Junod expli-

que l'intérêt historique et cinématographique dans le dernier *Bulletin Memoria* (n° 12, mars 2005): «En étudiant la source, on comprend l'utilisation qui était faite des films du CICR, c'est-à-dire que les images, tournées dans un but précis à un moment donné, étaient régulièrement réutilisées et montées avec d'autres images au gré des besoins.»

Produits dans la mouvance du cinéma éducatif et scientifique des années 1920, ces films illustrent la naissance d'un nouveau genre: la mise en scène de l'aide humanitaire. Civils, enfants, réfugiés et prisonniers de guerre se retrouvent ainsi devant la caméra avec des médecins de la Croix-Rouge dans des productions alternant la représentation édifiante de

l'action humanitaire et la dramatisation émotionnante au service de la récolte des dons. Une sélection de ces films sera présentée à Visions du Réel dans le cadre d'une soirée spéciale sur le thème «Cinéma et humanitaire: une représentation en perspective». A l'occasion du lancement du coffret DVD, les historiens, cinéastes et représentants de l'humanitaire qui y ont collaboré prendront part à un débat portant sur ces images. (ml)

«Cinéma et humanitaire: une représentation en perspective». Visions du Réel, mardi 20 avril, www.visionsdureel.ch
«Humanitaire et cinéma: films CICR des années 1920». Coffret DVD, www.memoria.ch

Visions du Réel mit weltweiter Ausstrahlung

Vom 18. bis 25. April findet in Nyon das 12. Festival Visions du Réel statt. Das Programm ist reich an Weltpremieren und Schweizer Filmen, umfasst zwei Ateliers mit dem Franzosen Nicolas Philibert und dem Thailänder Apichatpong Weerasethakul sowie verschiedene Spezialanlässe, was dem Festival erlaubt, die Wirklichkeit in all ihren Formen zu beleuchten. Ferner öffnet es die Tore einer neuen «Maison du Réel». CB hat mit dem Festivaldirektor Jean Perret gesprochen.

Das Gespräch führte Mathieu Loewer

Sind dieses Jahr wieder viele Schweizer Filme zu sehen?

Drei Schweizer Filme stehen im Wettbewerb: «Exit» von Fernand Melgar, «Josh's Trees» von Peter Entell und «Maria Bethânia, musica é perfume» von Georges Gachot. In der Sektion Regards Neufs stellen wir «Melodías» von François Bovy vor, eine in Kolumbien gedrehte erstaunliche Arbeit über die dortigen Sitten. In der Sektion Tendances findet sich «Le souffle du désert: des hommes en quête de sens» von François Kohler. Eine Gruppe von Männern wandert von einem Psychologen begleitet durch die Wüste! Erwähnt sei auch die Sektion Helvétiques mit «Family Music» von Pierre-Yves Borgeaud, «Les hommes du tunnel» von Marcel Schüpbach, «Coca - Die Taube aus Tschetschenien» von Eric Bergkraut, «Donde esta Sara Gomez?» der Tessinerin Alessandra Müller und ein Porträt des Produzenten und Verleihers Jean-Marc Henchoz von Francis Reusser, der alle Konventionen des Genres über den Haufen wirft. Zwei wunderbare Filme befassen sich mit dem Thema Selbstmord: «Trois jeunes femmes (entre la vie et la mort)» von Richard Dindo und «Senza di me» von Danilo Cattì.

Der Schweizer Film steht auch im Rampenlicht mit der Hommage an Climage und an den Cutter Werner Nold...

Wir bieten Climage gerne eine Plattform. Es handelt sich um eine ziemlich einmalige unabhängige Produktionsfirma, die eng mit der TSR zusammenarbeitet (siehe Artikel auf Seite 11). Es geht nicht nur um eine Anerkennung – Nyon ist kein Ort für Retrospektiven –, son-

dern darum, einen Blick auf ihre Arbeitsweise zu werfen. Diese Cineasten haben alle einen sehr interessanten Werdegang, der vom Experimentellen bis hin zum sehr engagierten Dokumentarfilm führte, wie bei Alex Mayenfisch, der sagen will, was verschwiegen wird, wie in seinem neuesten Film über die Textilfabrik Iril. Fernand Melgar ist von Familienchroniken ausgegangen und hat nun seinen ersten langen Kinofilm, «Exit» realisiert, Stéphane Goël hat den Gros-de-Vaud gefilmt, bevor er mit Archäologen in den Sudan reiste.

Dann möchten wir auch Werner Nold aus Lausanne vorstellen, der nach Montreal auswanderte und dort zu einem der wichtigsten Cutter und einer Galionsfigur des neuen Quebecker Films wurde. Er war der Cutter eines der Meisterwerke des Cinéma du réel, «Pour la suite du monde» von Pierre Perrault, der in Nyon gezeigt wird. Werner Nold wird ein Seminar über das Cutting an der Ecole des beaux-arts in Genf (ESBA) leiten, und seine Frau, Lucette Lupien, stellt das von ihr geleitete Observatoire du documentaire vor.

Visions du Réel stellt ferner die Filmarchive des Internationalen Komitees vom Roten Kreuz zur Diskussion...

Es handelt sich um die ersten humanitären Filme der Geschichte, um Zeitzeugnisse und Beispiele der Unternehmenskommunikation – um nicht zu sagen Propaganda –, die auch ideologisch gefärbt sind, weil sie zur russischen Revolution Stellung nehmen und den grossen Gedanken einer leidenden Menschheit vermitteln, der geholfen werden muss (siehe Kasten auf Seite 10).

Welche Projekte gibt es «ausserhalb» von Visions du Réel?

Wir haben ein «Maison du Réel» eingerichtet, das auf die im Laufe des Jahres organisierten Aktivitäten zurückblickt wie beispielsweise das Festival Ramallah im vergangenen Jahr (siehe Kasten auf diese Seite) oder die Weltausstellung im japanischen Aichi mit Begegnungen und Vorführungen von schweizerischen und japanischen Filmen zum Thema des «Ich». Im Hinblick auf neue Partnerschaften bin ich ans Sundance Festival, nach Sderot in Israel – wo es eine Filmschule und ein kleines Festival gibt – und in den Iran gereist und habe Kontakte zu einem neuen Dokumentarfilmfestival in Teheran geknüpft. Wir haben auch Verbindungen zu Kolumbien, Chile usw. Das Festival beteiligt sich zudem am Fonds visions sud est (siehe Artikel auf Seite 12). Mit diesem Austausch streben wir drei Ziele an: Erweiterung und Vertiefung unserer Betrachtungen zum Cinéma du réel, Vertretung des Schweizer Films und dessen, was seine Vielfalt ausmacht, sowie die Präsentation anderer Kinematographien.

Der Markt Doc Outlook scheint sich ebenfalls im Aufwind zu befinden...

Visions du Réel ist ein Festival mit internationalen Erstaufführungen und Weltpremieren, was uns erlaubt, den Trumpf der Neuentdeckung und der Treue zu anerkannten Werken zu spielen, gleichzeitig sind wir aber auch für die Branche interessant. Wir haben gemerkt, dass Doc Outlook eine spezielle und ergänzende Rolle zukommt – ohne den grossen Märkten wie Amsterdam und Toronto Kon-





kurrenz machen zu wollen –, weil er kleiner und selektiver ist. Vorgesehen sind auch Begegnungen unter Branchenleuten bei den traditionellen Frühstück und Debatten zum Thema der ersten fünf Minuten eines Films.

Haben sie einen neuen Hauptsponsor gefunden?

Wir können auf eine befriedigende öffentliche Finanzierung zählen, aber es ist immer schwierig, Privatpartner zu finden. Sie ziehen es vor, Veranstaltungen mit grossem Besucherzufluss zu unterstützen, die sich unmittelbar auf ihr Image auswirken. Wir versuchen sie davon zu überzeugen, dass Visions du Réel eine sinnvolle und interessante Ergänzung für ihr Image ist. Nach meiner Meinung trägt die Privatwirtschaft eine soziale Verantwortung innerhalb einer Gemeinschaft, die sich im Sponsoring niederschlagen kann. Die Deutschschweizer Unternehmen sind in dieser Hinsicht aufgeschlossener... ■

Originaltext: Französisch

«Swiss-Palestinian Encounters» in Ramallah

Im Juli 2004 stellten vier Schweizer Cineasten am ersten Festival von Ramallah ihre Filme vor. Diese Reise nach Palästina war der Startschuss zu einem von Nicolas Wadimoff initiierten Austauschprogramm, «Swiss-Palestinian Encounters», das insbesondere vom Kompetenzzentrum für Kulturaussenpolitik des Eidgenössischen Departements für auswärtige Angelegenheiten (EDA) und Visions du Réel unterstützt wurde. Dessen Direktor, Jean Perret, nahm daran teil: «Nachdem wir vor Ort in Form eines Workshops einen Überblick über den Dokumentarfilm gegeben hatten, entwickelten wir ein Projekt mit 15-minütigen Dokumentarfilmen zum Thema «My Home». Es ging nicht darum, ihnen eine Sichtweise aufzudrängen, sondern sie dazu zu ermutigen, über sich zu sprechen und nicht mit Fernsehnews-Filmen über die anderen (den Feind) oder an Stelle der anderen. Die entstandenen Filme werden dieses Jahr in Nyon gezeigt und gehen dann in Palästina auf Tournee.» (ml)

Film und humanitäres Engagement

1995 tat sich Memoriaiv, der Verein zur Erhaltung des audiovisuellen Kulturgutes der Schweiz, mit dem Internationalen Komitee vom Roten Kreuz (IKRK) zusammen, um die IKRK-Filmbestände zu retten: 35-mm-Nitratfilme, die zwischen 1921 und 1960 die Aktivitäten des IKRK dokumentierten. Das Ergebnis dieser vom Cineasten Jean-Blaise Junod koordinierten Restaurationsarbeit, eine Doppel-DVD mit dem Titel «Humanitaire et cinéma: films CICR des années 1920» («Film und humanitäres Engagement: IKRK-Filme der 20er-Jahre»), umfasst sechzehn «ursprüngliche Filme» in Originalversion und fünf «wiederhergestellte Filme», die in ihren Kontext gestellt, dokumentiert und von Historikerinnen und Historikern analysiert werden. Ein ambitioniertes Unternehmen, dessen historischer und kinematographischer Wert Jean-Blaise Junod im neu-

esten *Bulletin Memoriaiv* (Nr. 12, März 2005) unterstreicht: «Sieht man sich die Ursprünge genauer an, so versteht man, wie die IKRK-Filme verwendet wurden: Die zu einem bestimmten Zweck und zu einer bestimmten Zeit gedrehten Bilder wurden regelmässig wiederverwendet und je nach Bedarf mit anderen Bildern kombiniert.»

Diese im Zuge des aufkommenden bildenden und wissenschaftlichen Films der 1920er-Jahre entstandenen Filme illustrieren die Geburt eines neuen Genres: die Inszenierung der humanitären Hilfe. Zivilpersonen, Kinder, Flüchtlinge und Kriegsgefangene sind mit Ärztinnen und Ärzten des Roten Kreuzes vor der Kamera zu sehen, die manchmal das beispielhafte humanitäre Engagement zeigt, manchmal mit Dramatik die Gefühle anspricht – im Dienste der Spendensammlung. Eine Auswahl dieser Filme ist am

Festival Visions du Réel zu sehen, im Rahmen eines dem Thema «Cinéma et humanitaire: une représentation en perspective» («Film und humanitäres Engagement: eine perspektivische Darstellung») gewidmeten Abends. Aus Anlass der Veröffentlichung der DVD-Kassette diskutieren die beteiligten Historikerinnen, Cineasten und Vertreterinnen und Vertreter humanitärer Organisationen über diese Bilder. (ml)

*«Cinéma et humanitaire: une représentation en perspective» («Film und humanitäres Engagement: eine perspektivische Darstellung»). Visions du Réel, Dienstag 20. April. www.visionsdureel.ch
«Humanitaire et cinéma: films CICR des années 1920». DVD-Kassette, www.memoriaiv.ch*

Télévision Suisse Romande
Communiqué de presse

Du grand au petit écran, la belle aventure du documentaire sur la TSR !

A nouveau amarrée à Nyon, pour honorer la 12ième édition du Festival International de cinéma « Visions du Réel », la TSR se réjouit de présenter au public ses toutes récentes coproductions en matière de films documentaires, dont certaines sont déjà diffusées en marge du festival. Au sommaire de cette cuvée 2005, les derniers opus en date de **Fernand Melgar**, **Richard Dindo**, **Peter Entell**, **Marcel Schüpbach**, **Mika Kaurismaki**, **François Kohler**, **Georges Gachot** et **François Bovy**.

Au fil de cette semaine festivalière, seront également mis en lumière plusieurs films cofinancés par notre chaîne. La TSR, très fortement impliquée dans la création de films documentaires, vit cette aventure comme une indispensable passion.

Ouverture

Pour ouvrir le Festival, lundi 18 avril prochain, vous pourrez assister à la projection, en première mondiale, de « **Josh's Trees** » (Les arbres de Josh) de **Peter Entell**. Coproduction en compétition internationale.

Un film de fidélité à l'ami décédé, une lettre d'amour à son fils, le témoignage poétique d'une mémoire faite d'arbres millénaires...

Autres coproductions de la TSR, dont certaines sont en compétition :

Exit, de Fernand Melgar (en compétition internationale)

Le cinéaste approche, avec un tact extrême, ceux qui accompagnent les personnes désireuses de mettre fin à leurs jours.

Maria Bethânia, Música é Perfume, de Georges Gachot (en compétition internationale)

Portrait exceptionnel de cette grande chanteuse brésilienne. Avec elle, Gachot plonge dans l'intimité du processus de création...

Melodias, de François Bovy (Regards Neufs)

A Medellin, en Colombie, trois histoires de vie confrontées à la violence. Ironique et... épique !

Trois jeunes femmes (entre la vie et la mort), de Richard Dindo (Helvétiques)

Elles ont toutes les trois survécu à leurs tentatives de suicide. Et racontent leurs histoires.

Diffusion sur TSR 2, dans le « doc du lundi », le 25 avril à 20 h 25

+

Jean Perret rencontre Richard Dindo dans « Les Grands Entretiens » dimanche 24 avril

à 19 h 00, sur TSR 2

Les Hommes du tunnel, de Marcel Schüpbach (Helvétiques)

Diffusion sur TSR 1, dans « Temps Présent », le jeudi 28 avril à 20 h 05.

Sur les chantiers du tunnel du Lötschberg, portrait singulier de ces hommes vivant sous terre.

Le Souffle du désert, de François Kohler (Tendances)

Treize hommes réunis dans le désert en quête d'une identité masculine difficile à apprivoiser. Un débat troublant sur la virilité et la manière de la vivre au XXI^e siècle.

Brasileirinho, de Mika Kaurismaki (Tendances)





Vibrante célébration du choro, le « Jazz du Brésil », un fameux chœur haut en couleurs.

Autres films documentaires, cofinancés par la TSR

- **Un dragon dans les eaux pures du Caucase**, de Nino Kirtadzé
- **L'Usine**, de Alex Mayenfisch
- **Monotone, mon automne ?** de Marie-Jeanne Urech
- **Djourou, une corde à ton cou**, de Olivier Zuchuat

Pour la programmation détaillée de ces films dans le cadre du Festival Visions du Réel
www.visionsdureel.ch

Le doc Visions du Réel

Le dernier vendredi de chaque mois, la TSR présente quelques unes des perles mises en lumière à Nyon à l'enseigne du « Doc Visions du Réel ». Une collaboration unique en Europe.

Sur TSR 2, vendredi 22 avril 2005, à 23 h 10

Die Spielwütigen : acteurs à tout prix

de Andres Veiel

Prix du Public au Festival du Film de Berlin 2004

Sur TSR 2, vendredi 28 mai 2005 à 23 h 10

Les Petites Visions de Yann-Olivier Wicht et

Kint, de l'autre côté de Olga Baillif

La TSR, à Nyon, c'est aussi :

La remise du **Prix de la Télévision Suisse Romande pour le meilleur film suisse**, par Irène Challand, responsable de l'Unité des Films documentaires de la TSR, lors de la soirée de clôture, samedi 23 avril.

La SSR remettra quant à elle le **Prix SRG SSR idée suisse** dans le cadre de la Compétition Internationale.

Culture

Climage

Pas sages comme images

Antoine Duplan

Cinéma L'association Climage fête ses vingt ans d'activité dans le cadre de Visions du Réel avec une rétrospective et trois nouveaux films. Antoine Duplan brosse un portrait de groupe.

Ces belles histoires se sont passées ici et ailleurs, dans nos banlieues, dans nos campagnes et dans les déserts d'Amérique ou d'Afrique. La Conquête du Temps libre fait revivre les premiers congés payés, quand les ouvriers enfourchaient leur vélo pour goûter aux joies des premières vacances. Dans La Moitié de la Gloire, on rencontre des alpinistes genevois à la retraite qui, bien avant Tintin, se sont risqués sur les glaciers terribles où rôde le yéti et qui, à 200 mètres près, ont failli être les vainqueurs de l'Everest. On feuillette l'Album de Famille qui retrace de l'intérieur l'immigration étrangère dans la Suisse des années 50. Remue-Ménage fait partager le quotidien d'un carrossier travesti de Moudon. Campagne perdue évoque la paysannerie en crise. Le Poison analyse les effets délétères du crime de Maraçon. Le Garçon s'appelait Apache met en scène les Indiens qui ont déterré la hache de guerre contre le télescope que l'Occident projette de bâtir sur leur mont sacré.

Signées Alexandre Mayenfisch, Fernand Melgar ou Stéphane Goël, ces histoires, et d'autres encore, portent l'estampille Climage.

C'est quoi, Climage? Un label? Une bande de copains? Une PME? Un kolkhoze? Un collectif? Alex Mayenfisch, le fondateur et président à vie, «saute au plafond» quand il entend le mot «collectif» dont les connotations le renvoient à l'après Mai 68, quand il imprimait Drapeau Rouge sous l'égide du Grand Timonier. «Climage, c'est un regroupement d'individus neurasthéniques qui arrivent à fonctionner ensemble. Ce n'est pas l'amitié qui nous a unis, mais des envies de boulot. Ensuite, l'amitié est venue pour pouvoir se supporter.»

Tapis vole L'histoire de Climage se confond avec les développements technologiques qu'a connus l'image animée et les soubresauts culturels qui ont agité Lausanne et la Suisse romande au cours des vingt dernières années. Apprenez, honorables otakus et cybernautes actifs, que dans les années 80 l'informatique est musique d'avenir. Et le cinéma un mode d'expression lourd et coûteux. La vidéo, elle, se distingue par son accessibilité économique et son immédiateté permettant de composer sur bande magnétique des images comme on le ferait sur papier.

Alex Mayenfisch, graphiste et imprimeur, Yves Kropf, qui a fait les Beaux-Arts à Genève, sont attirés par l'image. Philippe Lambelet, futur adjoint de Charles-Henri Favrod au Musée de l'Elysée, a accès au matériel vidéo de Téléciné Romandie. La chaîne payante lancée par Miguel Stucky fonctionne comme un laboratoire. Ou, en d'autres mots: «Climage est un dommage collatéral de Téléciné». Les amateurs bricolent, s'initient aux mystères du blue box et aux joies de l'incrustation. Ils signent de brefs vidéogrammes absurdes, intitulés Primeurs. Le hit de cette série, c'est une dame qui passe l'aspirateur sur un tapis volant. Kropf connaissant Lolita, les Primeurs viennent égayer Etoile à Matelas, l'émission burlesque que Couleur 3 anime à la télévision durant l'été 1985.

Sociologue de formation, Antoine Jaccoud rejoint le collectif, suivi de Fernand Melgar, cofondateur du Cabaret Orwell, qui s'échine à diffuser des créations vidéo dans les caves de la Dolce Vita.

Vidéo vaincra A ses débuts, Climage s'inscrit dans une mouvance frondeuse. En ces temps préhistoriques, un préjugé veut que la vidéo, née au début des années 60, ne puisse exister sans s'acoquiner avec des domaines comme le rock, qui vit l'explosion du clip, ou la publicité. Ce support mal aimé entre en résistance contre le cinéma. «Le cinéma est un violon, la vidéo un synthétiseur», persifle Antoine Jaccoud. Quant à Mayenfisch, il se souvient d'avoir entendu dans un festival cette aimable sentence: «La vidéo, c'est le sida du cinéma»... On se demande tout à fait sérieusement si «la vidéo est capable de transmettre une émotion».

Oui, répond aujourd'hui Mayenfisch qui a vu des larmes dans les yeux des spectateurs. Oh oui, sangloteront ceux qui vont voir Exit de Fernand Melgar.

Attiré par la fiction, Antoine Jaccoud délaisse rapidement Climage. Après un passage par le journalisme, il devient scénariste de cinéma, script doctor et auteur dramatique. Lors d'un séjour à New York, Yves Kropf prend ses distances. «Je me suis peut-être fait des illusions sur ce que pouvaient être les rapports de collaboration. J'imaginai que nous fonctionnerions comme dans un groupe de musique. J'imaginai plus de réalisations collectives, à la façon de Photo de Classe (1994).» Le dissident vit aujourd'hui à Paris, avec sa compagne, la réalisatrice Nadia Farès, élément féminin occasionnel et périphérique de Climage. Il présente trois films à Visions du Réel et travaille sur Travellator, un DVD conçu pour les projections domestiques. Stéphane Goël a 20 ans quand il voit pour la première fois Kropf et Mayenfisch: «Ils avaient les cheveux longs, ils fumaient des pétards, ils m'ont terrorisé.» «N'importe quoi», rigole Mayenfisch. Au début des années 90, Stéphane Goël trouve à Climage «le terreau nécessaire pour apprendre à faire ce métier». Ces dernières années, l'association a intégré deux petits jeunes, l'ethnologue Grégoire Mayor, qui travaille comme scénariste et assistant de réalisation, et David Monti, producteur et réalisateur de films de commandes.

Trois mousquetaires Les ci-devant activistes de la vidéo se sont progressivement tournés vers le cinéma documentaire «car la vérité offre des histoires bien plus fortes que celles proposées par la fiction», pontifie le professeur Mayenfisch, l'oeil en coin. Plus sérieusement, le patriarce reconnaît avoir toujours apprécié le cinéma documentaire. Il aime fouiller les archives pour transmettre des pans oubliés du passé. Se réclamant de la «subjectivité désintéressée» chère à Hubert Beuve-Méry, fondateur du Monde, il privilégie l'approche socio-économique pour mettre en perspective le monde ouvrier. Dans L'Usine, il raconte la saga d'Iril, le fabricant de chaussette, puis de bas nylon qui, dès les années 30, a modifié le visage architectural et social de Renens en construisant des usines, des locatifs, en exploitant sans vergogne des travailleurs immigrés. Le thème de l'altérité est au coeur de l'oeuvre de Fernand Melgar. Né à Tanger, ce cinéaste aime les gens. Tous ses films, des plus intimes comme Album de Famille qui met en scène son père immigré espagnol, aux plus brefs, ces Premier Jour captant en quelques minutes un grand moment dans la vie, se ressentent de ce don d'empathie. A Visions du Réel, Melgar présente en Compétition internationale Exit. Ce documentaire sur l'accompagnement en fin de vie et l'assistance au suicide témoigne d'un humanisme absolument bouleversant. Il devrait être la première production Climage à être distribuée dans le circuit des salles.

Hâtivement étiqueté «cinéaste du Gros-de-Vaud», parce qu'il est né à Carrouge et qu'il a tourné Campagne perdue, Stéphane Goël est le seul de la bande à être homologué comme réalisateur auprès de la Télévision suisse romande. Parce qu'il a toujours besoin d'«une histoire à raconter», il aime alterner les longs projets personnels (A l'Ouest du Pecos, Le Poison) et les travaux plus ponctuels pour Temps Présent, comme Sur les Traces des Pharaons noirs qui retrace les fouilles archéologiques extraordinaires au cours desquelles Charles Bonnet a révélé une civilisation soudanaise antérieure à l'Egypte pharaonique.

Solitaires, solidaires Autodidactes, sans formation, à l'exception de Melgar qui a un diplôme de gestion d'entreprise décerné par l'Ecole de commerce, les gars de Climage sont des voyous au grand coeur, prêts à tout pour défendre les causes qui leur sont chères. Goël s'est fait engager à Téléciné sur présentation d'une fausse lettre de recommandation émanant de Freddy Buache, directeur de la Cinémathèque. Au mépris de tout protocole, Fernand Melgar a appelé les cinq experts de la commission bernoise qui avait refusé de subventionner son premier film, les a harcelés de questions jusqu'à qu'il obtienne son financement...

Climage, ce n'est «pas un dogme, pas une ligne éditoriale, mais une sensibilité commune», explique Goël. «On est à la fois très proches et très détachés, analyse Melgar. On partage les locaux, les machines, mais on peut passer trois mois sans se voir: il y en a un au Soudan, l'autre à l'Usine. En fait, on partage la solitude: c'est un métier dur, c'est bien de s'entraider.» Les projets commencent souvent autour d'une tasse de café. Le gang discute, teste les idées. Chaque membre est susceptible de donner un coup de main à l'autre, d'aider au tournage ou au montage d'un projet parallèle. Cette structure à géométrie variable autorise des ouvertures vers l'extérieur, des collaborations avec des producteurs comme Henchoz ou CAB.

Par ailleurs, pour faire bouillir la marmite, la clique n'hésite pas à réaliser des films institutionnels, à louer par exemple son savoir-faire à des campagnes de prévention de la santé: «Il y a un message à faire passer, on apprend toujours quelque chose et c'est plus intéressant que le film industriel qui ne dit jamais que "On est les meilleurs".» L'équipe de Climage vit de son activité, «chichement, mais bien».

La TSR fait toujours bon accueil à ces indépendants de la première heure, à ces petits artisans qui prennent le temps de peaufiner le montage et qui proposent des produits originaux à bas prix. On leur envoie même en stage des gens dont la sensibilité se rapprocherait de la leur. En vingt ans d'existence, l'association de vidéastes factieux est presque devenue une institution.

Poil à la langue C'est à ce moment que Stéphane Goël brandit la cassette vidéo de Paul Maillard, Facteur de Langue de Bois, premier film de la série Petits métiers de chez eux. C'est Grégoire Mayor qui, à l'occasion

d'une conférence sur la communication politique donnée au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, a tourné ce bref pastiche des documentaires ruraux de Jacqueline Veuve: depuis des générations, les Maillard fabriquent de la belle langue de bois bien de chez nous et «c'est pas toujours facile de lutter contre la globalisation du globe». La langue de bois, on peut toujours s'en commander une en Amérique par internet, mais on sait pas si elle fait toute une vie, explique l'ancien fournisseur officiel du Conseil d'Etat vaudois qui, victime de la crise, déplore: «La vérité, c'est le truc qui tue le métier.» Cet impromptu a été primé au Festival de Locarno. L'esprit Climage a de beaux jours devant lui. |

Exit. De Fernand Melgar. 1 h 25.

L'Usine. D'Alex Mayenfisch. 48 min.

Sur les Traces des Pharaons noirs. De Stéphane Goël, 52 min.

www.climage.ch

TRophées Superbes témoignages des succès internationaux de Climage.

stéphane goël Né à Carrouge, en 1965. A réalisé: A l'Ouest du Pecos, Campagne perdue, Le Garçon s'appelait Apache, Le Poison... Nouveau film: Sur les Traces des Pharaons noirs.

Grégoire mayor Né à Châtel-Saint-Denis, en 1970. Ethnologue, scénariste. Un court métrage: Paul Maillard.

fernand melgar Né à Tanger, en 1961. A réalisé: Album de Famille, Classe d'Accueil, la série Premier Jour, Remue-Ménage ... Nouveau film: Exit.

david monti Né à Lausanne en 1971. Réalisateur en audiovisuel, monteur indépendant.

Alex mayenfisch Né à Lausanne en 1954. Fondateur de Climage. A réalisé: La Conquête du Temps libre, La Moitié de la Gloire, Chronique d'une Bonne Intention, Satut: Saisonnier... Nouveau film: L'Usine.

exit Avec compassion, avec pudeur, Fernand Melgar a suivi des accompagnateurs de personnes en fin de vie. Son film témoigne d'un humanisme bouleversant.

L'usine Documents à l'appui, Alex Mayenfisch retrace l'histoire d'Iril, fleuron de l'industrie textile et du patronat paternaliste.

sur les traces des pharaons noirs Au Soudan, Stéphane Goël filme les fouilles archéologiques de Charles Bonnet qui ont révélé une civilisation millénaire.

«Climage, c'est un regroupement d'individus neurasthéniques qui arrivent à travailler ensemble»

Alex Mayenfisch, fondateur de Climage

Visions du Réel

A l'heure du «Global Village», la 11e édition de Visions du Réel présente une sélection de 143 films (effectuée sur 1500!) venus de 31 pays. La Compétition internationale compte 17 longs métrages témoignant de la vitalité du documentaire et du besoin croissant d'authenticité qu'éprouvent les spectateurs. Selon Jean Perret, directeur de la manifestation, l'édition 05 confirme quelques grandes catégories esthétiques: l'écriture méditative, le cinéma direct ou enquête sur le terrain, l'essai, la fresque et le portrait intimiste. Toutes résonnent des «grandes préoccupations humanitaires, économiques et existentielles du monde, avec un retour marqué du politique».

A côté de la Compétition internationale, des Regards neufs, des Tendances et des Helvétiques, il faut signaler deux Ateliers: Nicolas Philibert, l'auteur de Etre et Avoir (salle de la Colombière, je 21, de 9 h à 12 h 30) et le réalisateur thaïlandais Apichatpong Weerasethakul (salle de la Colombière, ve 22, de 9 h à 12 h 30) Outre les 20 ans de Climage, Visions du Réel propose plusieurs séances spéciales: CICR/ MEMORIAV (documents de la Croix-Rouge datant des années 1920), le Projet Sderot (courts métrages des étudiants de l'université de Sderot, en Israël) et, à quelques pas de là, le Projet Ramallah (un échange entre réalisateurs suisses et palestiniens initié par Nicolas Wadimoff), le Projet Téhéran (films issus des premières rencontres Suisse-Iran du cinéma documentaire indépendant) et un Hommage à Werner Nold (fameux monteur vaudois parti au Québec il y a cinquante ans).

Enfin, fuyant le solipsisme, le festival ouvre le dialogue avec des artistes contemporains et concepteurs d'installation: Reprocessing Reality: New Perspective on Art and the Documentary (Château de Nyon. Jusqu'au 29 mai).

Nyon. Du 18 au 24 avril. www.visionsdureel.ch

VISIONS DU RÉEL, NYON In einer Retrospektive zeigt das Festival das Werk des thailändischen Filmemachers Apichatpong Weerasethakul, der es versteht, den Kern des Kinos – das reine Zeigen – ins Bild zu setzen.

Bilder, jenseits aller Geschichten

Von Veronika Rall

Ein Film fängt einfach an. Keine Titel, keine Musik, sondern direkt eine Szene: Ein schöner Mann (lange, perfekt geschnittene Haare, ein muskulöser Oberkörper) sitzt in einer Arztpraxis auf einer Pritsche, vor ihm drei Frauen. Ein zweiter Film beginnt mit dem Augenaufschlag eines Mannes, wieder ist er jung und schön, aber diesmal trägt er eine Militäruniform, und sein Körper beschreibt eine einladende Pose. Ein dritter Film schliesslich zieht seine ZuschauerInnen durch eine endlose Autofahrt in seine Bilder und seine Geschichten: Eine betonierte Landstrasse führt in die Innenstadt, verwinkelte Gassen schliesslich zu den Menschen, die hier leben.

Sie sind merkwürdig unspektakulär, die Filme von Apichatpong Weerasethakul, statt dramaturgisch den Schauplatz einer Handlung und ihre Figuren zu etablieren, lassen sie ihr Publikum schauen und hören. Nichts erschliesst sich von Anfang an: weder ob es sich um einen Dokumentar- oder einen Spielfilm handelt, noch worum es tatsächlich gehen wird in dieser Geschichte, wer die Hauptpersonen sind, was sie wollen, was sie fühlen, wer sie sind. Ähnlich karg wie die Bilder funktionieren die Tonspuren: In «Mysterious Object at Noon» etwa erzählt eine Stimme aus dem Off von einer verzweiferten Liebesgeschichte, später plappert ein Radio, preist ein Fischverkäufer seine Ware an. Schliesslich bittet eine Stimme aus dem Off seine Kollegin, ihm eine Geschichte zu erzählen, sie wird zunächst ihre eigene berichten: wie ihr Vater sie als Kind schlicht an ihren Onkel verkauft hat. Das hat wehgetan, und noch die erwachsene Frau trägt die tiefen Narben dieser Verletzung. Ob sie auch eine andere Geschichte erzählen könne, eine wahre oder eine erfundene? Zögerlich beginnt sie, eine Erzählung von einem behinderten Kind, das das Haus nicht verlassen kann, und seiner Lehrerin zu spinnen. Die Filmbilder reinszenieren ihre Worte, während man draussen auf dem Hof immer noch die Rufe des Fischverkäufers hört.

Dieser Film des thailändischen Regisseurs sorgte 2000 auf internationalen Festivals für Aufsehen, zuvor war er ein Unbekannter. Geboren 1970 in Bangkok, wuchs Weerasethakul im Norden Thailands auf, dort studierte er Architektur, bis er 1994 in die USA ging und eine Ausbildung am Art Institute of Chicago absolvierte. Zurück in Thailand gründete er seine eigene Produktionsfirma, Kick the Machine, mit «Mysterious Object at Noon» drehte er nach einer Reihe von Kurzfilmen sein Spielfilmdebüt, das an das Kinderspiel vom Geschichtens schreiben erinnert: Eine beginnt mit einem Satz oder Satzteil, ein anderer macht weiter, diese Oral History treibt den Filmemacher quer durch das moderne Thailand. Dabei ist die Unterscheidung zwischen Fiktion und Dokumentation stets so dünn wie die Wände der einfachen Holzhäuser, auch die Ästhetik in grobkörnigem Schwarzweiss mag beide nicht verschieden behandeln. Schliesslich fällt sie sogar ganz in sich zusammen, wenn Weerasethakul ganz im Stil Jean-Luc Godards die Fabrikation der Fiktion offen legt: «Jetzt will ich eine Rückblende», heisst es etwa, als ein Erzähler beginnt, darüber zu spekulieren, warum der Junge behindert ist. Ein anderes Mal brauchen alle eine Pause, die Kamera läuft schlicht weiter, während DarstellerInnen und Filmteam gemeinsam gebratenen Reis essen, später spielen Kinder mit Kamera und Stativ.

Es mag dieses Nachdenken über die Bilderproduktion gewesen sein, die 2000 quasi reflexartig einen Weerasethakul-Hype bei der Filmkritik auslöste. Dass der Mann wesentlich mehr vom Filmemachen begriffen hatte, war aber schon angedeutet. Am Schluss von «Mysterious Object» beginnt wieder eine neue Geschichte, Schüler erzählen sie, verlegen, sich schubsend, kichernd, von einer Tigerhexe und einem Jungen. «Keine Bilder mehr dafür», schrieb der Filmkritiker Ekkehard Knörer in der Zeitschrift «Jump Cut»: «Das Dokument lässt seine Fiktion hinter sich, verharret stattdessen bei den Schülern. Der Abspann läuft, der Film

aber endet noch nicht. Die Kinder spielen Fussball, auf dem Sportplatz vor der Schule. Daneben ein Wasser, aus dem der Ball gerettet werden muss. Das beobachtet die Kamera. Einfach so. Jenseits aller Geschichten, das schiere, das reine Dokument. Letzte Bilder. Es könnte immer so weitergehen, Geschichten erzählend und nicht. Dann das Ende, als Setzung, den letzten Bildern, die nirgends hinauswollen, ist es nicht anzumerken.»

Seinen nächsten Film, «Blissfully Yours» beginnt Weerasethakul dann auch gleich ohne Vorspann. Wir sehen den schönen Mann in der Arztpraxis, Min heisst er, die Frauen an seiner Seite beschreiben sein Leiden: Hautausschlag, ein Brennen im Hals. Später erst erfährt das Publikum, dass er sich diese Symptome offenbar durch die Arbeit in einer Chemiefabrik zugezogen hat. Und dass er stumm bleibt, weil er die Sprache nicht spricht, weil er ein Sans-Papier aus Burma ist. Überhaupt erscheint die globalisierte Wirklichkeit immer nur in Nebensätzen in Weerasethakuls Filmen: Eine der Frauen, Roong, mit der Min später in den Dschungel entfliehen wird, pinselt in einer Fabrik Disney-Figuren an, bis ihr die Hände wehtun. Aber diese Beobachtungen bleiben Puzzleteile, die vielleicht erklären, dass es bei der späteren Reise in den Dschungel um mehr als einen romantischen Nachmittag geht.

Vor dem Dschungelausflug läuft schliesslich auch ganz überraschend der Vorspann des Films, darunter als Bild wieder eine Strasse. Ähnlich wie diesen Weg lässt Weerasethakul nun (genau in dem Augenblick, in dem er sich zum Film erklärt) die Gesetze des Filmemachens gänzlich hinter sich: ein Nachmittag, die Sonne und zwei Menschen im Paradies. «Sie gelangen auf einen Felsvorsprung, der Blick von hier hinaus ist atemberaubend: Aber die Kamera verharret auf Roongs Gesicht, darin sucht sie das Erhabene, nicht in der Produktion von Bildern, die den Betrachter überwältigen wollen», schreibt Knörer über diesen Film. Und weiter: «Diese Einstellung ist die Summe von Weerasethakuls Ästhe-





tik: Er zeigt Menschen, als wären sie Natur. Er verfestigt sie nicht zu Charakteren, er verweigert ihre Entzifferung, indem er Zusammenhänge unerläutert lässt. Alle Figuren verharren diesseits der Schwelle des Identifizierbaren. Sie sind nicht verätselt, sondern gerade durch die absolute Klarheit der Darstellung präpsychologisch. Die Bilder von «Blissfully Yours» stossen auf die nackte Haut der Figuren und finden an ihr ihre Grenze.»

Ähnlich wie «Blissfully Yours» zerfällt auch «Tropical Malady» in zwei Teile, während er zunächst eine Liebesgeschichte zwischen zwei Männern – der eine ist der Soldat Keng, der andere ein Bauernjunge, Tong – bebildert. Sie begegnen sich zunächst in einer Stadt, gehen gemeinsam ins Kino, hören Musik, küssen sich, erst zaghaft, dann leidenschaftlich, wie jedes angehende Paar. Aber mitten in der Geschichte setzt der Film einen Bruch (die Leinwand bleibt für eine knappe Minute schwarz), dann beginnt er in einer mystischen, allegorischen Welt des Dschungels noch einmal. Tong wird – wie in Anlehnung an die letzte Kindergeschichte aus «Mysterious Object» – vom Geist eines Tigers in Besitz genommen, Keng wird ihn jagen. Oder ist Keng der Gejagte? Ein kluger Pavian gibt Auskunft: «Der Tiger folgt dir wie ein Schatten», sagt er in Affensprache, die in Untertiteln übersetzt wird, «du bist seine Beute und sein Gefährte. Töte ihn, wenn du ihn aus seiner Welt befreien willst. Lass dich von ihm verschlingen, wenn du in seine Welt eintreten willst.» Dass es um mehr geht als den Liebesakt, das weiss hingegen schon das Eingangszitat des Films: Von Natur aus, heisst es da, sind wir alle wilde Tiere. Unsere Aufgabe als Menschen ist es, die Bestie in uns zu beherrschen, ja sogar sie Dinge zu lehren, die ihrer Bestialität fremd sind. Den Menschen in diesen Geschichten gelingt das selten, zu sehr liegt es in ihrer Natur zu zerstören, zu töten, grausam zu sein. Nur an der Oberfläche von Weerasethakuls Filmbildern, in dem reinen Bild- und Tonraum des Kinos, den sie eröffnen, schillert immer wieder so etwas wie ein paradiesischer Zustand. ♦

DAS PROGRAMM

Erinnern und Trauerarbeit. Meditative Beobachtung. Wahre falsche Fiktionsdokumentation. Futuristische Erzählung. Anthropologie zwischen Mythos und Modernität. Philosophischer Essay.

Wieder zeigen die Visions du Réel, Nyon, vom 18. bis 24. April die breite Palette der Filme, die sich mit dem Wirklichen auseinander setzt. Neben der Retrospektive für Apichatpong Weerasethakul ist ein zweites Atelier dem französischen Filmemacher Nicolas Philibert gewidmet. Der Wettbewerb zeigt siebzehn Langfilme, darunter ausserordentlich viele Schweizer (Ko-)produktionen: «Conquistadors of Cuba» von Arto Halonen, «Exit» von Fernand Melgar, «Josh's Trees» von Peter Entell, «Maria Bethânia, música e perfume» von Georges Gachot sowie «Massaker» von Monika Borgmann und Lokman Slim.

Film

11. Visions du réel

Festival des Dokumentarfilms in Nyon

Andreas Maurer

mau. Zum elften Mal wird nichts Geringeres als «Visionen des Realen» in Aussicht gestellt - dies der Name des Dokumentarfilmfestivals Nyon, seit dessen Geschicke in die geschickten Hände von Jean Perret gelegt wurden. Allerdings wird hier vom 18. bis zum 24. April nicht nur dem Virtuellen getrotzt, sondern auch den vermeintlich starren Grenzen, seien es geographische, gedankliche oder genrebedingte: Aus 31 Ländern stammen die 143 Filme der Sélection officielle 2005, deren Wettbewerbsbeiträge im Zeichen des Dialogs zwischen den Kulturen neu zudem von einer «interreligiösen Jury» beurteilt werden - indes die Trennlinie zwischen «dokumentarisch» und «fiktional» sich schon lange verwischt hat (sollte es tatsächlich je eine gegeben haben).

Feierlich eröffnet wird das Festival am Montagabend mit «Josh's Tree» von Peter Entell, einer der drei Schweizer Produktionen im internationalen Concours neben «Exit» von Fernand Melgar und «Maria Bethania» von Georges Gachot. Total buhlen in der Hauptsektion 17 Langfilme um Aufmerksamkeit und Auszeichnungen, so auch «Pommerland», Volker Koepps jüngste Meditation über die Landschaften der ehemaligen DDR, oder «Massaker» von Lokman Slim, Monika Borgmann und Herrmann Theissen, eine «psychopolitische Studie» über die Blutbäder in den libanesischen Palästinenserlagern Sabra und Shatilah im September 1982. Dekoriert werden die Preisträger am Samstag, ehe Mika Kaurismäki «Brasileirinho» (samt Live-Konzert) die Salle communale mitreisst in die Sinneswelt der «choro»-Musik.

Das heisst, falls das Publikum bis dahin nicht allzu mitgenommen ist von den Nebensektionen - mit Lockrufen wie Chris Marker und Naomi Kawase, Richard Dindo («Trois jeunes femmes»), Pierre-Yves Borgeaud («Family Music») und Marcel Schüpbach («Les hommes du tunnel») -, von den Séances spéciales (u. a. mit restaurierten IKRK-Filmen aus den zwanziger Jahren), den Podiumsdiskussionen, der intermedialen Kunstaussstellung «Reprocessing Reality» im Schloss und den Cineasten-Ateliers. Dort werden diesmal der Thailänder Apichatpong Weerasethakul und der Franzose Nicolas Philibert Red und Antwort stehen. Vielleicht sogar auf die Frage, was es denn eigentlich sei, «le réel».

Nähere Informationen unter: www.visionsdureel.ch.

culture

FESTIVAL. «Josh's Trees», film de Peter Entell, ouvre ce soir Visions du réel, à Nyon. Emblématique, il dit à quel point le cinéma documentaire est idéal pour parler de l'essentiel.

Des cinéastes suisses parlent de la mort avec vitalité

Elisabeth Chardon

La vie, la mort, quels peuvent être nos choix? Plus que jamais, Visions du réel a inscrit dans sa sélection des films qui touchent à l'essentiel de notre condition humaine. C'est le cas de Josh's Trees, film du réalisateur Peter Entell, qui fait ce soir l'ouverture du festival nyonnais. Josh Haring était l'ami de Peter Entell. Ils ont fait ensemble leurs études de cinéma aux Etats-Unis, avant que Peter Entell ne s'établisse en Suisse. Mais ce n'est pas l'Atlantique qui les a séparés mais la mort, survenue sous la forme d'un cancer, en 1998, alors que Josh venait d'être père. Avant de mourir, il a demandé à ses amis de s'occuper de son fils. C'est ce que fait Peter Entell, à sa manière, avec ce film peut-être d'autant plus pudique qu'il est tourné à la première personne.

Il plonge pour cela dans les souvenirs, en particulier à travers les images de lui que Josh Haring a voulu laisser, jusqu'au dernier moment, parce qu'il croyait en leur force. Ce chemin, il le suit d'abord avec la veuve de son ami, puis avec elle et l'enfant, qui découvre ainsi les messages filmés de ce père inconnu et, à la fin, prend à son tour la caméra pour tourner ses premières images: les arbres que son père aimait tant. Peter Entell a ainsi respecté les dernières volontés de son ami en se faisant le passeur d'un bel héritage.

D'autres réalisateurs présents à Nyon cette semaine ont su trouver la vie au cœur même des sujets apparemment les plus funestes. Ainsi, Fernand Melgar a simplement baptisé son documentaire Exit (ve 22 avril à 20 h 30, sa 23 à 8h30). On y découvre quelques assistants au suicide en Suisse romande. Le réalisateur les suit auprès des malades qui ont choisi de faire appel à l'association. Il les écoute aussi beaucoup, lorsqu'ils parlent entre eux de cette énergie qui leur est si nécessaire, parce qu'il faut une incroyable force de vie pour accompagner vers la mort.

Deux films parlent des structures hospitalières genevoises destinées aux jeunes suicidaires. Etonnamment, alors qu'il est coproduit par les Hôpitaux universitaires genevois, Trois jeunes Femmes (entre la vie et la mort), de Richard Dindo (me 20 à 20 h, également lu 25 sur TSR2 à 20 h 30), s'attache surtout à Marie, Liliana et Corinne, à leur histoire, aux difficultés de vivre qu'elles ont connues ou connaissent encore. Elles se racontent elles-mêmes à la caméra, poussées par les questions à la fois douces et directes du réalisateur. A peine le soutien médical dont elles ont bénéficié est-il évoqué. Alors que Sans moi, initiative de Danilo Catti (sa 23 à 11 h), portraiture autant l'Unité de crise pour adolescents suicidants que les six jeunes garçons et filles qui fréquentent au même moment ce lieu d'accueil et de protection. On rencontre ces adolescents qui «voudraient être absents» à peu près à leur arrivée et on les retrouve dix-huit mois plus tard. Les deux films partagent au moins cette immense qualité de s'en prendre à un tabou criminel alors que le suicide reste la première cause de mortalité chez les adolescents.

C'est une vitalité militante qui est en action dans Coca – die Taube aus Tschetschenien (Coca – le pigeon voyageur de Tchétchénie, ma 19 à 20 h). Les femmes auxquelles s'est intéressé le Suisse Eric Bergkraut filment depuis des années, au péril de leur vie, les horreurs de la guerre pour les montrer à l'étranger. Coca est d'ailleurs aussi un film qui parle de la force des images. Au cœur de Melodias, de François Bovy (ve 22 13h30, sa 23, 9h), il est un médecin qui vit avec une intensité certaine cette dualité de la vie et de la mort en action dans toute profession médicale. Lui travaille dans une structure hospitalière d'urgence à Medellin. Dans la même nuit, il constate le décès d'un bandit troué de balles – c'est l'issue d'un échange tragique où deux hommes ont vidé leur chargeur l'un contre l'autre – et aide deux femmes à accoucher.

Enfin, la mort est incontournable dans Monotone, mon automne? de Marie-Jeanne Urech (sa 20 h), parce que Nadine, Jacqueline et Rose sont incontestablement de vieilles dames. Mais l'une organise des concerts dans son appartement, voire à l'hôpital quand une fracture du fémur l'y oblige, la deuxième se bat pour

éditer ses textes et porte des tee-shirts rock quand elle ne pratique pas le naturisme, enfin la troisième travaille encore deux jours par semaine comme esthéticienne, prend des cours de guitare, de violon et de patinage, et s'habille comme une jeune fille en santiags et minijupe. Elles n'ont décidément pas décidé de ne rien faire en attendant la mort.

Tous ces films sont des productions ou des coproductions helvétiques. Plus que des préoccupations communes chez les réalisateurs de ce pays, cela prouve leur capacité à traiter des sujets essentiels. Les Suisses figurent en force cette année dans la sélection, et en particulier dans la compétition internationale, et ils le méritent.

Josh's Trees, film d'ouverture de Visions du réel, lundi 18 avril à 20 h 30 à la salle communale de Nyon.

Visions du réel continue jusqu'au 24 avril. Accueil à l'Usine à gaz, rue César-Soulié 1. Rens. au 022/365 44 55 et sur <http://www.visionsdureel.ch>.

Culture

FESTIVAL La 11^e édition de Visions du réel démarre aujourd'hui à Nyon. Avec, en ouverture, un film d'émotion de Peter Entell. Aperçu des autres temps forts de la semaine.

Les imagiers du côté de la vie

Le réel dans tous ses états, des rivages dévastés de la mer d'Aral à la vie quotidienne de trois vieilles dames pétulantes (vues par la Vaudoise Marie-Jeanne Urech) ou de trois jeunes femmes suicidaires (approchées par Richard Dindo), entre cent autres aspects de la vie des gens et des sociétés: tel est le large horizon qui s'ouvre aujourd'hui à Nyon avec, en avant-premières, trois brèves amorces de rendez-vous importants (dont les films et les ateliers du réalisateur thaïlandais Apichatpong Weerasethakul et de son collègue français Nicolas Philibert) et un long métrage de Peter Entell, intitulé Josh's Trees (« Les arbres de Joshua »), en lice dans la compétition internationale, laquelle aligne 17 longs métrages.

Dans la foulée, rappelons que la sélection de cette 11^e édition de Visions du réel, festival devenu l'une des références européennes du « documentaire », compte 143 films venus de 31 pays (le total des envois étant de 1500) et que diverses séances spéciales constituent autant d'autres atouts de la manifestation. Il s'agit, notamment, de la présentation (avec édition d'un DVD) des premiers films réalisés par le CICR au lendemain de la Première Guerre mondiale, restaurés et archivés avec la collaboration de MEMORIAV et de la Cinémathèque ; des 20 ans de l'association Climage, avec plusieurs nouveaux titres (dont Exit, dernière réalisation du Lausannois Fernand Melgar consacrée à ceux qui ont choisi d'en finir avec une vie trop cruelle, et à leurs courageux accompagnants) ; de deux échanges associant, respectivement, réalisateurs suisses et palestiniens, israéliens et iraniens ; enfin d'un hommage à Werner Nold, monteur vaudois étroitement associé à l'essor du cinéma québécois.

In memoriam amical

De manière plus accentuée que naguère, les auteurs de documentaires ne craignent pas de s'investir très personnellement, voire intimement, multipliant les « récits de vie » ou les carnets. Ainsi le dernier film du réalisateur Peter Entell, Américain d'origine mais établi depuis un quart de siècle en Suisse romande, constitue-t-il à la fois le portrait d'un homme — son ami, le réalisateur juif Joshua Hanig — cancéreux se sachant en fin de vie, l'évocation d'une amitié également éclairée par la présence irradiante de Leslie, la femme de Josh, et une manière de lettre d'affection adressée par Peter à Marshall, le petit garçon qui n'aura jamais connu son père mais que le cinéaste emmène sur les traces de celui-ci. Entremêlant les images de l'ami vivant et de son épouse enceinte, les extraits de films de Josh et les séquences de la vie qui continue après la disparition de celui-ci, Peter Entell donne un film d'émotion à recommander.

» Nyon. Visions du réel, du 18 au 24 avril. Soirée d'ouverture à la Salle communale, dès 20 h. Josh's Trees sera repris le mardi 19 avril à 20 h 30 à l'Europlex Capitole 1. Infos: [www. visionsdureel. ch](http://www.visionsdureel.ch)

JEAN-LOUIS KUFFER

DR Marshall, le fils de Josh, auquel est dédié le film de Peter Entell.

Dokumentarfilmfestival Nyon

Die Filme sollen beunruhigen und stören

Kommende Woche erforscht der Dokumentarfilm in Nyon wieder die Wirklichkeit. Das Festival ist dem unbequemen Blick verpflichtet.

Dass Dokumentarfilme ein breites Publikum erreichen können, hat letztes Jahr Michael Moores «Fahrenheit 9/11» bewiesen. Eingängige Dramaturgie, griffige These, subjektiver Erzähler und ein humorvoller Ton machen es dem Zuschauer leicht, einen Standpunkt einzunehmen. Jean Perret, Direktor des Dokumentarfilmfestivals von Nyon, das vom 18. bis 24. April stattfindet, hat hier schon von der «Vereinfachung der Problematik» gesprochen: Der gebannte Zuschauer hat keinen Raum mehr, eigene Gedanken zu entwickeln; der Regisseur tut das für ihn. Das ist trotz Brisanz des Gegenstands kein unbequemes Kino. Ein solches fordert Perret aber von seinen Visions du Réel: Die Filme sollen den Zuschauer konfrontieren, beunruhigen und stören.

«Ein unmöglicher Film»

Diesen Anspruch löst «Massaker» von Monika Borgmann, Lokman Slim und Hermann Theissen voll und ganz ein. Der Film, der in Nyon im Wettbewerb läuft, wurde von der Zürcher Firma Dschoint Ventsch koproduziert. «Massaker ist ein unmöglicher, skandalöser Film über sechs Mörder, die in Sabra und Shatila Zivilisten massakriert haben», sagt Jean Perret und verdeutlicht mit der provokativen Anpreisung sein Verständnis von Dokumentarfilm: «Die Männer erzählen vor laufender Kamera, ihre Gesichter sieht man nie. Es ist ein spannender und nötiger Film - aber unmöglich.»

Der Film greift das von christlichen Milizen angerichtete Blutbad im September 1982 in den palästinensischen Flüchtlingslagern auf, das die israelische Armee, vom heutigen Ministerpräsidenten Ariel Scharon befehligt, mitverantwortete. Die psychopolitische Studie fordert den Zuschauer - formal wie inhaltlich - zur Frage auf, warum Menschen zu Bestien werden, beantwortet sie natürlich nicht.

Schwere Kost

Mit dem Massaker beschäftigte sich 1999 bereits Richard Dindo in «Genet à Chatila». Dindo schätzt man heute in Nyon als einen der letzten Vertreter des politisch engagierten Dokumentarfilms in der Schweiz. Regelmässig sind hier seine Filme zu sehen: dieses Jahr «Trois jeunes femmes (entre la vie et la mort)», eine Auseinandersetzung mit dem Tabuthema Selbstmord. Auf verwandtem Gebiet forscht der Lausanner Fernand Melgar in «Exit»; er berichtet aus dem Alltag der Sterbehilfeorganisation und greift damit eine aktuelle Debatte auf.

Einiges im mit 143 Filmen bestückten Programm tönt nach schwerer Kost. Doch die zuversichtliche Perspektive fehlt gemäss Perret nicht. Der Direktor macht für die Ausgabe 2005 fünf Hauptströmungen aus. Da wäre das Genre des intimen Kinos, zu dem das Selbstporträt gehört. Es gibt den meditativen-minimalistischen Ansatz von «Massaker». Der filmische Essay eines Chris Marker («Chats perchés») pflegt die offene, selbstreflexive Form. Dem investigativen Kino verpflichtet ist «The Pipeline next door» über den Kampf zwischen Dorfbewohnern und Ölindustrie. Das «grosse Erzählkino» eines Walter Koepp («Pommerland») schliesslich erfasst im Detail das Ganze.

Einblick in «Être et avoir»

Dass man dem massentauglichen Dokumentarfilm nicht aus Prinzip skeptisch gegenübersteht, zeigt eines der diesjährigen Ateliers. Der Franzose Nicolas Philibert, der uns vor zwei Jahren mit dem Schulporträt «Être et avoir» verzauberte, gibt im Werkstattgespräch Einblick in sein Schaffen.

BIRGIT SCHMID

Programm unter www.visionsdureel.ch

IL FESTIVAL ROMANDO DEDICA I SUOI DUE ATELIER AI REGISTI NICOLAS PHILIBERT E APICHA TPONG WEERASETHAKUL

Libertà e incertezza del documentario

Da stasera a domenica a Nyon viaggio nel mondo del cinema del reale

Antonio Mariotti

Prende il via questa sera la 12. edizione di «Visions du Réel», il festival del documentario che – sotto la direzione di Jean Perret – ha ravvivato la tradizione della rassegna nata alla fine degli anni '60 nella cittadina, sulle rive del Lemano. L'edizione 2005 moltiplica i punti di vista, i momenti d'approfondimento e le occasioni d'incontro attorno a un genere che sta attraversando un periodo di grande popolarità, ma che è tuttora circondato da uno spesso alone d'ignoranza quanto alle sue implicazioni e ai suoi metodi, perlomeno al di fuori della ristretta cerchia di addetti ai lavori. Visions du Réel punta a rompere questo isolamento e a rendere sempre più popolare il cinema del reale.

È possibile che un giorno faccia anche fiction, ma quel che mi piace nel documentario è il fatto di dover cercare il film fino in fondo, senza programmi né piani di lavoro, è questa miscela di libertà e d'incertezza, questa fragilità che mi spinge ad essere sempre sul chi vive. Per me, un film è sempre una sorta di ricerca, il bisogno di andare alla scoperta di qualcosa o di qualcuno che non conosco». In questa frase del regista francese Nicolas Philibert – che ha raggiunto grande popolarità con il suo ultimo film *Etre et avoir* e che venerdì mattina a Nyon condurrà un atelier sulle sue tecniche di lavoro – si ritrovano i concetti inscindibili (e apparentemente contraddittori) di questo modo di fare cinema: «la libertà», legata alla povertà della stragrande maggioranza dei progetti documentaristici, e «l'incertezza» che ne è la conseguenza diretta. Due termini che

quasi mai riescono a ad imporsi nell'ambito della fiction, perlomeno di quella fiction che conta a livello numerico. Ciò non toglie che si tratti di un doppio «miracolo» che rischia in ogni momento di infrangersi: basti pensare alla pesante vicenda giudiziaria che ha coinvolto lo stesso Philibert lo scorso anno, trascinato davanti a un tribunale (che alla fine gli ha dato ragione) dal protagonista di *Etre et avoir* che intendeva intascarsi abusivamente la sua parte di diritti d'autore sull'opera.

Di libertà (negata o ostacolata) si parlerà certamente anche nel corso degli incontri che il festival dedica giovedì a due realtà che continuano a suscitare controversie in tutto il mondo, come quella iraniana e quella israeliana. Può il cinema del reale contribuire a fare chiarezza in contesti politicamente tanto inestricabili? Una risposta a questa ardua domanda ce la si potrà attendere da Nahdi Rezai (presidentessa dell'associazione iraniana dei registi di documentari che presenterà il suo film-inchiesta realizzato nel mondo delle liceali di Teheran) o da Avner Faingulernt, responsabile del festival israeliano di Sderot. Altro territorio dove le immagini spesso pesano come macigni è la Palestina: venerdì a Nyon verranno presentati i primi risultati dei «Swiss-Palestinian Encounters 2004», tenutisi nel luglio scorso a Ramallah, durante i quali è stato proposto ad alcuni giovani cineasti di girare dei cortometraggi sul tema «Casamia».

Come già accennato, uno dei due tradizionali atelier sarà animato da Nicolas Philibert, mentre l'altro permetterà – per la prima volta in Europa – di gettare uno sguardo complessivo sull'opera del giovane regista thailandese Apichatpong Weerasethakul, rivelatosi lo scorso an-

no al Festival di Cannes dove il suo lungometraggio *Tropical Malady* si aggiudicò il Premio speciale della giuria. Sarà in primo luogo l'occasione per scoprire i suoi numerosi cortometraggi, che flirtano spesso con l'estetica e le intenzioni della videoart, tra cui uno della durata di due minuti girato con un telefono cellulare.

Fino a domenica prossima, nelle quattro sale a disposizione del festival si potranno scoprire 145 film di varia durata provenienti da 31 paesi; tra cui 17 lungometraggi inseriti nel concorso internazionale e 25 nei «Regards Neufs», sezione riservata alle opere prime.

Oltre alle iniziative «collaterali» già menzionate e a quella di cui parliamo qui a lato, segnaliamo ancora che a Nyon verranno opportunamente festeggiati i vent'anni d'attività della coraggiosa casa di produzione losanese Climage, mentre fino al 29 aprile il Castello ospiterà l'esposizione «Reprocessing Reality: New Perspectives on Art and the Documentary» che instaura un dialogo tra artisti contemporanei, videoartisti, cineasti e fra tutti coloro che proiettano immagini in spazi bui con una relazione più o meno forte con la realtà.

Infine, «Visions du Réel» continua nel suo tentativo di imporsi come appuntamento da non mancare anche per i professionisti del settore (produttori, distributori ma soprattutto acquirenti legati alle reti televisive europee) proponendo anche quest'anno il suo mercato internazionale denominato «Doc Outlook» con circa 200 documentari, incontri fra operatori finnici e svizzeri e un curioso colloquio sull'importanza dei primi cinque minuti di un film. Per informazioni: www.visionsdu-reel.ch.





LA PRESENZA TICINESE

Ritratto cubano, giovani suicidari, corpo e tecnologia

Più numerosa del solito, quest'anno, la presenza ticinese a «Visions du Réel», segno che il festival di Nyon non intende sottovalutare neppure la propria dimensione nazionale. In prima mondiale, nella sezione «Helvétiques», verrà ad esempio mostrato il documentario di Alessandra Müller *Donde esta Sara Gomez?* coprodotto dalla TSI con l'Amka Film di Savosa nell'ambito del Pacte de l'Audiovisuel. Sara Gomez, regista afro-cubana, visse nell'Avana pre e post-rivoluzionaria. Inventò nuovi orizzonti, unendo mondi diametralmente opposti. Questo film segue le tracce di una molteplice storia d'amore: fra Sara e Germinal Hernandez (sue marito e fonico cinematografico), Sara e la sua famiglia, Sara e il cinema, Sara e la sua cultura.

In questa stessa sezione verrà proiettato anche *Sans moi, Ohne mich, Senza di me* di Danilo Catti, un'altra coproduzione TSI, già proposta nel novembre scorso a Castellinaria e poi andata in onda nell'ambito della trasmissione televisiva *Storie*. Un documentario i cui protagonisti, tutti giovani svizzeri, raccontano il loro tentativo di suicidio e la loro esperienza terapeutica all'interno di un'unità speciale dell'ospedale cantonale di Ginevra.

Infine, nella sezione «Regards Neufs», da segnalare la presenza del cortometraggio *Carnogica*, realizzato da Martina Jacoma nell'ambito del proprio lavoro di diploma presso la sezione comunicazione visiva della SUPSI di Lugano. Un viaggio estremo e lancinante sui rapporti tra corpo e tecnologia che non mancherà di farsi notare.

LA PRESENZA SVIZZERA

Tre lungometraggi in concorso senza scordare altri 30 titoli

Con 33 film in programma, la presenza elvetica a «Visions du Réel» è come sempre molto importante. Resterà da vedere se anche dal punto di vista qualitativo il livello sarà alto e se sarà proprio a Nyon che si potranno individuare una o più opere in grado di puntare anche a un buon successo di pubblico nelle sale cinematografiche nazionali. Oltre al trio ticinese di cui parliamo a lato, c'è prima di tutto da segnalare un altro trio, ovvero quello formato dai lungometraggi svizzeri in prima mondiale inseriti nel programma del concorso. Con *Exit*, Fernand Melgar ci fa conoscere alcuni attivisti della controversa associazione che nel nostro paese si occupa di «accompagnamento alla morte»; in *Maria Bethania, musica é perfume* Georges Gachot fa il ritratto della «grande dame» della musica latino-americana (entrambe queste opere sono state sostenute anche dalla TSI), mentre *Josh's Trees* di Peter Entell, un film sull'amicizia e sulla memoria, è stato scelto quale evento inaugurale della rassegna, questa sera alla Salle Communale. Tra i 17 titoli del concorso troviamo ancora due coproduzioni elvetiche: *Massaker* di Monika Borgmann, Lokman Slim e Hermann Theissen e *Conquistadors of Cuba* di Arto Halonen. Battono ovviamente tutte bandiera rossocrociata le 17 opere inserite nella sezione «Helvétiques», mentre nella sezione «Tendances» sono da segnalare due film musicali: *Brasileirinho* di Mika Kaurismäki (coproduzione con la Finlandia) e *Brother Yusef* di Werner Penzel e Nicolas Humbert, dedicato al grande jazzista Yusef Lateef.





IMMAGINI RITROVATE

I filmati realizzati dal CICR all'inizio degli anni Venti

Alla base dell'iniziativa c'è un doppio Dvd realizzato da Jean-Blaise Junod e coprodotto da Memoriav (Associazione per la salvaguardia del patrimonio audiovisivo svizzero) e dal Comitato internazionale della Croce Rossa (CICR) intitolato *Humanitaire et cinéma: films CICR des années 1920*. Argomenti trattati da queste pellicole realizzate a cura delle delegazioni del CICR di diversi paesi europei in occasione della X Conferenza internazionale della Croce Rossa tenutasi nel 1921 a Ginevra: il rimpatrio dei prigionieri di guerra, la lotta contro le epidemie, i soccorsi portati ai bambini e ai rifugiati. Contenuto del primo Dvd: i filmati d'epoca nel loro stato d'origine, senza alcun ulteriore intervento esplicativo. Scopo del secondo Dvd: tentare di restituire l'essenza dei film prodotti dal CICR nel 1921 e oggi scomparsi: ogni film viene così ricollocato nel proprio contesto grazie a brevi documentari. «Visions du Réel» dedicherà la serata di mercoledì alla presentazione di questo materiale e a un dibattito sulla sua conservazione, il suo restauro e la sua messa a disposizione degli specialisti e del pubblico.

Il doppio Dvd in oggetto (che si può ordinare sui siti www.memoriav.ch e www.icrc.org) ha alle spalle un lungo iter. Il CICR ha in effetti iniziato a preoccu-

parsi dei propri archivi audiovisivi già negli anni '60: nel 1963 le pellicole 35 mm in suo possesso sono state depositate presso la Cineteca svizzera, mentre nel 2000 hanno seguito lo stesso percorso i film in 16mm. Nel 1998 è stato deciso di integrare gli archivi audiovisivi dell'organizzazione a quelli cartacei e subito dopo ha preso il via (in collaborazione con Memoriav) la fase di restauro delle pellicole su supporto in nitrato e quindi altamente infiammabili. Parallelamente, sono state sostenute alcune ricerche storiche specialistiche per meglio comprendere la genesi e l'importanza di questi documenti.

All'origine di questo grande sforzo divulgativo e «propagandistico», che utilizzava un mezzo ancora relativamente grezzo per sviluppare discorsi complessi come il cinematografo, c'era da parte del CICR (e del suo presidente di allora, Gustave Ador) la preoccupazione di sottolineare la necessità dell'attività dell'ente umanitario anche in tempo di pace. Non a caso, i temi trattati dai filmati fanno riferimento all'immediato dopoguerra, ma ampliano il discorso anche a situazioni d'emergenza che sono (purtroppo) tuttora all'ordine del giorno, come epidemie, aiuto all'infanzia abbandonata e ai rifugiati.

Festival de films · Visions du réel commence à Nyon aujourd'hui et ne craint pas les documentaires dérangement. Il promet exigence, tolérance, équité.

D'autres regards sur le monde

Philippe Triverio

Les 11es Visions du réel vont faire la fête aux documentaires dès aujourd'hui à Nyon/VD. Ce festival prévoit aussi des débats, notamment avec le cinéaste français Nicolas Philibert qui a triomphé en Suisse romande avec *Etre et Avoir*.

C'est un nouveau programme de cocagne qui attend les spectateurs jusqu'au 24 avril puisque 143 films seront projetés en six jours, soit 23 de plus que lors de l'édition 2004. Cela représente toutefois dix heures de projection en moins, promettent les organisateurs.

Vous n'y verrez cependant ni «docufiction» montrant des faits réels sur lesquels il n'y a pas d'archives, ni de «docudrama», inspiré de faits réels. Il n'y aura pas non plus de «docusoap», un documentaire décliné en épisodes, comme un feuilleton.

«Aucun des films sélectionnés ne résulte de stratégies de télévision», affirme le directeur du festival Jean Perret. «Nous cherchons des approches élaborées en termes de récit et d'esthétique, mais aussi d'autres points de vue sur le monde que ceux imposés par les médias.»

Valeurs éthiques

On l'a compris, les oeuvres retenues vont nourrir notre conscience du monde. Qui plus est, le festival met en avant des valeurs éthiques et morales. Les films retenus doivent exprimer exigence, honnêteté, tolérance et équité. Ce qui n'exclut pas des approches à rebrousse-poil. Ainsi *Massaker*, montré les 21 et 22 avril. Cette coproduction, financée par la Suisse, présente six miliciens ayant pris part au massacre de Sabra et Chatila dans lequel des centaines de personnes sont mortes en 1982.

Films dérangement

Le film suisse *Coca - La Colombe* de Tchétchénie d'Eric Bergkraut (montré le 19) suit une femme collectant des témoignages d'exactions des milices pro-russes. «Ce sont des films dérangement pouvant susciter la polémique», admet Jean Perret. «Ce sont aussi deux exemples d'un cinéma de témoignage qui lutte contre l'oubli.»

Exit du Suisse Fernand Melgar pourrait diviser le public. Projeté les 22 et 23, ce long métrage suit avec tact des bénévoles accompagnant ceux qui décident de mettre fin à leurs jours. «Ce n'est pas du voyeurisme», assure Jean Perret. «Ce film pose des questions philosophiques, dont celle-ci: jusqu'où peut aller le cinéma face à des gens dans la détresse?»

Kitch thaïlandais

Ici et là, une bouffée d'optimisme. Monotone, mon automne? de la Lausannoise Marie-Jeanne Urech est le portrait croisé de trois dames âgées très actives. Il sera montré le 23. Ce soir-là, Brasileirinho de Mika Kaurismäki entraînera musiciens et spectateurs dans une célébration du choro, le jazz du Brésil. Dans un autre registre, Les aventures de Iron Pussy, montré le 23. Ce long métrage fait ici figure d'exception: il s'agit d'une pure fiction racontant les aventures hilarantes et kitch d'un Zorro qui se révèle être une femme travestie. Ce film déjanté est signé Apichatpong Weerasethakul, un cinéaste thaïlandais dont treize réalisations sont au menu du festival. A Nyon, il animera un atelier, tout comme le réalisateur français Nicolas Philibert, dont dix films sont programmés. Comparable à celui des années précédentes, le millésime 2005 additionne essais, enquêtes, cinéma minimaliste ou films politiques. Les Visions du réel se déclinent en huit sections, dont une compétition principale qui réunit 17 longs métrages. Ce festival est à la fois show et business. En plus des projections et de divers débats, il existe un marché du film. Les professionnels y découvriront plus de 200 films.

PhT/ATS

Week-End

VISIONS DU RÉEL, UN FESTIVAL POUR DÉCOUVRIR LE MONDE

Festival A Nyon, on se moque des frontières jusqu'à dimanche.

Vous n'avez pas encore décidé ce que vous alliez faire ce week-end ? Alors si vous êtes un fan de cinéma, n'hésitez plus et courez à Nyon pour vous gaver de documentaires. Car il reste une montagne de choses à voir dans cette onzième édition de Visions du Réel, qui a débuté lundi dernier. (Voir nos éditions du jour). Ce n'est pas franchement étonnant avec les 143 films de la sélection officielle venus de tous les horizons et se répartissant dans les sept sections du festival.

Ce dernier s'est à nouveau mis en quatre, du moins à en croire son directeur Jean Perret, évoquant des films qui se jouent des frontières académiques entre les genres, en proposant des histoires « vraies, spectaculaires et étonnantes ».

Colonne vertébrale d'une manifestation partie à la découverte du monde, sa compétition forte de 17 longs métrages. Vous pourrez encore en visionner une dizaine jusqu'au 24 avril. Parmi ceux-ci, on en retiendra quatre. Deux pour leurs thèmes prêtant à polémique et deux s'attachant l'un à dépeindre un personnage imaginaire, l'autre une artiste réelle.

Menant l'enquête à Los Angeles, les Américains Eric Black et Frauke Sandig explorent, dans Frozen Angels, le monde prometteur et terrifiant de la procréation artificielle. Ainsi que les questions éthiques qu'elle soulève.

Autre sujet tabou Exit, du Suisse Fernand Melgar. Le cinéaste accompagne les accompagnateurs de ceux qui décident de mettre fin à leur vie. Il s'aventure avec tact jusqu'aux frontières entre la vie et la mort.

Jimmywork, permet au Canadien Simon Sauve

de montrer un ivrogne magouilleur qui essaie de changer de vie en faisant une pub pour un rodéo. Le projet s'écroule, mais Jimmy ne renonce pas.

Avec Maria Bethania, Musica é perfume, Georges Gachot dresse un magnifique portrait de la grande chanteuse brésilienne

A découvrir également Regards neufs (compétition de premiers films), les tendances, les helvétiques. Ainsi que les séances spéciales et les ateliers. Morceaux choisis ci-contre. Et n'oubliez pas que dès 10 heures dimanche, vous aurez droit à la projection des films primés la veille, Salle de la Colombière.

CENTRE DU FESTIVAL, L' USINE A GAZ

Accueil, service de presse, Doc Outlook International Market, Swiss Films, Studio RSR (9 h-20 h). BAR ET RESTAURANT: 9 h-minuit. Ve et sa jusqu'à 2 heures du matin. TARIFS: Séance unique: 14 / 11 francs.

Abonnement d'une journée 35 / 28 francs. En vente à Europlex-Capitole, salle Communale, Salle de la

Colombière. Egalement à l'Usine à gaz pour la carte journalière. RÉSERVATIONS: Uniquement pour les séances du lendemain. tél 022 365 44 56 (9 h-16 h 30). PROJECTIONS: Les Europlex, Salle Communale,

Salle de la Colombière. CATALOGUE: Tout sur les films avec textes en français, allemand et anglais. En vente au prix de 20 francs. INFORMATIONS: tél 022 365 44 55. CLÔTURE: 24 avril.

EDMÉE CUTTAT

Culture

» *P R E M I È R E S* Stéphane Goël, Fernand Melgar et Alex Mayenfisch présentent leurs derniers films.

Le tiercé sortant

Trois nouveaux « produits » estampillés du label Climage viennent de sortir, dont les festivaliers de Visions du Réel auront la primeur. Trois regards différents, sur trois sujets sans liens explicites, mais également intéressants. Un homme hors du commun à rencontrer d'abord: l'archéologue-vigneron Charles Bonnet, protagoniste du nouveau film de Stéphane Goël, *Sur les traces des pharaons noirs*, consacré à la fabuleuse découverte du savant genevois: la ville enfouie de Kerma. Avec *L'usine*, ensuite, Alex Mayenfisch poursuit son travail consacré au ... travail, précisément, dans ses implications sociales et humaines. Ainsi raconte-t-il l'histoire d'Iril, la fameuse fabrique de vêtements de Renens dont l'impact sur sa région a été marquant et qui n'a pu résister à la mondialisation. Dans *Exit*, enfin, Fernand Melgar nous fait découvrir, avec beaucoup d'émotion, le drame vécu par ceux qui, soumis à d'inimaginables souffrances physiques ou psychiques, en arrivent à désirer la mort. Le film, traitant un sujet délicat avec beaucoup de tact, fait aussi une large part à la tâche redoutable des accompagnants. *Exit* est engagé dans la compétition internationale et sortira bientôt sur les écrans romands.

L'usine d'A. Mayenfisch. Salle de

la Colombière, 22 avril à 19 h. » *Exit* de F. Melgar. Salle communale, le 22 avril à 20 h 30.

» *Sur les traces des pharaons noirs*, de S. Goël. Capitole, le 23 avril à 18 h.

J.-L. K.

culture

PORTRAIT. Premier cinéaste et artiste conceptuel majeur venu de Thaïlande, l'auteur de «Tropical Malady» carbure à l'innocence. Rencontre avec un doux jeune homme, invité inattendu du festival Visions du réel de Nyon.

Visions du réel décode Weerasethakul

Norbert Creutz

Visions du réel a réussi son coup. Invité par le festival du film documentaire de Nyon à animer un «atelier», Apichatpong Weerasethakul crée l'événement. Imprononçable, le nom de ce cinéaste thaï (qui préfère se faire appeler «Joe») est néanmoins sur toutes les lèvres. Il le restera d'autant plus que les films de son intégrale précoce – il n'a que 35 ans – vont par la suite circuler entre Lausanne et Genève. Alors que son œuvre se classe plutôt du côté de l'expérimental et de la fiction, la présence à Nyon de ce nouveau grand du 7e Art intronisé par Les Cahiers du cinéma est avant tout une affaire de fidélité: son premier long métrage, *Mysterious Object at Noon* (2000), essai à mi-chemin entre documentaire et fiction, a en effet été découvert ici, après Rotterdam. Depuis, un très fort rapport au réel, à travers l'emploi d'acteurs non professionnels, irrigue également ses deux fictions très remarquées à Cannes, *Blissfully Yours* (Prix Un certain regard 2002) et *Tropical Malady* (Prix du jury 2004).

Modeste et timide malgré sa notoriété croissante, l'intéressé affirme que son travail, pourtant si original, se résume à «essayer de traduire en images mes sentiments plutôt que de raconter des histoires». Né en 1970 à Bangkok, il a grandi à Khon Kaen, une ville du nord-est de Thaïlande où ses parents, tous deux médecins, avaient établi leur cabinet. «Ils nous ont encouragés, mes frères, ma sœur et moi, à trouver chacun notre voie.» Il se tourne d'abord vers l'architecture, mais lorsque l'envie de faire du cinéma se précise, le désir d'échapper à la médiocrité du cinéma populaire local le pousse du côté des Etats-Unis.

«J'ai atterri un peu par hasard à l'Art Institute of Chicago, parce que les délais d'inscription étaient les plus tardifs. Mais j'ai eu de la chance. J'ai pu y découvrir tout un cinéma expérimental dont je n'avais pas idée, qui m'a fait comprendre qu'on pouvait vraiment faire des films soi-même, comme on écrit des poèmes ou peint des tableaux.» Au retour, en 1997, il lui faut quatre ans pour réaliser, avec le seul soutien du Hubert Bals Fund de Rotterdam, *Mysterious Object at Noon*, sorte de radiographie de la Thaïlande contemporaine avec comme fil rouge une histoire qu'il a demandé à diverses gens rencontrées de poursuivre à leur manière. Le succès dans les festivals facilite ensuite la réalisation de *Blissfully Yours*, fiction minimale (quelques heures dans la vie de trois protagonistes, entre vie quotidienne en ville et un pique-nique en forêt) mais d'une beauté quasi miraculeuse.

Entre deux longs métrages, Apichatpong Weerasethakul tourne des films expérimentaux en vidéo, de plus en plus pour des espaces d'art contemporain étrangers. Autant de petits objets conceptuels où l'on trouve souvent l'esquisse des grands films à venir. Lui-même voue une affection particulière pour *Thirdworld*, suite d'impressions liées au tournage de son premier long métrage, comme dans un journal intime. Dans la plupart, on perçoit surtout une conscience aiguë du temps qui passe et le désir de témoigner d'instantanés de bonheur trop fugitifs. Autre préoccupation récurrente: la culture populaire, à laquelle le lie un étrange rapport d'amour-haine. Amour pour son innocence, haine de son emprise totalitaire sur les esprits. Quand, en 2003, il coréalise avec l'acteur travesti Michael Shaowanaisai *The Adventure of Iron Pussy* pour le marché vidéo, c'est à la fois un hommage sincère aux films naïfs de son enfance et une sorte de coming-out en forme de relecture de leurs stéréotypes sexuels.

Toutes ces expériences mènent au chef-d'œuvre qu'est *Tropical Malady*, mystérieux diptyque qui voit une romance homosexuelle entre un soldat et un garçon de la campagne basculer du côté du fantastique lorsqu'elle se mue en traque entre homme et tigre, prédateur et proie, dans la jungle. «J'aime les contes, parce qu'ils vous renvoient à l'enfance tout en parlant de peurs très réelles. Dans la première partie, j'ai aussi utilisé des événements de ma propre vie, parfois tournés dans les lieux même», avoue-t-il. Pressé de

dire s'il se projette plus dans l'un ou l'autre des protagonistes, il répond, sans doute sincèrement: «Les deux.»

Inutile de chercher plus loin le secret de sa singularité. Citadin tombé amoureux de la forêt, à la fois provincial et cosmopolite, captivé par le réel mais aussi par le mythe, Apichatpong/Joe est double, tiraillé entre la complexité de ses idées et son désir de simplicité. La nostalgie de l'innocence irrigue toute son œuvre même si la vie l'en éloigne irrémédiablement. Et sa douceur cache une rare opiniâtreté. N'est-ce pas pour défier le système qu'il a nommé sa compagnie de production Kick the Machine? Pour l'instant, le manque de moyens et de succès au pays ne lui permet que de s'occuper de ses propres films, mais bientôt il espère pouvoir produire d'autres jeunes talents, pour imposer l'existence d'un cinéma indépendant. «Dans l'immédiat, mon but est de réaliser un film plus modeste mais au financement 100% thaïlandais», explique-t-il. Le sujet? «L'histoire de mes parents avant ma naissance...»

Intégrale Apichatpong Weerasethakul. Visions du réel, Nyon, jusqu'au 24 avril. Rens.: 022/365 44 55 ou <http://www.visionsdureel.ch>. Cinéma Spoutnik, Genève, du 26 avril au 29 mai. Rens.: 022/328 09 26.

Cinémathèque suisse, Lausanne, du 1er au 3 mai. Rens.: 021/315 21 70

Les pharaons noirs par Stéphane Goël

Visions du réel présente un film sur le site archéologique de Kerma, au Soudan.

Olivier Perrin

En amont de la Troisième Cataracte du Nil, dans le Soudan septentrional, les paysages filmés par Stéphane Goël sont juste sublimes. Désertiques, quasi inaccessibles, secrets. Aussi secrets que la civilisation des pharaons noirs qui régnèrent sur l'Egypte et la Nubie de 690 à 664 av. J.-C. C'est là, sur le site de Kerma, qu'une mission suisse travaille depuis quarante ans, sous la houlette de l'ancien archéologue cantonal genevois Charles Bonnet, qui a maintenant passé la main à Matthieu Honegger, préhistorien de l'Université de Neuchâtel.

L'affaire avait fait grand bruit: la découverte, au début 2003, de sept statues monumentales des pharaons noirs enfouies dans un trou. La journaliste scientifique Sylvie Rossel, pour ce film présenté à Visions du réel, est partie sur leurs traces. Elle dresse, avec son collègue cinéaste, un portrait sensible de cette grande famille de chercheurs et d'ouvriers qui s'échinent dans la poussière et le vent. Sous une chaleur d'enfer, des dizaines de milliers de tombes s'alignent sur le site, que fouillent des spécialistes pour reconstruire des bribes de passé, prudents dans l'interprétation.

Le film est aussi une forme de testament de Charles Bonnet. Lui qui, jeune, pensait: «J'avais ce rêve fou de devenir archéologue alors que j'étais vigneron.» Une fortune personnelle qui lui a permis de continuer ses recherches à Kerma et de diffuser un message peu conventionnel sur le Soudan, «où l'on peut aussi passer pour les alliés d'un régime hideux». Dans le désert existe déjà la grande porte monumentale qui abritera le futur musée de Kerma. Dans combien de temps, nul ne le sait.

Au Nord-Soudan, la mission Bonnet a donné un passé aux Nubiens, des rois, des ancêtres glorieux. C'est un premier pas vers le sud, le cœur du continent noir, où l'on ne connaît quasi rien sur le plan archéologique. Matthieu Honegger, saisi de vertige devant l'histoire des premières civilisations humaines, rêve d'y découvrir d'autres Kerma...

Sur les Traces des pharaons noirs. Cinéma Capitole, Nyon, sa 23 à 18 h. Rens. www.visionsdureel.ch, jusqu'au 24 avril.

Les 20 ans de Climage

La structure lausannoise est fêtée à Nyon.

Elisabeth Chardon

Le film de Stéphane Goël *Sur les Traces des pharaons noirs* est une coproduction TSR, Arte et Climage. Climage, c'est une association lausannoise dont les films ont ponctué cette édition de Visions du réel. Une façon de fêter ses 20 ans et sa vigueur créative. En 1985,

Stéphane Goël, Alex Mayenfisch, Fernand Melgar et Yves Kropf fondaient une structure indépendante destinée à produire «des documentaires engagés dans le social, la culture et l'histoire». Aujourd'hui, Yves Kropf n'est plus là, mais la bande a été rejointe par Grégoire Mayor et David Monti.

Climage, disons que ce sont des images et un climat. Celui de l'indépendance. On discute, on échange, on met en commun des moyens administratifs, des moyens de tournage et de montage surtout, mais chacun travaille essentiellement pour soi. Même si la filmographie atteste de quelques belles rencontres.

Hormis *Pharaons noirs*, deux films réalisés par les «anciens», *Exit* de Fernand Melgar, sur le suicide accompagné, et *L'Usine* d'Alex Mayenfisch, chronique de la vie des ouvriers de l'usine textile lausannoise IRIL, sont à l'affiche de Visions du réel.

Kultur

Der Bund

Engel, Drachen und Dämonen

Der Hauptpreis des Filmfestivals Visions du réel geht an eine Globalisierungs-Tragikomödie aus Georgien

Erneut bewies das Festival in Nyon die Vielseitigkeit des Filmschaffens an der Schnittstelle von Dokumentation, Kunst und Fiktion. Keine Akzente setzten die Schweizer Wettbewerbsbeiträge.

Thomas Allenbach, Nyon

«Hi, ich bin Engel 2035», sagt die blonde Frau mit den blauen Augen und lässt ihre strahlenden Zähne blitzen. Engel 2035 ist eine von vielen Eizellenspenderinnen in der Kartei einer Firma in Los Angeles. Der moderne Engel hat den Look des kalifornischen Surfergirls. Nach den Eizellen dieses Frauentyps herrscht die grösste Nachfrage. Diese werden in die ganze Welt exportiert. Auf Hollywoods Filme, die das Kino dominieren, folgt eine zweite Welle der Kolonialisierung aus der Stadt der Träume - die Welt wird blond und blauäugig.

Willkommen in der schönen neuen Welt des Humandesigns, in der die Eugenik ihr hässliches Haupt erhebt und eine Uniformität droht, die in die Gene geht. Mit dieser gespenstischen Vision spielen der Amerikaner Eric Black und die Deutsche Frauke Sandig in «Frozen Angels», einem Film über die aktuellen Trends in der Reproduktionstechnologie. Im Gegensatz zu ihnen blickten die meisten Autoren der 18 Filme im Wettbewerb des Festivals Visions du réel nicht in die Zukunft, sondern zurück in Vergangenheit. Das ist in Nyon weder neu noch erstaunlich. Ähnlich wie die Fotografie ist der Dokumentarfilm das Medium der Erinnerung schlechthin. Am überzeugendsten zeigte sich dies in «A l'est de Walbrzych», einer Reise in die dem Untergang geweihte Welt der Bergwerke im Osten Europas. Der Franzose Max Hureau verbindet hier Fotografie, Film und Erzählung zu einem Werk von grosser Bildkraft und Suggestion.

Grossartiges Welttheater

«A l'est de Walbrzych» war ein Höhepunkt in einem Wettbewerb, der einmal mehr den Reichtum der filmischen Formen an der Schnittstelle von Dokumentation, Kunst und Fiktion auslotete. Mit rund 26 000 Eintrittten war die 11. Ausgabe, zu deren Höhepunkten die Werkschau des Thailänders Apichatpong Weerasethakul («Bund» vom 16. April) zählt, auch ein Publikumserfolg.

Der mit 15 000 Franken dotierte Hauptpreis wurde am Samstagabend in der Salle Communale (deren Ambiance derart trostlos ist, dass sie einen jedes Jahr wieder negativ zu überraschen vermag) der französischen Produktion «Un Dragon dans les eaux pures du Caucase» von Nino Kertadzé verliehen. Die prominent besetzte internationale Jury (Mike Hoolboom, Allan Sekula, Urs Stahel und Maria Ramos) zeichnete damit ein Werk aus, das auf ebenso kluge wie amüsante Art und Weise ein Stück Welttheater am Beispiel eines georgischen Dorfes erzählt. Dieses sieht sich mit den Mächten der globalen Wirtschaft konfrontiert, als eines Tages BP-Angestellte mit Kaufverträgen für jenes Land auftauchen, über das die Pipeline führt, durch die dereinst das Öl von Aserbaidschan in die Türkei fliessen soll. Der Film erzählt aber nicht die Geschichte eines guten Dorfes, das gegen den Drachen der Globalisierung kämpft, es geht vielmehr um die Konfrontation zweier Welten, die beide um ihren Vorteil kämpfen, wobei das Dorf auch dann keine Chance hätte, wenn es nicht, verführt durch das Geld, zerstritten wäre.

Brutal und düster ist der zweite Hauptpreisträger, die deutsch-schweizerische Koproduktion «Massaker» von Monika Borgmann, Lokman Slim und Hermann Theissen. Der Film besteht aus den Erzählungen von sechs

Mitgliedern christlicher Milizen, die 1982 in Beirut bei den Massakern in den palästinensischen Flüchtlingslagern Sabra und Shatila wahllos Menschen töteten. Die Filmemacher konzentrieren sich auf die Erzählungen der anonym und deshalb gesichtslos bleibenden Täter und rücken in Grossaufnahmen deren Körpersprache in den Mittelpunkt. Das Resultat dieser klaustrophobisch wirkenden Konzentration ist eine beängstigende Form der Abstraktion: «Massaker» wird zur Reise ins Herz des Bösen, zu dem Menschen fähig sind, die nur Gewalt kennen.

Als wärs ein Auftragsfilm

Anders als in früheren Jahren vermochten die Schweizer Beiträge im Wettbewerb keine Akzente zu setzen. Georges Gachot, der mit seinen Filmen über die Pianistin Martha Argerich und den Kinderarzt Beat Richner bekannt geworden ist, porträtiert in «Maria Bethânia, música é perfume» auf konventionelle Art und Weise die legendäre brasilianische Sängerin. Sein Glück ist, dass deren Stimme allerdings fast schon jede Art filmischer Ehrerweisung rechtfertigt.

Einen Film, von dem man nicht so recht weiss, ob man ihn nun privat oder persönlich nennen soll, legt Peter Entell mit «Joshn's Trees» vor. Es ist dies ein letzter und ein erster Freundschafts-, ja Liebesdienst: Fünf Jahren nach dem Tod seines an Krebs gestorbenen Freundes Josh Hanig, der ebenfalls Filmemacher war, ordnet Entell dessen Material und macht daraus, angereichert mit seinen persönlichen Erinnerungen, einen Film für dessen Sohn Marshall.

Der Romand Fernand Melgar schliesslich stellt in «Exit» die gleichnamige Sterbehilfeorganisation vor und konzentriert sich dabei auf die Arbeit der Sterbebegleiter. Dieser Film sei nicht als Auftrag von Exit entstanden, sagte er im Gespräch - dass er dies betonen musste, macht deutlich, wo die Probleme von «Exit» liegen. Angesichts dieser Filme scheint das Lob von Bundesrat Pascal Couchepin, der bei seinem Besuch am Freitag das einheimische Dokumentarfilmschaffen zu den besten der Welt zählte, ziemlich übertrieben.

[i] die hauptpreise Grosser Preis: «Un Dragon dans les eaux pures du Caucase»; Preis SRG SSR idée suisse: «Massaker»; Publikumspreis: «Frozen Angels».

Warten auf die Pipeline: Szenenbild aus dem georgischen Film «Un Dragon dans les eaux pures du caucase».zvg

Culture et Spectacles

Visions du réel a vécu des moments très intenses

Jean Perret, son directeur, revient sur une édition couronnée de succès.

C'est un film très engagé, Pipeline Next Door — Un dragon dans les eaux pures du Caucase de la réalisatrice Nino Kirtadzé, qui a remporté samedi soir le Grand Prix de Visions du réel à Nyon. Engagé, à la fois contre le capitalisme et la mondialisation, mais avec un certain humour. C'est souvent le signe des cinéastes doués et / ou lucides.

A en croire les excellentes rumeurs qui émanaient du festival, ce fut le cas de la plupart des 18 titres de la compétition internationale. Voire de la grande majorité des 143 films sélectionnés, toutes sections confondues. Mais affirmer que le palmarès des Visions du réel reflète totalement cette édition serait un peu hâtif. Bon nombre de films remarquables n'y figurent pas, tel Exit du Romand Fernand Melgar, souvent donné comme favori.

Affluence en hausse de 3 %

Le caractère positif du bilan qui se dégage aujourd'hui est alors plutôt à chercher du côté d'un travail de fond, résultant des efforts de longue date consentis par Jean Perret, directeur de la manifestation. Au-delà de l'affluence constatée cette année — 26 000 entrées, soit 3 % de plus qu'en 2004 —, ce dernier ne cachait pas hier sa satisfaction, notamment par rapport à certains événements du festival. « Je pense aux ateliers avec les cinéastes Apichatpong Weerasethakul et Nicolas Philibert. Le temps suspendu, de trois heures et demie sans pause, était d'une rare intensité. 300 personnes y ont assisté et découvert une œuvre. Mais avant, j'avais le trac que cette communion ne se réalise pas. Car un tel miracle ne se prépare pas en deux jours. »

Ces deux ateliers furent sans conteste les points forts de cette cuvée particulièrement soignée sur le plan de la programmation, très « auteuriste » et d'une parfaite homogénéité. Seul regret de Jean Perret pour cette édition: il a trop souvent fallu refuser du monde aux séances. « Même pour des films a priori plus difficiles, comme Oh ! Uomo de Yervant Gianikian et Angela Ricci Lucchi. C'est évidemment bon signe, mais il faudrait trouver une solution. »

Ce constat indique bien entendu l'intérêt que le public affiche envers le documentaire. Pourtant, l'exploitation du genre en salles et en Suisse romande ne suit pas tout à fait. Même si l'on risque fort de voir le Grand Prix, Pipeline Next Door, dans les cinémas, un distributeur étant actuellement en pourparlers pour l'acquérir. Selon Jean Perret, il y a pourtant encore un effort à faire à ces niveaux-là. « Surtout en Suisse romande. Contrairement aux cinéphiles alémaniques, les Romands ne sont pas assez attentifs et fidèles. Il y a ici une tradition pour la fiction qui se trouve très ancrée dans les mentalités. »

Effet Cannes

et retombées indirectes

L'effet Cannes 2004, avec une Palme d'or attribuée « quasiment » pour la première fois à un film documentaire (Fahrenheit 9 / 11 de Michael Moore), a pourtant eu des retombées indirectes sur Visions du Réel. « Cela a jeté un coup de projecteur sur le genre. En même temps, cela nous oblige à être davantage sur le qui-vive. Car d'autres festivals, comme Venise, annoncent déjà la création d'une section documentaire compétitive. La « concurrence » est bénéfique pour le cinéma du réel, elle n'oblige pas moins à prendre des initiatives. »

Pour la quatrième année aussi, un marché du film, Doc Outlook, a accueilli bon nombre de professionnels à Nyon. « Le festival est d'ailleurs divisé en deux, avec ce marché de 190 titres qui permet surtout aux gens de se rencontrer. » En 2006, Visions du réel aura lieu du 24 au 30 avril.

PASCAL GAVILLET

« Pipeline Next Door ». Ce film de Nino Kirtadzé a remporté le Grand Prix de Visions du réel à Nyon ; un distributeur suisse est sur les rangs pour l'accueillir dans les salles. (DR)

Feuilleton

Wirklich?

«Visions du réel» am Dokumentarfilmfestival Nyon

Andreas Maurer

Schemen im Morgennebel, in Windeseile geformte Wolkenskulpturen und plötzlich ein Regenbogen überm frisch polierten Seespiegel - das Aprilwetter hat seinerseits für «visions du réel» gesorgt. Indes auch drinnen, auf den Leinwänden, Visionen zu beobachten waren: von Sterbenden und Mördern, von Landschaften und Stadtwüsten, von Bauernfängern und Bauernschlauen. «Das Dokumentarfilmschaffen ist für die Schweiz von exzeptioneller Bedeutung», hatte der neue Direktor des Bundesamts für Kultur, Jean-Frédéric Jauslin, anlässlich des Eröffnungszeremoniells feierlich erklärt und aufgerufen zum Kampf für die Kultur. Worauf es in Nyons Salle communale prompt zu einem Gerangel um die zusätzlich aufgereihten Stühle kam. 26 000 Eintritte (darunter Bundesrat Couchepin), d. h. drei Prozent mehr als im Vorjahr, verbuchte die 11. Ausgabe dieser «Sehschule» unter der Leitung von Jean Perret.

Verfallende Körper

Kristallklar führte sie vor Augen, dass Dokumentarfilme selbst (oder gerade) im Zeitalter des Virtuellen vorab Dokumente sind; Versuche, mit den Bildern auch die Zeit festzuhalten. Wie es schon der Fall war bei jenen im Rahmen einer Table ronde vorgestellten restaurierten und auf DVD konservierten PR-Stummfilmen des IKRK aus den 1920er Jahren - Pietà-ähnliche Aufnahmen von Kriegsheimkehrern, von hungernden Kindern und Typhuskranken, die im Gegensatz zu den Wochenschauen über den Horizont der Woche hinausschauten. Heute dagegen wird der verfallende Körper mit radikaler Intimität inszeniert. Sei's in «Exit» von Fernand Melgar, der einige Mitglieder der titelgebenden welschen Sterbehilfeorganisation bis zum Äussersten begleitet hat. Sei's in «Josh's Trees», Peter Entells berührendem, aus den Home-Movies, Videobotschaften, Reportagen und Postkarten seines Freundes Josh collagiertem Filmbrief an dessen Sohn Marshall, der den Vater nicht mehr bewusst erlebte. Dergestalt soll Marshall sich trotzdem ein Bild von ihm machen können.

Das meiste Aufsehen erregt haben in der respektablen Compétition internationale jene zwei Beiträge, die am konsequentesten mit den Sehgewohnheiten brachen: «Jimmywork» auf augenzwinkernde Weise, «Massaker» auf brutale. - Ein Raum, mehrere Räume, schummrig und kahl; darin ein jeweils anderer Mann, wobei die Kadrage oft nur dessen Oberkörper umfasst oder den tätowierten Bizeps. Eineinhalb Filmstunden lang werden die sechs Gesichtlosen minuziös schildern, wie sie am 16. September 1982 die Palästinenserlager Sabra und Chatila in Westbeirut überfielen mit der Order, «jeden zu töten». Worte, fast nichts als Worte verabreicht «Massaker» dem Zuschauer: Bald widerwillig, bald voller Eifer sprechen die Totmacher von ihrer Ausbildung in Israel, von den «Bonanza»-Westernhelden ihrer Kindheit oder von der fanatischen Blutgier, als ihr Präsident Beschir Gemayel ermordet wurde. Gezeigt bekommen wir einzig vage Fotografien. Und doch sehen wir das Unbeschreibliche vor uns - die Vergewaltigung eines blonden Mädchens, abgehackte Hände -, wir riechen den Gestank des Todes: «Nach einer gewissen Zeit ist Töten wie Murmelspielen.» Das Regiekollektiv Monika Borgmann, Lokman Slim und Hermann Theissen derweil kommentiert nichts. Dieser Film ist eine Zumutung - der verdiente Gewinner des Preises der SRG idée suisse.

Global Villages

An der coenesken Genre-Pastiche «Jimmywork» aus Kanada hat erwartungsgemäss die Jugendjury Gefallen gefunden. Zunächst verfolgt die Handkamera, sämtliche Dok-Techniken parodierend, den zottigen Verlierertyp Jimmy bei seinem Unterfangen, einem Rodeoveranstalter einen Werbespot anzudrehen, der mit der Grossaufnahme eines Stierhinterns beginnt - Jimmy wird hinauskomplimentiert. Und beschliesst, zwecks Erpressung eines Lösegelds das Bierlager des Rodeos zu entführen. Der Schluss setzt dem allmählich bierernsten Meta-Gangsterfilm die Krone auf, indem Jimmy Weber («gespielt» von Koautor Jimmy Weber) den lästigen Kameramann («gespielt» von Regisseur Simon Sauvé) in den Hintern tritt. Verwirrt? Dann sollten Sie «Reprocessing Reality» besuchen, die ebenso kluge wie kleine Begleitausstellung im Château de Nyon. Hier werden wir von der Kuratorin Claudia Spinelli mit (Medien-)Realitäten konfrontiert, die uns realisieren lassen, dass das eigentliche Medium wir sind: ob wir in der Vorstellung eine aktuelle Strassenfoto von Nagasaki mit dem erinnerten Atomhorror doppelbelichten oder die Bewegung eines Globus verursachen, die auf fünf Monitore übertragen wird.

Das Global Village, so pflegt der Festivaldirektor Jean Perret zu sagen, sei eine blosser Fiktion; in Wirklichkeit gebe es, ausserhalb des gewohnten Blickfelds eben, noch immer viele gegensätzliche «Dörfer». Jenes in «Un dragon dans les eaux pures du Caucase» etwa, Nino Kirtadzés kecker, wohlwollend mit dem Grand Prix prämiierter Realsatire über den Bau einer US-Pipeline durch ein wehrhaftes georgisches Bergbauernkaff (hätte nicht das Leben selber es geschrieben, man müsste das mitunter zu wenig pointierte Skript bemängeln). Während Volker Koepps jüngstes Landschaftspanorama, «Pommerland», vor allem dann plastisch wird, wenn sich abermals die Himmelskuppel über die Felder wölbt wie in einem russischen Revolutionsfilm.

Dokumentarische Wahrhaftigkeit?

Ungeachtet des ethnographischen Marionetten- Zeichentrick-Märchen-Dokumentarfilms «Fata Morgana»: Die wunderlichste Vision von Nyon 2005 war das Oeuvre des Thailänders Apichatpong Weerasethakul, dessen schillernde, sich extrem langsam entwickelnde Filme das Publikum nicht in die Flucht schlugen, sondern in ihren Bann. Weeraseth . . . - dieses unaussprechliche Talent ist der erstrahlende Arthouse-Popstar. Kann etwa Tarantinos Filmographie einen mit der Handy- Kamera gedrehten Experimentalfilm, einen Titel wie «0116643225059» und obendrein einen sprechenden (untertitelten) Affen vorweisen? Beim Werkstattgespräch nach der «dokumentarischen Wahrhaftigkeit» seines Schaffens befragt, fasste der 34-Jährige schmunzelnd den Zeitgeist in einen Slogan: «Wirklichkeit, Fiktion - was ist der Unterschied?»

Andreas Maurer

Die Preisträger

mau

mau. Die französische Globalisierungssatire «Un dragon dans les eaux pures du Caucase» von Nino Kirtadzé hat den mit 15 000 Franken dotierten Grand Prix Visions du réel erhalten. Den Preis SRG idée suisse hat die vierköpfige internationale Jury dem umstrittenen Täterprotokoll «Massaker» des Regietrios Monika Borgmann, Lokman Slim und Hermann Theissen zugesprochen. Eine lobende Erwähnung ging an «Moskatchka» der jungen Deutschen Annett Schütze, die mit eiserner Geduld und ausschliesslich in Plansequenzen den Alltag im Rigaer Armenviertel festhielt. Die erstmals vertretene interreligiöse Jury zeichnete «Fata Morgana» von Anastasia Lapsui und Markku Lehmuskallio aus, eine faszinierend stilisierte Geschichte des Nomadenvolks der Tschuktschen. Im Début- Wettbewerb Regards neufs wurden ex aequo «Farewell 1999» der Taiwanerin Ching-yi Wu und «The North Star» des Finnen Erkkö Lyytinen prämiert. Der Prix de la Télévision Suisse Romande wurde François Bovys «Melodias» zuerkannt, der Prix Suissimage / Société suisse des auteurs schliesslich ging an «Brother Yusef» von Nicolas Humbert und Werner Penzel.

Zärtlich und blutbefleckt

Visions du Réel Filme, die unter die Haut gehen

birgit schmid

Mit dem Rekord von 26 000 Eintritten gingen die 11. Visions du Réel zu Ende. Obwohl sich die eindrucklichsten Filme mit Tod und Sterben auseinander setzten, hielten sie der Tristesse immer einen Streifen Horizont entgegen. Am stärksten erregte das mit dem Preis der SRG ausgezeichnete Mörderverhör «Massaker» die Gemüter. Der Film, in dem sechs Männer protokollieren, wie sie am Massaker in den palästinensischen Flüchtlingslagern Sabra und Shatila 1982 beteiligt waren, schmerzt fast körperlich. Nicht nur weil die Kamera die Sprechenden quasi-anatomisch fixiert (nur die Gesichter sieht man nie), sondern auch, weil die Leiber der Opfer in den Erzählungen vom regelrechten Abschachten im Zentrum stehen. Sie wollten ein Tabu brechen, sagten die Regisseure im Gespräch. Man muss das aushalten: Wenn die blutbefleckte Hand heute zärtlich ihre Katzen streichelt.

Einen verlässlicheren moralischen Halt, sowohl ästhetisch wie inhaltlich, gab der Wettbewerbsbeitrag «Exit» des Westschweizers Fernand Melgar. In sorgfältigen Bildern, die sowohl die Einfühlung wie das Distanznehmen erlauben, dokumentiert der Film die Arbeit der gleichnamigen Sterbehilfeorganisation. Das tröstliche Motiv der letzten Reise umrahmt Krankenbesuche oder Porträts der Sterbehelfer. Am Ende erlebt man den Tod hautnah mit als Erlösung. Solche Filme berechtigen Bundesrat Pascal Couchepin, der Nyon am Donnerstag besuchte, stolz auf das Schweizer Dokumentarfilmschaffen zu sein. Für die Stärke seien die Visions du Réel mitverantwortlich, meinte der Kulturminister und betonte das Engagement des Bundes für Nyon, welches nach dem Rücktritt der UBS immer noch einen Hauptsponsor sucht.

Grenzbereiche des Lebens

Richard Dindo suchte in den Abgründen der Existenz nach dem Visionären im Sinn von Hoffnung. «Trois jeunes femmes (entre la vie et la mort)» ist das Porträt von Marie, Liliana und Corinne, die alle einen Selbstmordversuch hinter sich haben. Der filmende Psychologe stellt die richtigen Fragen und schweigt, wenn es nötig ist. Schaut die eine mit gesunder Verwunderung auf die Grenzerfahrung zurück, ist die andere - ihre Schnitte am Handgelenk erzählen davon - noch mitten im Strudel. Der formal wenig innovative TV-Film hat über die Infovermittlung hinaus einen Zweck erfüllt: heilsame Selbstreflexion. Weniger die Form als das brisante Thema trugen dem US-Wettbewerbsbeitrag «Frozen Angels» den Publikumspreis ein. Die Regisseure Eric Black und Frauke Sandig reisten nach Südkalifornien, wo die medizinische Revolution im Erzeugen von künstlichem Leben voll im Gang ist.

kultur

Sorgfältig aufgetischt

Gestern endete das Filmfestival «Visions du Réel» in Nyon

Mathias Heybrock

· Das Festival «Visions du Réel» belegt, dass das Dokumentarische auch abseits der Schnellschussformate des Nachrichten- und Featurefernsehens auf der Höhe der Zeit sein kann.

Die ersten Bilder zeigen einen hellen Raum, in dem eine Frau Telefonate entgegennimmt. Die Stimmen am anderen Ende der Leitung klingen klar, freundlich, selbstbewusst. Wenn sie die Dame um einige Informationen bitten, ist manchmal sogar Zeit für einen kleinen Scherz. Es macht den Eindruck, als hätten diese Anrufer ihr Leben völlig im Griff. Und doch ziehen sie in Erwägung, es bald zu beenden: Am Telefon sitzt eine Mitarbeiterin der Westschweizer Vereinigung Exit; eine seit 1980 existierende Organisation, die Sterbewillige auf dem Weg in den Freitod begleitet.

Es ist eine Szene aus Fernand Melgars «Exit»; einem der besten Wettbewerbsbeiträge am diesjährigen Dokumentarfilmfestival von Nyon, der bei der Preisverleihung allerdings leer ausging.

Der Regisseur hat die Arbeit einiger Exit-Mitarbeiter dokumentiert: Wie sie jene Menschen, die sich an sie wenden, begleiten; wie dabei intensive Beziehungen, nicht selten sogar Freundschaften entstehen. Wie sie sicherstellen, dass niemand sein Leben aus einer Laune heraus hergibt, dass niemand nur den Einflüsterungen der pflegeunwilligen Verwandten erliegt. Wie in der gegenseitigen Supervision Zweifelsfälle geklärt werden: Für den Todeswunsch einer immobilen MS-Patientin hat man Verständnis. Aber was ist mit der kerngesunden Frau, die ihrem sterbenden Mann ins Jenseits zu folgen wünscht?

Die Sorgfalt, die hier beim Umgang mit dem Tod waltet, hat auch der Westschweizer Regisseur Melgar an den Tag gelegt: Seine Bilder sind behutsam, präzise, transparent - als gelte es, bei diesem sensiblen Thema selbst auf der formalen Ebene jeden Eindruck von Leichtfertigkeit zu vermeiden. Das Ergebnis ist ein Film, der mit grossem Einfühlungsvermögen die Arbeit von Exit nachzeichnet, ohne sich dabei jemals zum Sprachrohr der Organisation zu machen. Keineswegs jedenfalls wird den Zuschauern widerspruchslöse Zustimmung zur Tätigkeit von Exit nahe gelegt.

Gigantisch. Ein solch sorgsam gemachter Film entsteht nicht über Nacht. Er bedarf einer gründlichen Recherche, er verlangt aufwändige Dreharbeiten oft über Monate hinaus und schliesslich genug Zeit für die Montage. Trotz dieser langen Dauer kommt «Exit» just in einem Moment, da der Fall der amerikanischen Wachkomapatientin Terri Schiavo eine intensive Debatte über aktive und passive Sterbehilfe auslöste. Ein Zufall, den die Festivalleitung bei der Programmierung geschickt zu nutzen verstand. Andererseits ist es eben durchaus ein Beleg dafür, dass das Dokumentarische auch abseits der schnell produzierten Sendungen im News- und Featurefernsehen aktuell sein kann.

«Exit» blieb nicht der einzige Film, der wie ein Nachhall auf die Themen der Gegenwart erschien. Der Wettbewerbsbeitrag «Pipeline next Door», belohnt mit dem Grossen Preis der Jury, erzählt von der gigantischen Ölleitung, die der Konzern BP von Aserbaidschan bis in die Türkei legen lässt. In den Geschichten der Menschen, durch deren Land diese Pipeline führt, spiegeln sich die aktuellen Diskussionen um Geostrategie und Unternehmensethik.

Düster. Genau zu jenem Zeitpunkt, da die Demokratiebewegung des Libanon in den Fokus öffentlichen Interesses rückt, wagt der Film «Massaker» einen Rückblick auf den lange vergessenen libanesischen Bürgerkrieg. Zunächst scheint dieser Essay, Gewinner des zweiten Preises, nur ein historisches Dokument über Blutrausch und Gewalt zu sein. Doch dass diese düstere Vergangenheit die libanesischen Gegenwart noch immer mitbestimmt, macht der Film ebenfalls beklemmend deutlich.

Schlussbericht Visions du Réel Nyon

Reportagen in Grenzbereichen

Massenmörder, eingefrorene Embryos, moribunde Mädchen: Thematisch ging das Dokumentarfilmfestival Nyon ans Lebendige.

Depressiv wurde man an den Visions du Réel, die gestern mit einem Rekord von 26 000 Eintritten zu Ende gingen, nicht. Obwohl sich die eindrücklichsten Filme mit Tod und Sterben auseinander setzten, hielten sie der Tristesse immer einen Streifen Horizont entgegen.

Am stärksten erregte das mit dem Preis der SRG ausgezeichnete Mörderverhör «Massaker» die Gemüter. Der Film von Monika Borgmann, Hermann Theissen und Lokman Slim, in dem sechs Männer protokollieren, wie sie 1982 am Massaker in den palästinensischen Flüchtlingslagern von Sabra und Shatila beteiligt waren, schmerzt fast körperlich. Nicht nur weil die Kamera die Sprechenden quasi-anatomisch fixiert (nur die Gesichter sieht man nie), sondern auch, weil die Leiber der Opfer in den Erzählungen vom Abschlachten im Zentrum stehen.

Sie wollten ein Tabu brechen, sagten die Regisseure im Gespräch. Auf die Irritation, dass manche Männer unter Alkoholeinfluss redeten, konnten sie dann aber keine befriedigende Antwort geben. Man muss das aushalten: wenn die blutbefleckte Hand heute zärtlich ihre Katzen streichelt.

Tod hautnah miterleben

Einen verlässlicheren moralischen Halt gab der Wettbewerbsbeitrag «Exit» des Westschweizers Fernand Melgar. In sorgfältigen Bildern, die sowohl Einfühlung wie Distanz erlauben, dokumentiert der Film die Arbeit der Sterbehilfeorganisation. Das tröstliche Motiv der letzten Reise umrahmt Krankenbesuche, Porträts der Sterbehelfer und Vorstandssitzungen. Am Ende erlebt man den Tod hautnah mit als Erlösung.

Auch Richard Dindo suchte in den Abgründen der Existenz nach dem Visionären im Sinn von Hoffnung. «Trois jeunes femmes (entre la vie et la mort)», in Zusammenarbeit mit dem Genfer Uni-Spital entstanden, ist das Porträt von Marie, Liliana und Corinne, die alle einen Selbstmordversuch hinter sich haben. Der filmende Psychologe stellt die richtigen Fragen und schweigt, wenn es nötig ist. Schaut die eine mit gesunder Verwunderung auf die Grenzerfahrung zurück, ist die andere - die Schnitte am Handgelenk erzählen davon - noch mitten im Strudel. Der (TV-)Film war offenbar über die Infovermittlung hinaus für die jungen Frauen Mittel zur heilsamen Selbstreflexion.

Debatte um künstliches Leben

Wohl das brisante Thema des «genetic engineering» trugen dem amerikanischen Wettbewerbsbeitrag «Frozen Angels» (Gefrorene Engel) den Publikumspreis ein. Die Regisseure Eric Black und Frauke Sandig reisten nach Südkalifornien, wo die Revolution im Erzeugen von künstlichem Leben offenbar voll im Gang ist. Akteure der süffigen Reportage sind Eizellenspenderinnen, Leihmütter, ein dank dem gespendeten Samen eines Nobelpreisträgers entstandener Jüngling mit durchschnittlichem IQ, der fanatische Gentech-Fürsprecher und die moderate Anwältin, die den «Wilden Westen der Medizin» bekämpft. Der Film, der jeder ethischen Debatte einheizen dürfte, wird auch in der Schweiz in die Kinos kommen.

BIRGIT SCHMID

Alle Preise unter www.visionsdureel.ch

Société

Regarder la mort en face

Antoine Duplan; Sabine Pirolt

Cinéma Dans «Exit - le droit de mourir», Fernand Melgar suit le travail de l'association qui pratique l'assistance au suicide. Comme «La Mort de Jean», diffusé par la TSR, ce film bouleversant pose des questions fondamentales sur notre rapport intime à la mort. Par Antoine Duplan .

En regardant le journal du soir sur France 2, Fernand Melgar découvre un bref sujet intitulé Le Tourisme de la Mort: une Lyonnaise se rend à Zurich, s'entretient avec une infirmière, absorbe une potion et décède. Le cinéaste lausannois en reste bouche bée. «Sans juger des raisons de cette dame, atteinte d'un cancer, je me suis dit: "C'est aussi simple que ça? On prend un médicament et on cesse de vivre?"» Ce qui le trouble vraiment, c'est l'attitude de l'infirmière qui, accueillant avec une bienveillance tout helvétique la malade, apparaît comme un ange de la mort.

Le lendemain, Fernand Melgar commence son enquête. Il découvre qu'aucun film n'a jamais été consacré au sujet. Que la Suisse est le seul pays du monde qui, suite à un vide juridique, autorise l'assistance au suicide. Il s'intéresse à Exit. Créée en Angleterre dans les années 30, cette association compte quarante antennes dans le monde, regroupant un million de membres. En Suisse, où elle exerce ses activités depuis 1980, elle en réunit quelque 65 000, soit 12 000 Romands et 53 000 Alémaniques.

Fernand Melgar prend contact avec Exit Zurich et Exit Genève. La première lui oppose une fin de non-recevoir. Il écrit à Genève; le lendemain, le docteur Jérôme Sobel l'appelle. Ils se rencontrent le soir même. D'emblée, le président de l'association romande dit: «Nous n'avons rien à cacher, c'est carte blanche.» Pour le cinéaste, c'est une condition sine qua non: «Je ne force jamais la porte. Je ne fais pas d'images volées. Je ne contrains pas les gens. J'ai toujours besoin d'une relation de confiance pour comprendre les choses.» Tout simplement: «J'ai besoin d'aimer les gens.»

Frères humains Pour comprendre le contrat moral qui unit malades et accompagnateurs, pour comprendre comment on accède à la demande de mort de ceux qui veulent rester jusqu'au bout maîtres de leur destin, Fernand Melgar est rentré dans un monde à part. Il a passé deux ans au sein d'Exit, filmant de face le visage de la souffrance, la réalité du néant et un sentiment qui s'apparente à l'amour du prochain. Ce film bref mais d'une poignante densité montre avec délicatesse les confins de la vie et les abords de la nuit, les appels à l'aide et les mains tendues, l'empathie des téléphonistes et des accompagnateurs, Jérôme, Denise, Jürg, Marianne dont la bonté nous éblouit... Le bleu du ciel a disparu, Marianne et Denise se baladent dans un brouillard aux dimensions métaphysiques, la vie et la mort marchent à leurs côtés... Et voici ces frères humains broyés par des souffrances intolérables. Jocelyne, atteinte de sclérose en plaques qui met une année à écrire sa demande d'autodélivrance, Bernard sur son fauteuil roulant, Micheline qui arrête la date de sa mort...

Fernand Melgar a très peu tourné. Il ne recense que deux séquences non utilisées - «Ce qui est assez rare pour un documentaire de captation. Les gens que tu rencontres n'ont plus beaucoup de temps devant eux. Ce qu'ils vivent est essentiel. Je me voyais mal me dire sur la table de montage: "Oh, il est pas très bon..."»

Le cinéaste a choisi de ne pas filmer certaines situations extrêmement dramatiques auxquelles il a été confronté. La question récurrente était celle de la distance: «Je redoutais toujours de tomber dans le voyeurisme, le pathos. Je ne voulais pas qu'on soit submergé par l'émotion, qu'on oublie l'essentiel: affronter de face notre propre fin. Je montre une série de cas pour inciter le spectateur à réfléchir. A se dire: cette personne à l'écran, c'est mon père, mon frère ou moi-même...»

Le départ de Micheline La dernière séquence d'Exit - Le droit de mourir est bouleversante. Atteinte d'une maladie incurable, Micheline a choisi le 22 janvier pour s'en aller. Le docteur Sobel vient. Il prend le temps de parler. Il demande à Micheline de réfléchir encore. Il trouve les mots qui apaisent, des mots simples et

d'une grande élévation spirituelle, «pensez à un bon souvenir», «le sommeil viendra tout doucement», «commencer le grand voyage»...

La caméra observe ces rituels suprêmes avec une pudeur admirable. Les mains du docteur qui préparent la «potion magique», comme dit Micheline avec un humour qui nous met les larmes aux yeux. Micheline de dos, assise sur son lit. Les larmes de sa copine Magali, en face, qui dit adieu. Le regard de Sobel qui est celui d'un ange laïque, il contient l'immense humanité. Sa main fraternelle dans le dos de la mourante.

Lorsque Micheline a la tête qui tourne, la caméra s'arrête. Le mystère ultime reste hors champ...

Durant tout le tournage, Fernand Melgar s'était promis de ne pas filmer de derniers instants. Mais, en accompagnant les accompagnateurs, il a conclu avec eux un contrat identique à celui qui les lie aux patients. Ne pas filmer une assistance au suicide eût été briser ce contrat de confiance, «esquiver un problème».

Micheline a dit: «Vous pouvez être là durant mes derniers moments.» L'équipe de tournage est arrivée juste avant le docteur Sobel. La pièce étant petite, Fernand est resté à côté. Il regardait par la porte. Un peu mal à l'aise, il raconte: «Moi qui suis assez peu pratiquant, ni même croyant, à un moment, j'ai allumé une bougie et je me suis mis à prier - ne me demande pas qui ou quoi... Je me suis mis à penser très fort à Micheline. Je n'ai pas eu de révélation mystique, mais je me suis senti dans une humanité. J'ai vécu un moment de très grande émotion, et de sérénité aussi. J'avais les larmes aux yeux et, j'étais très proche des personnes que j'ai perdues. En revoyant les images du docteur Sobel, je me suis dit que j'étais dans le même état que lui, quand il dit: "Que la lumière vous guide et vous conduise vers la paix..." J'étais dans le spirituel comme je l'ai rarement été. Un moment d'humanisme où l'on peut croire à quelque chose qui nous dépasse.»

Après la première du film, à Nyon, au festival Visions du Réel, Magali est allée vers Fernand. Elle lui a dit: «Merci d'avoir eu le courage de montrer ça.» Il lui a simplement répondu: «Merci d'avoir eu le courage d'être là.»

Réinventer le sacré Fernand Melgar constate que la plupart des spectateurs parlent pendant deux secondes du film puis, très vite, de leur père qui est mort, ou de leur frère... «Exit oblige à définir notre sentiment face à la mort. Scandaleuse, innommable, la mort est partie intégrante de la vie. Je n'ai pas voulu faire un film sur la mort, mais un film sur la vie - dont la mort est une étape fondamentale.»

Exit - Le droit de mourir nourrit la réflexion philosophique et sociologique. On peut souscrire à cette sentence de Sénèque: «Penser la mort, c'est la dernière des libertés.» On peut s'interroger sur l'impasse éthique dans laquelle se trouve la médecine aujourd'hui: après être revenue de l'acharnement thérapeutique et avoir développé les soins palliatifs, elle commence à aborder cette idée selon laquelle préserver la vie, à un moment, c'est aussi donner la mort.

Les soins palliatifs pratiquent la sédation. On augmente la dose de morphine jusqu'à la perte de conscience. Cette mort dans l'oubli est à l'encontre des principes d'Exit, qui prône le droit de partir consciemment. Quant à l'Eglise, elle désavoue cette manière de quitter la vie. Les catholiques n'entrent pas en matière, les protestants sont plus tolérants. Exit est d'ailleurs mieux implantée dans les cantons protestants, Genève, Vaud, Neuchâtel. «A-t-on le droit, oui ou non de quitter la vie? Est-ce qu'on peut s'affranchir du sacré de la vie? A-t-on ce choix?, demande Fernand Melgar. C'est la question que pose le film. Je ne peux pas y répondre...»

Selon le cinéaste, les accompagnateurs d'Exit sont des espèces «de pionniers, d'apôtres, qui réinventent le sacré, le spirituel. L'accompagnement final, tient un peu de cette litanie. Sobel répète les mêmes questions. Ce n'est pas: "Voilà la potion, au revoir Madame." Une tension s'installe, un rite, quelque chose de très paisible. A leur manière, ces gens réintroduisent un rituel autour de la mort.» Fernand Melgar rappelle qu'il y a cinquante ans, dans le val d'Anniviers, lors du «repas de la mort», le corps du défunt reposait sur la table et les proches mangeaient autour! Aujourd'hui, on escamote la réalité. «Mais les gens d'Exit regardent à nouveau la mort dans les yeux, comme si elle faisait partie de la vie.»

épuisement métaphysique Marianne rentre chez elle. Elle écoute son répondeur. Trois messages, trois appels au secours, trois envies d'en finir. Dans la pièce baignée de lumière, on ne voit plus que l'ombre qui est descendue, qui pèse sur les épaules de l'accompagnatrice. Bouleversée, elle tourne le dos à la caméra, regarde dehors.

Le comité s'est réuni. Douze accompagnateurs entourent le docteur Sobel comme les Apôtres partageaient la table du Christ. Cette analogie iconographique n'est pas le fruit d'une mise en scène; mais elle exprime d'un plan large la connotation à la fois profane et sacrée d'Exit. Les bénévoles sont épuisés. La charge est trop lourde. Le déchirement affectif qu'implique chaque autodélivrance les mine. On sent une énorme fatigue, psychologique et métaphysique. Sobel le dit: «Ce n'est plus du bénévolat, mais du sacerdoce.»

La plupart se sont investis dans Exit à la suite d'une expérience personnelle. Ils ont accompagné des malades, ils ont été confrontés à des morts atroces, injustes. Au départ, Fernand Melgar s'interrogeait sur les motivations des accompagnateurs: y en a-t-il qui cherchent leur dose d'adrénaline? Non: ils assument

cette tâche par devoir moral, parce que personne d'autre ne veut le faire. Dans l'espoir d'être déchargés, ils font un gros travail d'information car, en sept ans d'études de médecine, la fin de la vie est à peine évoquée. Les médecins qui voient le film reconnaissent qu'ils n'ont pas le temps d'accompagner un patient condamné. Cette charge peut prendre des mois. Marianne a vu six fois Jocelyne en un an avant qu'elle n'arrive à terminer la rédaction de sa lettre. Quel fonctionnaire en aurait le temps?

Fernand réconcilié Le cinéaste, qui a partagé pendant deux ans la vie des accompagnateurs d'Exit, a senti le poids de la mort. «A force de rencontrer des gens qui vont mourir, tu perds pied. Tu ne sais plus où se situent la vie et la mort. C'est lourd à porter. Soudain, tout te semble vain, tu ne peux plus aller boire un verre tranquillement.» Fernand Melgar a dû parfois lever le pied. Il a rencontré Jérôme Sobel ou Marianne, sans parler d'accompagnement, pour jouer au parc avec les enfants, pour se ménager «un moment d'insouciance et de vie».

Sur la fin du tournage, il a aussi eu recours à une assistance psychologique. Cette aide lui a permis de se rattacher à la vie, de se souvenir que «faire ses courses le soir n'est pas inutile». Fernand est sorti de l'épreuve en paix avec ses deuils. «Ce film m'a permis d'accepter que la mort fasse partie de la vie.»

Après que Micheline est partie, Fernand est sorti. Il a planté sa caméra de l'autre côté de la rue. Devant la maison, des voitures de la police et des pompes funèbres procèdent à la levée des corps, et s'en vont. Quelque chose bouge dans la fenêtre supérieure de l'immeuble. Un rideau qui retombe? Non, c'est le reflet du train qui passe sur le viaduc, derrière la caméra. Ce mouvement furtif, presque imperceptible, c'est un voyage qui commence, la vie qui continue. C'est le génie du cinéaste. On se découvre et on se tait. |

Exit - Le droit de mourir. De Fernand Melgar. Suisse. 1 h 15.

Avant-premières en présence du cinéaste et du docteur Sobel:

Lausanne. Les Galeries. Di 4, 21 h. Genève. Rex. Lu 5, 21 h 15.

«A-t-on le droit, oui ou non, de s'affranchir du sacré de la vie? C'est la question que pose le film. Je ne peux pas y répondre ». Fernand Melgar, réalisateur

Assistance Le docteur Sobel, président d'Exit Suisse romande, et son amie Magali entourent Micheline (de dos) qui commence «le grand voyage».

Exit Atteinte de sclérose en plaques, Jocelyne écrit sa lettre de demande d'assistance; Jérôme Sobel prépare la potion qui va libérer Micheline; la réunion du comité évoque étrangement l'iconographie de la sainte cène.

«Les mourants m'ont tout appris»

Sacerdoce Qui sont les accompagnateurs d'Exit? Va-t-on bientôt manquer de bénévoles? Sabine Pirolt a écouté Marianne, Jürg, Denise et Jérôme Sobel.

«Nous ne sommes pas assez nombreux, chacun d'entre nous est à la limite de son bénévolat.» Une pile de dossiers posés devant lui, Jérôme Sobel, médecin et président de l'association Exit, paraît soucieux. «Qui peut s'occuper de ce cas?», demande-t-il encore à la dizaine d'accompagnateurs réunis autour de lui. La scène est tirée du film de Fernand Melgar qui met en lumière le travail des bénévoles. Qui sont ces «accompagnateurs»? Quelles sont leurs motivations? Surtout, seront-ils assez nombreux pour satisfaire la demande de tous les Romands qui veulent choisir leur mort et partir en buvant la potion létale? Visiblement non.

Pour pallier le manque de bénévoles, pourquoi ne pas passer une petite annonce? Installé derrière son bureau dans une pièce de son spacieux cabinet au centre de Lausanne, le docteur Jérôme Sobel réagit au quart de tour: «Cinquante personnes répondraient, dont quarante-cinq hurluberlus!» N'est en effet pas bénévole qui veut.

Équipe soudée Lorsqu'un volontaire fait part de sa motivation, Jérôme Sobel le reçoit deux ou trois heures, l'interroge sur son histoire, sa personnalité, son rapport à la mort. La plus importante des qualités reste le savoir-être, ces qualités de cœur acquises après une vie qui a amené son lot de chagrins et d'expériences.

«C'est le propre des gens qui en ont bavés et que les épreuves ont renforcés. Les accompagnateurs sont des personnes construites, denses, à l'aise dans leur vie, tout le contraire de personnalités superficielles.»

Il faut également que le futur bénévole ait beaucoup de temps, qu'il n'ait aucun esprit sectaire ou absolutiste, qu'il soit tolérant et qu'il puisse travailler en groupe: «Je ne veux pas d'un individualisme forcené. Je préfère être trop prudent que d'intégrer quelqu'un qui perturberait notre petite équipe; nous sommes devenus un groupe d'amis», explique encore Jérôme Sobel.

Pour devenir accompagnateur, il faut évidemment savoir écouter et savoir s'adapter à toutes sortes de personnalités. «Je ne peux aller vers l'autre que jusqu'où il peut m'accepter», explique Marianne Tendon, une accompagnatrice que l'on suit longuement dans le film. Ancienne enseignante et courtière en vins, cette

passionnée de lecture trouve toujours un lien pour entamer le dialogue. Face à pareille échéance, l'authenticité est bien sûr primordiale: «J'ai travaillé avec les enfants, il faut être vrai avec eux. Les mourants, c'est pareil», explique-t-elle.

Ces deux dernières années, seules deux personnes ont rejoint le groupe des bénévoles. Sept autres sont en train de suivre un séminaire intitulé «La mort, une étape de la vie», soit six fois deux heures de cours donnés par Marianne. De fait, aucune autre formation n'existe pour le moment. Mais c'est bien sûr le jour où ils effectueront leur premier accompagnement que ces bénévoles sauront s'ils ont la force d'accomplir leur mission. «C'est nous qui creusons les sillons; nous créons cette espèce nouvelle, ces extra-terrestres que sont les accompagnateurs», explique Jérôme Sobel.

Foi et sérénité Toutes ces qualités, Marianne, Jürg et Denise en débordent. Leur désir d'aider est souvent né d'une expérience impliquant la mort d'un proche, dans la souffrance physique. Pour Jürg, ce furent la disparition de sa mère et le suicide de sa fille unique: «Un suicide brutal, ce n'est pas nécessaire de partir ainsi. S'il faut partir, il faut avoir la possibilité de le faire dignement.» Ce jeune retraité était propriétaire d'un magasin de musique avant de s'engager pour les autres. Aujourd'hui, il passe son temps à écouter les malades, à soutenir leur famille. Chez lui, le téléphone n'arrête pas de sonner; il se déplace dans toute la Suisse une ou deux fois par semaine pour voir les malades. Il a fondé sa propre association, Motus, pour faire face à leur détresse. Il lui arrive de voir ses «patients» une dizaine de fois, de les accompagner pendant plusieurs années.

Si les bénévoles apportent beaucoup à la société, de leur côté, Marianne, Jürg et Denise disent recevoir tout autant de leurs malades. Jürg, qui officie depuis huit ans, en témoigne: «Les gens m'apportent des morceaux de sagesse.» Face à la mort, ils ont baissé la garde, et les relations sont authentiques. Il n'est plus question de rang social pour le directeur de banque ou la comtesse, ni de paraître: «On va vite à l'essentiel», raconte sobrement Marianne.

Dans ces moments d'intenses émotions, des liens se créent. Bien sûr, avant même de commencer la relation avec un membre d'Exit, les bénévoles savent qu'elle ne durera pas. «Je suis là pour l'autre, c'est un lâcher prise. Parfois je suis un peu triste, mais ce n'est pas vraiment une séparation, la personne reste dans ma mémoire», explique Denise. Jürg dit pleurer, surtout quand une mère de famille laisse derrière elle de petits enfants. Si Marianne ne pleure pas, cela n'a rien à voir avec un manque de sensibilité: des années de méditation et de prière et de multiples cours de formation personnelle lui ont apporté beaucoup de sérénité. «Je n'éprouve jamais de tristesse. Pour moi, entre la vie et la mort, il n'y a pas de coupure, les gens disparus sont dans mon cœur. J'ai foi en une puissance supérieure.»

L'accompagnement à la mort prend beaucoup de temps et d'énergie. Après un suicide assisté, les bénévoles se disent «vidés». A long terme, Jérôme Sobel souhaiterait que ce soient les médecins de famille qui se chargent d'assister leurs patients jusqu'au bout. Il vient d'ailleurs d'écrire une lettre ouverte aux parlementaires. En regard de la nouvelle loi sur les professions médicales en court d'élaboration, il leur suggère «d'introduire comme objectif de la formation universitaire et de la formation post-grade un alinéa 2 qui devrait permettre de porter assistance aux personnes en fin de vie, de respecter leur volonté et de prendre en compte, le cas échéant, leur désir de mourir dans la dignité.»

Quant à savoir si les médecins et les infirmières, déjà notablement débordés, auront un jour le temps de rendre visite aux mourants et de les écouter des heures durant, comme le font Denise, Marianne et Jürg, on peut toujours espérer. Dans un autre monde peut-être. |

Marianne Tendon «J'ai foi en une puissance supérieure.»

Jürg Krompholz «Les gens que j'accompagne m'apportent des morceaux de sagesse.»

«Le droit de mourir dans la dignité»

Chaque année en Suisse, des dizaines de personnes ont recours à l'assistance au suicide pour abréger leurs souffrances. Le documentaire «Exit» nous permet de suivre les bénévoles qui les accompagnent. Parmi eux, la lumineuse Marianne Tendon.

Véronique Krähenbühl

FEMINA: Comment devient-on accompagnatrice bénévole pour Exit?

MARIANNE TENDON: Avant d'être enseignante, vers l'âge de 18 ans, j'ai accompagné des malades sur leur lit d'hôpital jusqu'à la fin. Mais tout a vraiment commencé il y a environ sept ans, suite au décès extrêmement douloureux d'une amie. J'ai appris, après sa mort, qu'il existait une association qui aidait tous ceux dont on ne pouvait plus assumer les dernières souffrances. Ça m'a d'abord paru un peu surréaliste. Puis j'ai adhéré.

Quelle est la procédure à suivre pour une autodélivrance?

Nous n'intervenons qu'après des personnes atteintes d'une maladie incurable. Ils doivent fournir un dossier médical ainsi qu'une lettre manuscrite où ils font part de leur décision. J'ai besoin ensuite de les connaître. Je leur rends visite, ils me téléphonent, je parle avec leur entourage. Ce n'est pas parce que la demande d'assistance au suicide est déposée qu'on fixe immédiatement une date.

Certaines personnes renoncent-elles?

Près de la moitié meurent natu-

rellement avant le jour J. L'important, pour beaucoup, est de savoir que si leur situation se dégrade trop, ils ont le choix. Cette perspective les aide à vivre. Les progrès au niveau des soins palliatifs comptent aussi dans un cheminement qui permet de retarder le moment. J'ai connu un monsieur qui était condamné. Il en avait pour huit mois. Je l'ai vu pendant 22 mois. Il était un peu coureur, il a pu profiter de ce temps pour se réconcilier avec sa femme.

Vous vous souvenez de votre première fois?

C'était en hiver, il s'agissait d'une dame d'une soixantaine d'années. Son médecin lui avait fourni la potion létale, mais il ne désirait pas être présent. Comme elle ne voulait pas rester seule, elle était presque aveugle, j'y suis allée. Nous avons bu du thé et mangé des petits gâteaux, ensuite elle est partie.

Y a-t-il des rituels particuliers?

Chaque départ est différent. Parfois c'est léger, parfois plus grave. Les uns écoutent de la musique, les autres organisent leurs derniers instants d'une manière très festive, comme cette femme qui avait commandé trois douzaines d'huîtres et du champagne. Tous

ont un formidable courage. Ils s'endorment paisiblement entourés d'un proche ou de leur famille.

Comment est-ce que vous vous ressentez?

En restant seule pour méditer ou écouter de la musique. J'aime la lecture, la poésie et les promenades dans la nature.

Quel est votre rapport à la mort?

Très simple. La mort est une étape de la vie. En Occident, on préfère ne pas en parler, on la cache, ce qui n'est pas le cas dans d'autres cultures. Chacun, avec sa conscience, a le droit pourtant de choisir le jour et l'heure de sa délivrance; ni le politique ni le religieux ne peuvent décider à sa place. Certains prennent l'option de Dieu comme Pascal, moi j'ai pris en plus l'option de la réincarnation qui ressemble à s'y méprendre à la vie éternelle.

... et vos motivations?

Aucune si ce n'est la compassion. Laisser partir quelqu'un qu'on aime, si telle est sa volonté, c'est lui reconnaître une dernière liberté et c'est la plus belle preuve d'amour qu'on puisse lui donner.

«EXIT»

Il y a quelques mois, Temps présent diffusait *Le Choix de Jean*, un documentaire d'une intensité rare qui suivait un Fribourgeois de 58 ans pendant les derniers mois de son existence. Gravement malade, Jean avait choisi d'en finir en faisant appel à Exit, l'association d'assistance au suicide. Aujourd'hui avec *Exit* de Fernand Melgar, nous voilà à l'écoute de ces bénévoles, une dizaine en Suisse romande, qui ont décidé d'aider leurs semblables. Sans jugement moral ni voyeurisme, ce documentaire sobre avec sa caméra discrète nous renvoie à des questions essentielles sur la mort qui, soudain, fait un peu moins peur, mais surtout sur la vie qui peut être si belle quand on est en bonne santé. *Exit*, de Fernand Melgar (1 h 15). Mercredi sur les écrans.

«Je vous avais promis que je vous aiderai.»

Exit, le film

Le documentaire sort ce mercredi.

Chacun se souvient du reportage intitulé «Le choix de Jean», diffusé sur la TSR au printemps dernier. On pouvait y suivre les dernières semaines de Jean Aebischer, atteint d'une tumeur au cerveau, jusqu'à son absorption d'une potion létale fournie par l'un des accompagnants de l'association Exit Suisse romande ADMD (Association pour le droit de mourir dans la dignité). Dès ce mercredi 7 septembre, c'est un autre documentaire qui est visible dans les salles romandes, dépeignant de façon plus exhaustive les activités d'Exit, 11000 membres en Suisse romande. Ces images-là, non plus, ne laisseront personne indifférent. Réalisé par Fernand Melgar, Exit raconte les réalités de l'autodélivrance telle qu'elle est pratiquée en Suisse grâce à cette association. Le film débute par des voix qu'on entend au téléphone, des appels à l'aide réceptionnés par l'une ou l'autre bénévole d'Exit. Où l'on comprend clairement que l'association se refuse à «entrer en matière» avec les dépressifs et les suicidaires.

Le rôle d'Exit n'a donc rien à voir avec celui d'organisations du type La Main tendue. Il ne s'agit en effet pas d'apporter un soutien psychologique mais d'aider à mourir des gens qui, tout bien considéré, n'en peuvent vraiment plus: seuls les cas atteints d'une maladie incurable, les personnes parvenues tout au bout de leur route, victimes de souffrances physiques et morales intolérables seront entendues et assistées.

Ces gens-là, le film nous les montre dans leur troublante humanité: voici Josyane, sévèrement atteinte d'une sclérose en plaques, mais toujours pleine d'humour, qui aura mis deux ans à rédiger la lettre où elle dit formuler en pleine lucidité sa volonté de «partir». Voici Marianne, une accompagnante pleine de douceur et de joie de vivre. Voici Micheline, qui choisit de s'en aller un «22», parce que c'était son chiffre au loto.

On suit à Tokyo le Dr Jérôme Sobel, président d'Exit suisse romande, pour un congrès international. On se balade sur des hauteurs avec Marianne et une autre accompagnante partageant toutes deux, dans un moment de répit, leurs émotions. On assiste à l'une des réunions de la petite équipe d'accompagnants d'Exit Suisse romande où chacun expose ses problèmes, et où aussi on demande «qui peut prendre en charge telle ou telle personne».

La boucle est bouclée lorsqu'on assiste au «départ» de Micheline, un 22 du mois comme convenu. Une Micheline dont on avait déjà fait la connaissance dans les tout premiers plans du film, à laquelle le Dr Sobel avait dit: «Je vous avais promis que je vous aiderai», et qui tient maintenant sa promesse.

Jean-François Duval

Culture

«Exit – Le droit de mourir» invite à regarder en face le désir d'une mort sans souffrance inutile

Filmer le suicide assisté sans voyeurisme

Norbert Creutz

Pas évident d'évoquer la maladie et la mort en images! Encore moins le suicide. Deux ans d'immersion dans le quotidien des accompagnateurs d'Exit Romandie ont pourtant permis à Fernand Melgar de composer un documentaire inattaquable, tant sur le plan de l'éthique que de la forme. Un film qui renvoie chacun à son rapport intime à la mort. Un film utile, même s'il n'est pas de ceux que l'on court voir pour se divertir. Tout comme on ne s'inscrit pas de gaieté de cœur pour devenir membre d'Exit.

Documentariste rigoureux, le cinéaste lausannois (lire portrait en p. 2) ne jure que par la captation du réel et son propre effacement. Nous voilà avertis: tout ce qui se passe à l'écran est rigoureusement vrai, jamais rejoué ni commenté. On en connaît (Frederick Wiseman, Raymond Depardon, Nicolas Philibert) qui n'y croient plus: pour eux, la caméra induirait en effet par sa seule présence de la fiction, et affirmer le contraire relève de la naïveté. Peu importe: en l'occurrence, on comprend aisément pourquoi s'en tenir à la règle était préférable, et même la seule manière digne de procéder. Sur un thème aussi épineux, même la distance, l'angle et la durée justes deviennent affaire de morale.

Depuis le désir d'une fin lucide de ceux qui se savent condamnés jusqu'à la profonde humanité des accompagnateurs bénévoles d'Exit, tout le film est empreint de ce souci de dignité. Au risque d'enjoliver quelque peu le tableau – comme, par exemple, en taisant les divergences qui ont amené à la scission d'Exit Suisse. Pas totalement cependant, puisque le cinéaste ne cache rien des difficultés que rencontre actuellement l'association, de plus en plus sollicitée alors que ses bénévoles frisent à tout moment la surcharge, l'effondrement.

Les portraits de Marianne Tendon et du docteur Jérôme Sobel sont au cœur du film. Mais on n'oubliera pas non plus certains «accompagnés», dont Micheline, suivie jusqu'au bout. La mort en direct, scandale? Dans ce cas, seuls les sots le penseront. Au contraire, le film ne pouvait s'en faire l'économie. Le scandale est ailleurs: comment se fait-il que la Suisse soit le seul pays au monde où, grâce à un minuscule vide juridique providentiel, la question de l'accompagnement au suicide a le droit d'être envisagée et même évoquée? L'acharnement thérapeutique ou l'abandon pur et simple à la souffrance sont-ils vraiment tellement plus «moraux»? 40 autres sections nationales d'Exit (mouvement créé en Angleterre dans les années 1930) nous envient cette singularité, comme le montre une séquence parlante tournée durant un congrès au Japon. Exit – Le droit de mourir lève pudiquement le voile sur un tabou. C'est son grand mérite. Mais on devine que ce n'est là que le début d'un débat appelé à prendre de l'ampleur.

Exit – Le droit de mourir, documentaire de Fernand Melgar (Suisse 2005).

Temps fort

Avec son beau documentaire «Exit – le droit de mourir», le Lausannois Fernand Melgar éclaire l'accompagnement au suicide. Un film visible en salles dès aujourd'hui.

Entrer par la porte de sortie

Norbert Creutz

«Je n'aurais jamais pensé voir ce film distribué en salles», s'excuse presque Fernand Melgar, 44 ans. «C'est mon distributeur qui a eu un coup de cœur. Du coup, c'est mon premier film à connaître une sortie officielle. Et ça fait un peu bizarre de voir soudain ce film sur l'assistance au suicide figurer dans les listes à côté de Charlie et la Chocolaterie.» Peut-être convient-il de préciser qu'Exit – le droit de mourir aura également l'honneur d'être le premier à profiter des nouveaux projecteurs vidéo installés dans les salles romandes par la régie de publicités Cinecom. «J'aurais préféré avoir 45 000 francs pour me payer un transfert sur pellicule 35 mm, mais avec ce matériel, la projection à partir du DVD est presque aussi bonne», assure le cinéaste au sortir d'une projection test à Genève.

Tout a commencé à Nyon, au festival Visions du Réel, en avril. Consacré à l'association du même nom, Exit y figurait en compétition tandis que le collectif lausannois Climage – dont Melgar est l'un des piliers avec Alex Mayenfisch et Stéphane Goël – se voyait consacrer une rétrospective pour ses 20 ans. Coproduit par la TSR et le Neuchâtelois Jean-Marc Henchoz, le film suscite dès lors un vif intérêt qui convainc Mathieu Henchoz, fils du précédent, de lui donner sa chance en salles, avant une diffusion (en prime time!) prévue fin novembre.

Devant un film qui se signale surtout par sa pudeur et son absence d'effets, puis face à ce documentariste qui ne jure que par Robert Bresson et ses Notes sur le cinématographe, on a de la peine croire que Fernand Melgar, né en 1961 à Tanger de parents espagnols, ait des racines contestataires, rock et expérimentales. C'est pourtant le cas. Autrefois, au début des années 1980, il a en effet plaqué des études commerciales pour rejoindre le mouvement de la jeunesse et la scène underground. Sa spécialité: programmeur de films expérimentaux. Avec d'autres enfants de «Lausanne bouge!», il a ensuite fondé Climage en réaction contre un milieu du cinéma à la botte des producteurs, qui snobait alors encore l'outil vidéo.

Vingt années de travail régulier ont permis à cet autodidacte de faire ses preuves. Un détour par New York et Paris, du montage auprès de Jacqueline Veuve et des liens de plus en plus solides avec la TSR (une oasis pour le documentaire dans le paysage européen, selon lui) ont assis sa crédibilité. Petit à petit, à travers des films comme Album de famille (sur l'immigration espagnole), Classe d'accueil (l'intégration des jeunes étrangers), Remue-ménage (portrait d'un père de famille qui se travestit) et la collection de courts-métrages «Premier jour» (captation de moments clés d'une vie), il s'est rapproché de la méthode appliquée pour Exit: tourner un minimum, chercher la bonne distance et le bon moment, saisir sur le vif sans jamais faire répéter, monter sans commentaire ni musique pour laisser le temps au spectateur de réfléchir. Pas pour lui le rythme rouleau compresseur, le commentaire béton, et l'image trafiquée devenus la norme du documentaire télévisuel moyen.

«La télévision a tendance à vous prendre pour des imbéciles. J'ai arrêté de la regarder», déplore Melgar, qui raconte avoir même dû se battre avec des responsables d'Arte, qui ne voulaient acheter le film qu'à condition qu'il le coupe et le retire. Un compromis (une version légèrement raccourcie et un sous-titre) a finalement été trouvé. Le grand écran serait-il dès lors sa nouvelle voie? La rencontre avec Henchoz père («un personnage: un fromager, darbiste et dur en affaires, qui s'est lancé dans le cinéma en produisant le dernier Bresson, L'Argent, avant de faire fortune avec Microcosmos et d'acheter une forêt») pourrait en être le sésame, même si Melgar n'éprouvait aucune frustration. «J'ai toujours eu l'impression de faire du cinéma.

Et je n'ai jamais été tenté par la fiction. Le réel me paraît bien plus passionnant. J'y trouve une source constante d'émerveillement, c'est mon Far West!»

Un Far West qui comporte aussi ses dangers. Ainsi un documentaire français concurrent, diffusé en avril à Temps présent, aurait pu lui couper l'herbe sous les pieds. Mais non: les deux films se complètent à merveille, Le Choix de Jean se concentrant sur le parcours individuel d'un candidat au suicide tandis qu'Exit fait la part belle à la question cruciale de l'accompagnement. Pour l'association, qui, rappelons-le, bénéficie en Suisse de conditions légales uniques au monde, ces deux films sont du pain bénit. Le président de sa section romande, le médecin Jérôme Sobel, espère qu'ils contribueront à provoquer une prise de conscience et un débat public. Fernand Melgar, de son côté, estime n'avoir pas réalisé un film militant. Juste un film pour briser un tabou et nous inviter à penser sans œillères à une question cruciale.

Filmer le suicide assisté sans voyeurisme

Pas évident d'évoquer la maladie et la mort en images! Encore moins le suicide. Deux ans d'immersion dans le quotidien des accompagnateurs d'Exit Romandie ont pourtant permis à Fernand Melgar de composer un documentaire inattaquable, tant sur le plan de l'éthique que de la forme. Un film qui renvoie chacun à son rapport intime à la mort. Un film utile, même s'il n'est pas de ceux que l'on court voir pour se divertir. Tout comme on ne s'inscrit pas de gaieté de cœur pour devenir membre d'Exit.

Documentariste rigoureux, le cinéaste lausannois (lire portrait en p. 2) ne jure que par la captation du réel et son propre effacement. Nous voilà avertis: tout ce qui se passe à l'écran est rigoureusement vrai, jamais rejoué ni commenté. On en connaît (Frederick Wiseman, Raymond Depardon, Nicolas Philibert) qui n'y croient plus: pour eux, la caméra induirait en effet par sa seule présence de la fiction, et affirmer le contraire relève de la naïveté. Peu importe: en l'occurrence, on comprend aisément pourquoi s'en tenir à la règle était préférable, et même la seule manière digne de procéder. Sur un thème aussi épineux, même la distance, l'angle et la durée justes deviennent affaire de morale.

Depuis le désir d'une fin lucide de ceux qui se savent condamnés jusqu'à la profonde humanité des accompagnateurs bénévoles d'Exit, tout le film est empreint de ce souci de dignité. Au risque d'enjoliver quelque peu le tableau - comme, par exemple, en taisant les divergences qui ont amené à la scission d'Exit Suisse. Pas totalement cependant, puisque le cinéaste ne cache rien des difficultés que rencontre actuellement l'association, de plus en plus sollicitée alors que ses bénévoles frisent à tout moment la surcharge, l'effondrement.

Les portraits de Marianne Tendon et du docteur Jérôme Sobel sont au cœur du film. Mais on n'oubliera pas non plus certains «accompagnés», dont Micheline, suivie jusqu'au bout. La mort en direct, scandale? Dans ce cas, seuls les sots le penseront. Au contraire, le film ne pouvait s'en faire l'économie. Le scandale est ailleurs: comment se fait-il que la Suisse soit le seul pays au monde où, grâce à un minuscule vide juridique providentiel, la question de l'accompagnement au suicide a le droit d'être envisagée et même évoquée? L'acharnement thérapeutique ou l'abandon pur et simple à la souffrance sont-ils vraiment tellement plus «moraux»? 40 autres sections nationales d'Exit (mouvement créé en Angleterre dans les années 1930) nous envient cette singularité, comme le montre une séquence parlante tournée durant un congrès au Japon. Exit - Le droit de mourir lève pudiquement le voile sur un tabou. C'est son grand mérite. Mais on devine que ce n'est là que le début d'un débat appelé à prendre de l'ampleur.

Exit - Le droit de mourir, documentaire de Fernand Melgar (Suisse 2005).

Geneve Actualité

L'association Exit fait parler d'elle au cinéma dans un documentaire brillant

Sortie romande du film de Fernand Melgar. Débat.

Une salle de cinéma remplie aux trois quarts et un public qui reste après la projection, applaudit puis se lance dans une longue série de questions. L'avant-première lundi soir au Rex du documentaire signé par Fernand Melgar a suscité un intérêt que sa sortie romande, aujourd'hui même, devrait confirmer (lire notre supplément Week-end en page 14). Le réalisateur lausannois consacre son film aux membres et accompagnants de l'association Exit. Il les suit au jour le jour, dans leurs réunions et leurs rencontres avec les personnes atteintes d'une maladie incurable, jusqu'à cette ultime visite au cours de laquelle se pratique le suicide assisté.

« Quand j'ai annoncé mon projet, certains ont été choqués et m'ont demandé pourquoi je m'intéressais à cette secte, à ces anges de la mort », explique le cinéaste en réponse presque amusée à une interpellation de l'auditoire.

Les interrogations prennent une tournure parfois brutale: « Est-ce que vous avez la conscience tranquille le soir quand vous rentrez dormir chez vous ? », demande une jeune spectatrice en s'adressant au président d'Exit, le Dr Jérôme Sobel, très présent dans le documentaire. Et le médecin de répliquer: « Je suis parfaitement à l'aise dans ce que je fais. Je n'en tire aucune forme de culpabilité. J'ai au contraire le sentiment de rendre un service essentiel, d'aider profondément mon prochain. »

Craintes balayées

Quant aux craintes de voir les demandes affluer avec le succès du film, elles sont rapidement balayées. « Mon souhait serait que le suicide assisté s'enseigne dans les facultés, poursuit le convaincant président, que les médecins de famille nous aident dans notre démarche et que, à la fin, on puisse prononcer la dissolution de l'association. »

THIERRY MERTENAT

Week-End

« Exit » a permis à son auteur Fernand Melgar d'accepter la mort

Documentaire Un voyage bouleversant et rassurant.

Fils d'immigrés espagnols, le Lausannois Fernand Melgar, 44 ans, se consacre au documentaire depuis une dizaine d'années. Pour raconter des choses qui lui tiennent à coeur, en prenant le temps d'aller au bout d'une réflexion.

S'il préfère le documentaire, c'est qu'il lui a appris davantage sur notre monde que la fiction, trop souvent déconnectée de la réalité à son avis.

Il n'en revendique pas moins une vraie démarche d'auteur. Comme pour Exit, en raison de la narration, du rythme qu'il impose. « Certes, il n'y a pas de mise en scène. Mais autant, sinon plus que la parole, l'image devient porteuse de sens. »

Des gens en marge

Le cinéaste s'est intéressé à Exit, association qui propose l'assistance au suicide, parce que ce sont des gens en marge, une thématique qui traverse tous ses films.

« A la suite de diverses démarches, j'ai contacté à Genève le Dr Sobel, nouveau président romand. N'ayant rien à cacher, il m'a confié son bonheur d'avoir un regard extérieur. En toute liberté pour moi, évidemment. »

Fernand Melgar estime qu'Exit respecte la vie jusqu'à son dernier stade. « Son humanisme m'a transporté. J'ai commencé à comprendre le sens du mot « dignité ». Mais mon but consistait surtout à répondre aux questions qu'on se pose sur l'association, qui vient de fêter ses vingt ans. Raison pour laquelle j'en suis l'activité et celle de ses bénévoles. »

En même temps, le film a permis à son auteur de changer son rapport à la mort. « Elle m'apparaît maintenant comme une étape essentielle de l'existence. On ne veut plus la regarder en face. Les médecins et les religieux sont dans une impasse. Il existe un grand vide spirituel. Exit comble une lacune en réinventant un rituel ».

Le documentaire ne va-t-il pas poser un problème à l'association dont les membres peinent déjà à faire face à la demande croissante ? « Au contraire, cela leur permet de dire qu'ils souhaiteraient voir d'autres gens prendre le relais. Le médecin de famille par exemple. »

Ayant construit son récit autour de différents cas, pouvant figurer le père, le frère, la fille, l'ami de chacun des spectateurs, Melgar espère aussi ardemment provoquer un grand débat public.

Il peut se rassurer. La polémique a commencé.

Documentaire EXIT de

Fernand Melgar, avec la participation de Micheline, Magali, Dr Sobel, Jacqueline Albert, Elisabeth Leresche, Marianne Tendon, Bernard et Pierrette Perret, Sylvia Gaillard, Christiane Standley, Dr Jean Strasser, Dominique Roethlisberger ...

Durée: 75 minutes. Europlex Les Rex

EDMÉE CUTTAT

L'un des gestes ultimes. La préparation de la potion létale à domicile. (DR)

Le droit de mourir. Pour Fernand Melgar, Exit c'est le respect de la vie jusqu'à son dernier stade. (DR)

Acte final. Le Dr Sobel en compagnie de Micheline, qui a demandé une assistance au suicide. (DR)

Le choix de la dignité

Après Le choix de Jean, récemment diffusé par la TSR, Exit, le droit de mourir peut se voir comme un complément. Il l'est, tout en demeurant une œuvre à part entière, sous forme de proposition philosophique. Parallèlement aux cas dont il suit la dramatique évolution, Melgar s'attache aux rouages et au fonctionnement de l'association (10 000 membres en Romandie, 62 000 Outre-Sarine), ainsi qu'au travail des accompagnateurs des personnes en fin de vie. Un vrai sacerdoce pour ces bénévoles dont il nous fait ressentir la terrible charge émotionnelle. Au-delà de séquences poignantes, jamais complaisantes et où pointe parfois l'humour, on apprend que notre pays est le seul où on aide les gens à mourir dignement et en toute légalité. A condition que le pronostic soit fatal, conduise à une invalidité importante, et que le malade soit conscient.

Certains reprochent à Exit un caractère militant, propagandiste. Tel n'est pas le cas dans ce voyage bouleversant et rassurant où tout reste ouvert, permettant à chacun de réfléchir et de se positionner par rapport à sa propre mort. E. C.

Culture

DOCUMENTAIRE Le film-choc du Lausannois Fernand Melgar sort aujourd'hui. Un témoignage déchirant sur l'accompagnement de ceux qui ont choisi de mourir. Rencontre.

Exit ou l'ultime secours

Il n'y a qu'un pays au monde où, du fait d'un vide juridique, l'assistance au suicide est autorisée: la Suisse. Un film en documente désormais le rituel impeccable, dont le dernier geste est l'administration d'une « potion ». La scène, filmée en temps réel, et aboutissant à une mort non moins réelle, est à la fois insoutenable et bouleversante, qui réunit une femme dont la vie est devenue un tel enfer de douleur physique qu'elle a décidé de mourir, sa plus proche amie et l'accompagnateur, le docteur Jérôme Sobel, médecin lausannois, juif pratiquant et président d'Exit Suisse. Ainsi s'achève Exit, ce film de Fernand Melgar dont la projection initiale à Visions du réel, au printemps dernier, a fait grande impression.

Le poids de la vie

« Je n'ai pas voulu faire un film sur la mort », explique le réalisateur, dont la propre existence a été marquée par la fin tragique d'un de ses enfants. « Ce que j'ai voulu montrer touche plutôt à la question de la dignité humaine: j'ai tenté de comprendre, et donc de faire comprendre, jusqu'à quel point la vie était supportable. Je sais que la question du suicide et de l'accompagnement de celui-ci pose d'énormes questions d'ordre éthique, religieux ou social, mais mon film n'est pas un reportage « objectif » qui expose les éléments d'un débat. Ce qui m'est apparu, lorsque j'ai approché les gens d'Exit, c'est que je devais parler surtout des accompagnateurs. Qui sont ces gens qui prennent sur eux d'aider un de leurs semblables à mourir ? Et comment ces bénévoles le vivent-ils ? Voilà ce que j'ai voulu documenter, à l'exclusion de toute propagande en faveur d'Exit. En tant que documentariste, j'essaie de montrer le monde tel qu'il est, sans multiplier les prises ni rien faire « jouer » à ceux que je filme, sans prendre parti non plus. »

C'est en effet un film vu « du dedans » qu'Exit, qui nous fait découvrir un monde insoupçonné, un rien feutré, très Helvétie propre-en-ordre, presque effrayant si l'on ne sentait un immense respect humain chez ceux-là qui pourraient faire figure d'« anges de la mort ». Tout ce qui se passe là, du central téléphonique où est fait le « tri » des cas recevables ou non (comme cette dame qui aimerait qu'on la délivre de son cafard matinal ...), aux entretiens préparatoires, des messages de désespoir qui s'accumulent sur le répondeur de l'accompagnatrice aux réunions des bénévoles faisant le bilan de leurs « cas » respectifs — tout est « histoire de vie », où l'on perçoit autant la bonne volonté que l'accablement, dont quelques petits mots d'humour soulageront ici et là le poids. Au milieu du film, deux accompagnatrices se retrouvent dans la nature apaisante, soudain envahie de brume fantomatique (absolument imprévue par le cinéaste, soit dit en passant), et tout est alors poétiquement suggéré de ce qui ne peut s'exprimer par des mots.

Empathie par immersion

Pour obtenir cette « intimité », qui fait oublier complètement la caméra de Fernand Melgar, celui-ci s'est littéralement immergé dans ce petit groupe de gens de bonne volonté, en évitant de filmer les scènes les plus pathétiques.

« J'ai rencontré quantité de gens et découvert autant de situations, mais je ne voulais pas accumuler les anecdotes ni donner dans le voyeurisme ou la sensation. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la dignité des uns et des autres, et notamment dans ce rituel presque sacré que les accompagnateurs s'efforcent de recréer. Lorsque le docteur Sobel, après avoir demandé plusieurs fois, avec la plus insistante prévenance, si Micheline était bien décidée à s'en aller, et qu'il lui dit, à la toute fin, « que la lumière vous conduise vers la paix », il me semble qu'il fait ce que ne font plus le pasteur ou le curé ... »

Si le film de Fernand Melgar se défend de toute prise de position, il n'en reste pas moins qu'Exit soulèvera de nombreuses questions et débats, tant éthiques et religieux que juridiques. « J'aimerais que mon film fasse réfléchir à des questions qu'on évacue le plus souvent dans la société actuelle », conclut le réalisateur.

« De même que les rites funéraires disparaissent, tout ce qui touche à la mort est escamoté ou esquivé, alors qu'elle fait partie de la vie. Et que dire de la mort volontaire ? Loin d'en faire l'apologie, je pose la question en l'inscrivant dans la vie ... »

Fernand Melgar. Exit – le droit de mourir, 1 h 15. Dans les salles de Lausanne et de Genève, dès aujourd'hui.

Sortie également aujourd'hui: L'Usine d'Alex Mayenfisch, au Cinéma Bellevaux. Ce soir à 21 h, présentation et débat en présence du réalisateur. Dès demain, tous les jours à 19 h.

JEAN-LOUIS KUFFER

Fernand Melgar. « J'aimerais que mon film fasse réfléchir. »

ODILE MEYLAN / LDD La réunion du comité d'Exit évoquant la fameuse Sainte-Cène.

Cinéma

LES NOUVEAUX FILMS

Don, un retraité coureur de jupons, se morfond dans sa belle villa. L'existence d'un fils, révélée par une lettre anonyme, va le décider à rechercher la mère de celui-ci. De Jim Jarmusch. Avec Bill Murray, Sharon Stone, Jessica Lange (Ir)

Broadway / Europlex Les Rex

L'association EXIT propose un accompagnement au suicide pour les gens désirant mettre fin à leurs jours.

Un service unique en son genre rendu possible par la spécificité du droit suisse. De Fernand Melgar.

Europlex Les Rex

(Ir)

Broken Flowers Bill Murray et Julie Delpy. DR

La mort comme étape de la vie

«EXIT» - Fernand Melgar a suivi durant deux ans le travail de bénévoles qui accompagnent des gens désirant abrégier leurs souffrances.

Stéphane Gobbo

«A-t-on le droit de choisir la date de sa mort?» C'est avec en tête cette question d'ordre philosophique que le cinéaste lausannois Fernand Melgar a suivi durant deux ans le travail d'Exit, association accompagnant des personnes gravement atteintes dans leur santé et souhaitant abrégier leurs souffrances. «J'ai fait un travail d'ethnologue», dit Fernand Melgar. «Je me suis aventuré sur un territoire inconnu, en essayant non pas de constituer un dossier mais en élaborant mes séquences comme des tableaux dans lesquels chacun peut faire son cheminement intérieur.»

Tourné en même temps que Le choix de Jean, documentaire français ayant fait beaucoup de bruit lors de sa diffusion par Temps Présent - on y suivait les derniers instants d'un Fribourgeois ayant demandé une assistance au suicide -, Exit est un film intense, poignant, essentiel. Avec un recul exemplaire - il n'élude pas de questions mais ne tombe jamais dans le pathos -, Fernand Melgar nous emmène dans un territoire certes inconnu mais que nous devons tous, d'une façon ou d'une autre, traverser.

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous attaquer à un sujet si sensible?

Fernand Melgar: Il y a trois ans, j'ai vu au téléjournal de France 2 un sujet sur «le tourisme de la mort». Le journaliste parlait de la société Dignitas, à Zurich, et suivait une Lyonnaise qui quittait la France, arrivait en Suisse et mourait une heure plus tard. Ce sujet m'a choqué, non pas tant par la décision de cette femme - qui avait un cancer en stade terminal - mais plutôt par l'attitude de l'accompagnatrice qui, dans une bienveillance toute helvétique, lui préparait la potion létale. Ça m'a alors travaillé toute la nuit. Est-ce que c'est comme cela que l'on part aujourd'hui?

»De plus, le journaliste soulignait que la Suisse est le seul pays à autoriser l'assistance au suicide. Comme je suis documentariste, j'ai alors contacté l'association zurichoise, mais elle a été réticente. J'ai du coup appelé Exit, à Genève, et ai pu rencontrer son président, le docteur Sobel de Lausanne. Qui m'a dit qu'il n'avait rien à cacher et m'a donné carte blanche en soulignant même qu'il était content de pouvoir avoir un regard extérieur.

Pour aller dans le sens de ce qui vous a marqué dans le reportage de France 2, vous vous êtes d'abord intéressé aux accompagnateurs...

J'avais très clairement pris cette direction parce qu'en face de chaque demande d'assistance au suicide, qui émane d'un choix personnel dans lequel je ne voulais pas rentrer, se trouve un accompagnateur. Et j'arrivais avec un a priori: ce sont des anges de la mort. Sont-ils fascinés par elle, prennent-ils du plaisir à la côtoyer? Quand je parlais de mon projet, des amis me disaient même: «Tu fais un sujet sur cette secte?»

»Il y avait une nébuleuse autour d'Exit alors que les accompagnateurs sont juste des bénévoles qui ont un courage énorme, comme la charge qu'ils assument. Ils aimeraient d'ailleurs pouvoir compter sur l'aide des médecins de famille. Ils font ce travail parce que personne ne veut le faire. Comme le souligne le docteur Sobel, c'est un sacerdoce. On est dans une acceptation de la mort comme étape de la vie, une étape qui ne doit plus être cachée.

Ce qui est le cas aujourd'hui?

Oui... On a donc besoin de se réapproprier la mort pour plusieurs raisons. D'une part, la course à l'individualisme du XXe siècle - être maître de son destin et de ses choix, désagrégation de la cellule familiale -, aboutit à la volonté de choisir sa mort. Sénèque disait d'ailleurs que «penser la mort, c'est penser

la liberté». D'autre part, la médecine se trouve dans une impasse. L'acharnement thérapeutique a permis de maintenir des gens en vie, mais à quel prix, dans quel but? Dans les soins palliatifs, on meurt souvent en douce. Sans compter qu'il y a 10% des gens que l'on ne peut pas soulager.

La médecine est dans une impasse, de même que la religion...

Absolument! Les catholiques refusent d'entrer en matière parce que cette forme de suicide est contraire au dogme. Les protestants, à cause de l'autodétermination, laissent faire sans approuver, quelques pasteurs ayant même assisté à des délivrances. Entre le monde religieux et la médecine, les gens d'Exit arrivent donc comme des pionniers tout en étant à la recherche de quelque chose de spirituel. Ils sont humanistes et laïques mais réinventent un rituel. Ce qui m'a le plus fasciné, c'est qu'ils regardent la mort dans les yeux.

»Lorsque le docteur Sobel accompagne Micheline, il lui dit: «Que la lumière vous guide et vous conduise vers la paix.» Ce moment, moi qui suis non pratiquant et pensais être non-croyant, m'a poussé à croire qu'il y a vraiment quelque chose qui nous dépasse. I

> En salles à Lausanne et Genève. Diffusion le 30 novembre sur la TSR, suivi d'un débat à l'enseigne d'Infrarouge.

La Suisse, paradis de la « mort douce »

Agathe Duparc

GENÈVE

correspondance

« Vous savez que c'est vers votre mort que vous allez aujourd'hui ? »

— Oui.

— Réfléchissez bien. Encore quelques minutes et je vous donnerai la potion.

— La potion magique...

— Buvez maintenant. Je vous dis bon voyage, Micheline. Adieu, Micheline. »

Ce dialogue entre un médecin suisse et une femme alitée, épuisée par la maladie mais bien décidée à mourir, vient clore de manière saisissante *Exit. Le droit de mourir*, étrange produit cinématographique diffusé sur les écrans suisses romands depuis trois semaines.

À l'affiche aux côtés des nouveautés hollywoodiennes, ce documentaire réalisé par le Lausannois Fernand Melgar rencontre un vif intérêt, provoquant débats et discussions. La chaîne nationale Télévision suisse romande (TSR) le diffusera fin novembre.

Tantôt brûlant d'humanité, tantôt glaçant, ce film de 75 minutes, sans commentaire ni musique, plonge dans le quotidien des « accompagnateurs » de la section romande de l'association Exit. Cette dizaine d'hommes et de femmes bénévoles venus d'horizons différents qui aident des malades incurables à se donner la mort. En mars, un autre film, *Le Choix de Jean*, consacré aux derniers mois d'un Fribourgeois membre d'Exit, avait enregistré une audience record sur la TSR.

CHANGEMENT D'AVIS

Pionnière en la matière, la Suisse est deve-

nue le seul pays au monde où des non-médecins peuvent pratiquer l'assistance au suicide. L'article 115 du code pénal stipule qu'aider quelqu'un à mourir n'est punissable que si cette démarche obéit à des « motifs égoïstes ». La Belgique et les Pays-Bas ont été plus loin en dépénalisant, dans certains cas, l'euthanasie active. Mais ces pratiques restent discrètes et de la seule responsabilité du corps médical.

Le film montre le docteur Jérôme Sobel, président d'Exit-Suisse romande, évoquant cette « chance d'habiter la Suisse » devant un parterre de collègues étrangers. Son exposé s'intitule « La Suisse et la mort douce ». Il rappelle que son association, créée en 1982, compte

désormais 11 000 membres. Le plus jeune a 21 ans, le plus vieux 103 ans. Tous auront droit à une « mort digne » en cas de maladie incurable, pourvu qu'ils en fassent la demande répétée et fassent preuve de discernement.

Un doigt se lève dans l'assemblée. Le responsable d'Exit-Italie demande une aide helvétique d'urgence, puisqu'il lui est interdit d'agir. « Nous n'acceptons que les résidents suisses », répond M. Sobel, rappelant que seule l'association Dignitas, créée à Zurich en 1998, accueille des étrangers. Un « tourisme de la mort » qui inquiète le pouvoir fédéral à Berne.

Ressort-on indemne d'un tel « travail » ? « Je suis épuisée, j'appelle ça du sacerdoce », confie une bénévole. L'humour s'invite parfois. Sur un ton enjoué, un « accompagnateur » raconte comment un couple qui voulait en finir « ne veut maintenant plus du tout mourir ».

Jérôme Sobel et son équipe sont déterminés à poursuivre leur mission. En 2004, ils ont reçu 148 demandes d'assistance en vue d'une « mort douce », et ont aidé 42 personnes à mourir.

La Deux

À PROPOS D'EXIT

Contremaîtres de nos vies

Le film plein de pudeur et d'empathie que Fernand Melgar a consacré au travail de l'association Exit (assistance au suicide) pose nombre de questions. Car nous sommes tous des candidats à la mort. Nous sommes interrogés par le mystère de notre trépas (mot qui signifie à la fois traversée et transgression). Nous sommes tous confrontés à nos limites quand la qualité de vie se péjore au point de devenir insupportable, pour nous ou pour nos proches. Le mérite du film est d'ouvrir publiquement un débat difficile et souvent douloureux.

S'il est un point où il faut se méfier des certitudes que l'on prétend imposer aux autres, c'est bien celui-ci. Sommes-nous maîtres de notre vie ? Si l'on répond par un oui catégorique, cela fait fi de notre rapport aux autres (et à Dieu pour les croyants) et nous condamne à une sorte d'autosuffisance, voire d'autisme. Si l'on répond par un non absolu, c'est oublier notre condition fondamentale, qui est faite aussi de liberté, de la liberté de donner sa vie ou de la supprimer.

Dans le récit de la création en sept jours, la Genèse a une formidable intuition: l'être humain est le contremaître de la vie comme de la nature, qu'il reçoit. Il ne saurait en disposer sans retenue, il est à la fois libre et responsable. Cet équilibre a été rompu par tous ceux qui ont voulu interpréter les textes dans le sens d'une disposition sans limites des ressources qui nous ont été confiées: être responsable de la nature, ce n'est pas l'exploiter jusqu'à l'épuisement, c'est au contraire la mettre en valeur et lui permettre de porter du fruit et de durer.

Etre responsable de la vie qui nous a été donnée, c'est la déployer et accepter qu'un jour elle puisse prendre fin. Et parmi les redoutables pouvoirs dont dispose l'être humain, il y a celui de mourir et c'est là que la question posée par des mouvements comme Exit devient cruciale: la vie est-elle sacrée ?

Quitte à soulever les protestations de ceux qui affectionnent les certitudes carrées, il faut le dire clairement: la vie en soi est infiniment respectable, mais elle n'est pas sacrée. Il y a des limites où la vie n'est plus une vie et où l'effort de continuer devient surhumain. Et il y a aussi des situations extrêmes où la vie peut avoir un poids moindre que l'amour par exemple. Toute la théologie chrétienne classique est fondée sur ce paradoxe: Jésus-Christ a donné sa vie. C'est donc qu'il y a quelque chose de plus sacré que la vie.

Les chemins que peuvent emprunter les êtres humains pour affronter la souffrance et la déchéance sont divers: à côté d'Exit, les soins palliatifs offrent une vraie alternative. En fait, ils se situent entre l'acharnement thérapeutique (qui prolonge la vie) et le suicide assisté (qui la supprime). Ils accompagnent la personne dans sa durée de vie, sans délibérément la raccourcir ou la rallonger, mais en essayant d'en alléger la souffrance.

Quels que soient nos choix, il importe de mobiliser une communauté autour de la personne qui va vers sa mort. Car même si nous sommes seuls à passer le seuil de la vie, nous avons besoin d'être accompagnés aussi loin que possible.

Privilégions la qualité relationnelle plutôt que les dogmes et les interdits et prenons au sérieux cette parole de Jean Paul II: « Tout ce qui naît d'un acte d'amour ne doit jamais être puni. S'il est incompris, donc s'il apparaît comme une erreur, cet acte d'amour doit être pardonné. »

CLAUDE SCHWAB Pasteur

Eclairages

Denis Muller et Marco Vanotti, théologien et éthicien d'une part, médecin psychiatre à l'Université de Lausanne d'autre part, réagissent à la diffusion du film sur l'assistance au suicide.

La grande imposture d'Exit

Denis Muller et Marco Vanotti

Le film Exit de Fernand Melgar a été accueilli par la critique avec des propos élogieux: documentaire d'une «très grande finesse», «profondément émouvant», «infiniment délicat». Or il y a une forme d'imposture dans le message mis en scène par ce documentaire peu critique.

La plus importante est celle de faire croire à la légitimité du suicide comme expression de la plus haute liberté individuelle et à l'assistance au suicide comme une œuvre d'une compassion infinie pour le sujet malade.

Exit choisit d'approcher la douleur morale et physique dans le seul fonctionnement individuel.

Des patients demandent l'assistance au suicide pour abrégier leurs souffrances. Certains sans être dans un stade terminal. Vouloir mourir dans la dignité ne justifie pas en principe de réclamer des médecins une telle assistance. Des soins palliatifs de qualité et un accompagnement adéquat peuvent aider bien des patients à mourir dans la dignité.

Face à l'évolution inéluctable d'une maladie, des médecins pourraient être tentés d'accéder, sans réflexion plus approfondie, à ces requêtes en apparence légitimes, pour soulager la souffrance. Mais nous soupçonnons que parfois leur dévouement louable est aussi animé par un désir de s'approprier de ce qui leur échappe: «Si je ne peux pas guérir, c'est par moi que la mort libératrice arrive.» L'image du médecin tout-puissant est ainsi préservée.

Les situations de requête d'assistance au suicide constituent un bouleversement émotionnel aussi pour l'entourage. Celui-ci est d'abord profondément interpellé par la manifestation, même implicite, d'une volonté suicidaire, puis appelé à manifester sa solidarité familiale.

Mais tout en étant touchés par ce qu'ils perçoivent, les membres de la famille s'occultent parfois mutuellement leurs craintes afin de ne pas augmenter la souffrance les uns des autres. Taire la souffrance, pense-t-on, rend celle-ci moins sensible. Or c'est le contraire qui peut arriver: ce ne sont pas les paroles qui font mal, mais les non-dits. Ainsi, une telle stratégie du silence ne va pas sans sacrifices et chacun a à en payer le prix.

Cette tendance à se dissimuler la souffrance à soi-même comme aux autres soutire la protection aux sujets suicidaires qui ont besoin d'en parler et aux proches qui se sentent démunis et empêche les manifestations de solidarité, de faire face ensemble aux difficultés.

La difficulté de nommer la mort est frappante dans le discours du président d'Exit, le Dr Jérôme Sobel. Il souligne à plusieurs reprises qu'Exit n'est pas impliqué. Ce serait une sorte d'assistance détachée, neutre, technique. Mais le ton est trompeur, comme la mise en scène.

Pour Exit et son théoricien en chef, la médecine officielle n'est pas à la hauteur, et la vraie religion fait défaut. Avec Exit, au contraire, vous n'avez rien à craindre: vous aurez la bonne mort et la bonne médication. L'assistance au suicide en devient le cheval de Troie de la légalisation de l'euthanasie.

La théologie de la mort qu'on nous sert est spiritualiste: partir, s'en aller. Les gens ne veulent pas mourir, ils ne veulent pas souffrir.

Le succès d'estime d'Exit, son écho médiatique même, sont le signe inquiétant d'une grande pauvreté de pensée, sur le plan médical, éthique et religieux.

Le deuil de soi et de l'autre n'est pas fait quand on joue ainsi avec la profondeur de la souffrance humaine.

La mort, notre mort à venir, n'est ni un Exit, ni un Transit, mais une épreuve, une cassure, une coupure.

Complaisamment filmé, le docteur Sobel boit un verre à la Vie. «Parce que nous aimons la vie jusqu'à la fin.» La caméra nous montre un club de privilégiés, dans des salons confortables. «C'est merveilleux.» «Nice project.» Un rendez-vous avec la mort, dit une charmante vieille dame.

Le Bon Docteur est filmé au milieu d'une table de douze. La mise en scène rappelle la Cène. La table sainte est dressée. Le clerc trône au milieu. «Tout ce que je fais, je suis prêt à en rendre compte devant le Grand Patron.» Et la symbolique est bien celle de la coupe: tenir le verre; «se trouver avec un produit.» On dirait qu'ils parlent du Graal.

Mais de formation sérieuse, de supervision, il n'est jamais question.

Un couple peut-il être aidé quand un des deux est sain? La réponse de celui qui se veut la caution médicale d'Exit est sidérante et désolante. Il ne dit pas un mot sur l'éthique, il se réfugie dans le pragmatisme: on n'est pas assez, c'est trop épuisant, on a besoin de recharger nos batteries. «Cela fait partie de notre mandat philosophique» dit une bénévole. «On appelle cela du bénévolat, moi j'appelle cela du sacerdoce», commente doctement Jérôme Sobel.

Gros plan sur le médecin. C'est un ORL. Il examine un patient. Routine de la médecine classique. Mais il retourne à son vrai travail, l'accompagnement. Il se laisse filmer. Il laisse filmer le calme du mourant, et son rôle lénifiant de docteur compatissant.

«Réfléchissez bien, dit-il. Quand vous aurez bu la potion, je ne pourrai plus vous retenir. Car vous aurez commencé le Grand Voyage.» «Si vous êtes décidé, buvez toute cette potion jusqu'à la dernière goutte» dit texto l'acteur principal du film. «Que la lumière vous guide vers la paix», ajoute-t-il, sur un ton liturgique dont ne sait s'il lui échappe ou s'il fait partie de sa stratégie de communication.

L'imposture médicale, incapable d'éthique, se réfugie dans les bondieuseries, bouclant la boucle de la manipulation. On ne peut qu'appeler à la lucidité critique et à la résistance éthique.

Label helvétique

RAPHAËLE BOUCHET

CINÉMA En Suisse plus qu'ailleurs, les cinéastes affectionnent le documentaire. Gros plan sur ce genre, à la veille des Journées de Soleure qui se tiendront du 16 au 22 janvier.

Vitalité, rigueur, originalité. Ces trois qualités, Marie-Pierre Duhamel-Muller les décline à foison lorsqu'elle évoque le documentaire suisse. La directrice du Festival Cinéma du réel de Paris insiste: «La Suisse est représentée chaque année dans notre compétition internationale. On chercherait en vain une présence régulière d'autres pays d'Europe, comme l'Angleterre.» Et si elle ne cache pas son admiration pour les maîtres du genre comme Richard Dindo ou Jacqueline Veuve, elle se réjouit d'une vraie présence de la relève. Mais trêve de compliments.

Les Journées de Soleure le prouvent. A l'affiche dès lundi: 45 documentaires, contre 22 fictions. L'année écoulée semble avoir été une fois encore faste pour le genre, «tant en quantité qu'en qualité», précise Ivo Kummer, directeur de la grand-messe. «C'est une tradition typiquement suisse que les films documentaires passent dans les salles, commente-t-il. Depuis Michael Moore, ils ne sont plus – en Europe – l'apanage de la télévision. Chez nous, c'était le cas depuis longtemps.» D'ailleurs, excepté les années septante et la gloire du fameux groupe des cinq (Goddard, Tanner, Soutter, Goretta et Roy), le doc suscite nettement plus d'admiration que la fiction et séduit nos apprentis-cinéastes. Pourquoi?

HISTOIRES VRAIES

«La Suisse a une mentalité horlogère, analyse Frédéric Gonseth, réalisateur entre autres de *Mission en enfer* et membre fondateur de l'Association romande du cinéma. Elle s'est beaucoup développée autour de la précision et de la technique. Je crois que l'amour du concret conduit au documentaire. D'ailleurs, on oublie trop souvent que Tanner et Goretta ont eux aussi été formés par le documentaire.» L'intérêt pour le genre n'a d'ailleurs jamais fléchi, «même dans les années les plus sombres du cinéma suisse», souligne Jean-Stéphane Bron (*Le Génie helvétique*).

Plus prosaïquement, «la richesse du documentaire résulte d'une vraie politique culturelle à son endroit, explique Jean Perret, directeur du Festival Visions du réel à Nyon. Dans les années trente, on se méfiait plus de la fiction que du docu, censé raconter des histoires vraies.» Et dès les années soixante, Berne a favorisé ce genre au détriment de la fiction.

ÉCONOMIE DE LA PAUVRETÉ

Mais surtout, le documentaire coûte «trois à quatre fois moins cher qu'une fiction, et offre des débouchés à la télévision», poursuit Jean-Stéphane Bron. Entre 2000 et 2005, le coût moyen d'un long métrage documentaire destiné au cinéma était de 365 000 francs, contre 1,07 million pour une fiction¹. De plus, avec les 35 millions de budget alloués à la section cinéma de l'Office fédéral de la culture, la Suisse soutient assez peu son cinéma. Un pays de taille égale, le Danemark par exemple, donne beaucoup plus. Pas étonnant, donc, que cette «économie de la pauvreté», selon les termes de Frédéric Gonseth, pousse les cinéastes vers le documentaire.

De plus, le documentaire a longtemps été «un outil fort de critique sociale», à l'instar de *L'Exécution du traître à la patrie Ernst S.* (1977) de Richard Dindo, d'ailleurs interdit par Berne, rappelle Jean Perret. Il a aussi permis aux Allemaniques d'asseoir leur identité face à l'Allemagne et l'Autriche. Aujourd'hui, la tendance est plus intimiste et individualiste. Nous sommes dans une période de sensibilité politique différente.» Selon Jean-Stéphane Bron, la génération s'est «décomplexée par rapport à des questions identitaires et n'a pas honte d'être suisse».

HYBRIDE

Décomplexé, donc, et fort d'une audience assez large. «Ce qu'on remarque, nous Français, c'est que le documentaire helvétique a encore une place sur les chaînes du service public», affirme Marie-Pierre Duhamel-Muller. ●●●

●●● Incontournable source de financement, la Télévision suisse romande (TSR) a d'ailleurs beaucoup augmenté les moyens alloués au genre depuis l'introduction du Pacte de l'audiovisuel, qui la contraint de soutenir le cinéma. Ainsi, en 2005, la chaîne a signé 26 contrats de coproductions de documentaires, dont 5 étaient des contrats cinéma et 21 des contrats télévision, précise Irène Chaland, responsable de l'unité documentaire de la TSR.

Cependant, «la notion de format cinéma et TV en Suisse romande, est en pleine

évolution», remarque-t-elle. «Les producteurs romands – contrairement aux Alémaniques – développent principalement des formats TV, même s'ils décident ensuite de les exploiter en salles. Ce phénomène est en partie lié à des contraintes budgétaires et aux nouveaux modes de tournage moins onéreux que la pellicule, comme la caméra dv.»

C'est précisément contre cette «hybridation» du genre que s'insurge Daniel Schweizer (*Skin or die, Skinhead attitude, White Terror*). «De plus en plus de films indépendants ne relèvent ni de la télévision ni du cinéma. On arrive à une standardisation, avec des œuvres *light*, pas assez radicales ou au contraire pas assez grand public.» En substance, entre artisanat et fast-food, il faudra choisir son camp, estime le réalisateur.

Jean Perret confirme: «Il faut combattre les amalgames. La richesse du docu suisse repose sur la distinction des pratiques. Travailler en 26 ou 52 minutes pour la télévision, c'est une autre façon d'aborder le réel.» Car si un docu TV dévoile son sujet dans les cinq premières minutes et n'a pas droit à l'erreur quant à ses informations, le film indépendant, lui, relève d'une toute autre logique. «C'est une tentative d'élucidation, une recherche plus instinctive dont on découvre les tâtonnements tout au long du film», poursuit le directeur du festival nyonnais. Et de rappeler que si les cinéastes ont besoin de la télévision, l'inverse est aussi vrai. «Il faut garder cette diversité de points de vue plutôt qu'uniformiser.»

FORMATAGE?

Cette dernière tendance n'est pas forcément ressentie par tous: «Nous sommes justement appréciés pour notre atypisme, note Fernand Melgar, en lice avec *Exit* pour le Prix du meilleur documentaire à Soleure. D'ailleurs, pourquoi la TSR formaterait-elle les indépendants, puisqu'elle a tout ce qu'il faut comme journalistes à l'interne? Au contraire, j'ai plutôt l'impression que le cinéma d'auteur y est favorisé.» Autre son de cloche du côté du cinéaste militant Daniel Künzi (*Après le Goulag, Aimée S. emprisonnée en 1945*): «Il faut parfois sortir deux formats, un pour la TSR, l'autre pour les festivals internationaux. Quant aux projets corrosifs comme l'apartheid ou l'or nazi, ils sont difficiles à faire passer, et c'est encore

plus délicat pour la fiction. Mais à la décharge de la TSR, les experts de l'OFC sont encore plus frileux!» En outre, pour le docu TV, «les financements sont plus difficiles à trouver si le sujet ne concerne pas la Suisse, affirme Emmanuelle de Riedmaten (*Blandine et les siens*). Mais cela correspond à cette télévision de proximité voulue par Gilles Marchand.»

Mais si le docu de télévision se porte bien dans l'ensemble, celui de cinéma semble moins bien loti au plan fédéral. «Le budget global alloué au cinéma n'a pas augmenté, et la fiction a peu à peu rogné sur le documentaire, qui a perdu la moitié de ses moyens», dénonce Frédéric Gonseth. Le cinéaste est à l'origine de l'Appel des documentaristes qui, l'été dernier, demandait à Nicolas Bideau de séparer les genres en deux collègues distincts (lire interview). «C'est un but noble que de vouloir soutenir la fiction. Mais il n'y a aucune raison de sacrifier le documentaire.» Bref, les réalisateurs sont confrontés au manque d'argent, mais aussi à une logique de marché. «À l'heure de la mondialisation, ce sont les films rentables qui sont soutenus en priorité», tance Daniel Künzi.

PAS DE CRAINTES

Pionnière du genre, Jacqueline Veuve (*L'Homme des casernes, La Nébuleuse du cœur*) explique en outre qu'«une vingtaine de cinéastes sortent chaque année des écoles d'art et se partagent le même gâteau». Avant de souligner que les conditions se sont tout de même améliorées. «Il est beaucoup plus facile qu'avant de montrer un documentaire dans les salles, qui sont désormais équipées en vidéo et DVD. Avant, la structure était plus lourde. C'était aussi très difficile d'être une femme dans le métier. Les temps ont changé.»

Par ailleurs, l'Appel des documentaristes a agacé une partie de la profession, tous domaines confondus. «Démarche cavalière», «attitude aux relents corporatistes», «chiffres erronés», entend-on çà et là. «Le milieu est très réactif, explique Jean Perret. Mais je crois qu'il est trop tôt pour entrer dans la polémique. Nicolas Bideau veut renforcer la fiction. L'idée me semble intelligente. Il n'y a rien à en craindre, tant que l'on soutient encore la diversité des genres documentaires.»

¹ Chiffres fournis par le Fonds Regio.

Selon les chiffres

encore provisoires fournis par ProCinema (l'Association suisse des exploitants et distributeurs de films), les cinémas suisses ont enregistré, en 2005, quelque 15 250 000 entrées, dont 900 000 pour des films suisses (soit 5,9%). Les Romands se sont montrés friands de documentaires (qui représentent 62% des films suisses vus), devant les Tessinois (36%) et les Alémaniques (15%). Par ailleurs, les docs ayant le mieux marché ces dernières années sont *Mani Matter – Warum syt dir so truurig?* (146 000 entrées) et *Le Génie helvétique* (105 000 entrées).

Les rendez-vous

(lire aussi en page 23). Au Spoutnik de Genève, *Les Dieux ne meurent jamais* en présence de 19 de Laurent Aubert, ve 20 de Johnnattan Watts et des deux le sa 21, à 21h.

Au CAC-Voltaire de Genève, *La Petite dame du Capitole* en présence de Jacqueline Veuve et de Lucienne Schnegg, ma 24 janvier à 20h (photo DR/JOURNÉES DE SOLEURE).

Au City Club de Pully, *Josh's Trees* de Peter Entell en présence du réalisateur et de Rosette Poletti de l'Association Vivre Son Deuil, me 8 février à 20h45. La même projection-débat se tiendra au Scala de Genève le 9 février à 20h.

A noter également, **deux sorties DVD**. *Mission en enfer*, remarquable documentaire de Frédéric Gonseth et Catherine Azad, relate une douloureuse page de l'histoire suisse, celle des missions sanitaires envoyées par la Croix-Rouge sur le front de l'Est entre 1941 et 1943.

Quant au coffret *L'Histoire c'est moi*, il regroupe 555 témoignages recueillis lors de l'exposition éponyme de l'Association Archimob. En 1998, en pleine tourmente liée aux fonds juifs, de jeunes historiens choisissaient d'écouter et filmer les «Anciens» qui avaient vécu la Seconde Guerre mondiale. Le DVD contient de nombreux bonus et un cédérom de matériel pédagogique. Rens: Archimob, 6 rue Charles-Monnard, Lausanne, ☎ 021 351 05 11.

«Dépasser le réflexe télé»

Le Genevois Nicolas Bideau, 36 ans, dirige la Section cinéma de l'Office fédéral de la culture depuis cent jours. Il dévoilera la semaine prochaine à Soleure sa stratégie pour soutenir le cinéma suisse. Entretien.

Vous dites vouloir augmenter à la fois la qualité et la popularité des films. Pour le documentaire, qu'est-ce que cela signifie?

– Le documentaire suisse n'a rien à envier à ses voisins européens. Les efforts à fournir le concernant sont bien moindres que pour la fiction. Cependant, il y a des disparités entre Romands et Alémaniques auxquelles il faudrait remédier. Outre-Sarine, le documentaire fait beaucoup d'entrées en salles. Les réalisateurs le conçoivent avant tout pour le cinéma. Chez les Romands, il y a une sorte d'angoisse à excéder les 52 minutes. Je souhaiterais qu'ils dépassent davantage ce réflexe du format télévisuel, car à mon sens certains sujets sont mieux traités en 1h30, comme le montrent *Le Génie helvétique* de Bron, *L'accord* de Wadimoff et *Guelpa* ou *Exit* de Melgar.

Certains réalisateurs craignent que vous mettiez l'accent sur la fiction au détriment du documentaire.

– Tout cela est parti d'une mauvaise interprétation. J'ai dit à Locarno qu'il fallait concentrer nos moyens – et non pas les moyens – sur la fiction.

Au contraire, il faut soutenir cette tradition forte du documentaire suisse. Et la création de

deux collègues distincts – fiction et documentaire – va dans ce sens (*les collègues sélectionnent les projets soutenus, ndlr*). Car jusqu'ici, les réalisateurs ne pouvaient pas commencer à tourner avant d'avoir reçu le feu vert pour les subventions. Or le documentaire, contrairement à la fiction, est souvent tributaire de l'actualité. Il faut parfois commencer à tourner avant d'avoir reçu l'argent. Cette séparation en deux collègues tient donc mieux compte des spécificités du genre. Ils sont dotés de 9,15 millions pour la fiction et de 3 millions pour le documentaire. Je tiens d'ailleurs à maintenir ce rapport de un tiers/deux tiers pour les crédits, contrairement à ce qui a été dit.

Vous avez également affirmé qu'il y avait trop de monde dans le milieu du cinéma.

La Suisse romande regorge d'auteurs-producteurs de films documentaires...

– Oui, il y a trop de monde, ce qui nuit souvent à la professionnalité des projets. Le métier demande de l'expérience: c'est seulement après avoir aligné une bonne série de projets que l'on évite les pièges classiques de la production, que l'on connaît mieux le marché. Je verrais d'un bon œil un regroupement de scénaristes et réalisateurs auprès des plus grosses maisons de production romandes. Ce qui permettrait à mon avis de faire des économies d'échelle et d'améliorer la qualité des projets. Quant à la formation, on pourrait aussi songer à un regroupement entre les différentes écoles. Mais cela n'est pas de mon ressort. RBT

Röstigraben soleurois

«Cœur du cinéma suisse», selon les mots de son directeur Ivo Kummer, les Journées de Soleure semblent dédaignées par les Romands, public et presse en particulier. Mais aussi réalisateurs. «C'est vrai qu'il y a quinze ans, nous étions nombreux à y aller. Ce n'est plus le cas aujourd'hui», se souvient Fernand Melgar. L'austérité de la ville au mois de janvier et les conditions de logement précaires auront peut-être eu raison de la curiosité du public, qui préfère de loin Nyon ou Locarno, estime-t-il. Et si le docu domine la programmation du festival cette année, Fernand Melgar estime «dommage» d'être le seul Romand en lice pour le Prix du meilleur film documentaire, parmi quatre Zurichois. Pour Daniel Schweizer, «la Suisse romande est tellement atomisée que tout ce qui peut nous rassembler est bénéfique. On a intérêt à se confronter au puissant pôle zurichois. Les Alémaniques sont souvent plus ouverts et plus dynamiques que nous. Nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres. Arrêtons de parler Röstigraben.» Quant à Frédéric Gonseth, il regrette justement que le festival ne soit «plus vraiment la vitrine du cinéma suisse. Les films sont choisis par des Alémaniques et pour des Alémaniques.»

«Faux», rétorque le directeur. Avec 60 réalisateurs romands, 90 Suisses alémaniques et 10 Tessinois, les proportions sont bien respectées. Il en va de même pour la composition du jury, qui récompense régulièrement des Romands, argue-t-il. «Et puis, ceux-ci n'ont pas à se plaindre en matière de représentation. Ils ont Jean-Frédéric Jauslin à l'Office fédéral de la culture, Nicolas Bideau à la Section cinéma et Frédéric Maire au Festival de Locarno.» RBT

Les Romands boudent leur cinéma

Les chiffres en témoignent, les films suisses – fictions et documentaires – font une meilleure carrière outre-Sarine que chez les Romands. Question de marché, bien sûr. «Avec ses 4,5 millions d'habitants, la Suisse alémanique offre un bassin de population suffisant pour rentabiliser un film», explique Micha Schiowow, directeur de Swiss Films, organisme de promotion du cinéma suisse. Pour preuve, la récente fiction *Mein Name ist Eugen*, de Michael Steiner, a engrangé quelque 530 000 entrées, chose impossible en Suisse romande.

Question de moyens, aussi. «Zurich est un pôle puissant, qui concentre 60 à 70% de ce

qui existe pour le cinéma en Suisse, des producteurs en passant par les distributeurs», poursuit-il. De plus, le schwytdütsch crée une «niche protectrice, tous genres confondus», affirme le cinéaste Frédéric Gonseth. Les gens vont voir les seuls films en dialecte. Il n'y a donc pas de concurrence possible avec l'Allemagne. Les Romands, eux, ont un handicap beaucoup plus grand face à la France.»

Un handicap, certes, mais aussi «une image désastreuse et parfois injuste de leur cinéma de fiction», explique Laurent Guido, maître-assistant à la section cinéma de l'Université de Lausanne. «Les derniers films d'Alain Tanner, assassinés

par la critique romande, ont trouvé leur public outre-Sarine», reprend Micha Schiowow.

Quant au documentaire, il semble avoir meilleure réputation en Romandie: en 2005, le genre a engrangé 62% des entrées sur l'ensemble des films suisses. «Des docs comme *Le Génie helvétique* ou ceux de Lionel Baier (*La Parade, Celui au pasteur*) ont eu un certain impact sur le public», affirme Laurent Guido. «Il est vrai que ce genre s'en tire mieux, commente Micha Schiowow. Mais le nombre d'entrées est tellement dérisoire (environ 46 000 en 2005, ndlr) que je doute qu'il soit significatif.» RBT

Hintergrund

Tod auf Verlangen

Daniel Puntas Bernet

Seit Anfang Jahr erlaubt das Lausanner Universitätsspital CHUV der Organisation Exit die Beihilfe zur Selbsttötung in den Räumlichkeiten des Spitals. Erstmals darf somit in einem Schweizer Krankenhaus Sterbehilfe betrieben werden. Das bereitet nicht nur dem Pflegepersonal Mühe.

Eigentlich hat die Leitung des Lausanner Universitätsspitals nur das Naheliegende verordnet: Nicht mehr transportfähige Patienten, die aufgrund einer unheilbaren Krankheit und nicht zumutbaren Leidens einen assistierten Suizid begehen wollen, dürfen dies künftig im Spitalbett tun. Begleitet würden sie dabei von freiwilligen Sterbehelfern der Organisation Exit. In gerade einmal drei Fällen in den letzten fünf Jahren hätte diese Handhabe zur Anwendung kommen können. Doch die Direktion des Lausanner CHUV erntete nichtsdestoweniger einen Sturm des Protests: Besorgte Patienten wollten wissen, ob der Arzt nun künftig die Giftflasche mit sich trage, Krankenpfleger distanzieren sich vorsorglich von der Vorstellung, Suizidwillige bis ans Ende pflegen zu müssen. In den Westschweizer Medien entzündete sich erneut die alte Debatte, ob «Hilfe beim Sterben» oder «Hilfe zum Sterben» ethisch richtig sei.

«Man könnte meinen, wir hätten gesagt, kommen Sie nach Lausanne und bringen Sie sich um», ereifert sich René Chiolerio, Chefarzt und Präsident der Ethikkommission des CHUV. «Dabei haben wir die Türe nur einen kleinen Spalt geöffnet.» Dass mit einem grossen Echo zu rechnen war, wäre allerdings alleine an der Tatsache abzulesen gewesen, dass in den vergangenen Jahren keine Frage dieselbe Ethikkommission so lange und intensiv beschäftigt hat wie jene nach Suizid im Spital durch Exit.

Heftige Diskussionen

Auch in den Deutschschweizer Universitätsspitalen bereitet diese Frage Kopfzerbrechen. Das Berner Inselspital habe den Punkt auf der Traktandenliste, befinde sich aber noch am Anfang eines Suchprozesses, erklärt der dortige Seelsorger Plasch Spescha. Eine interne Diskussion über den assistierten Suizid im Spital verlief äusserst angespannt und geprägt von ständig schwankenden Stimmungen. Am Universitätsspital Basel kommentiert der Arzt Andreas Bitterlin den Lausanner Entscheid hingegen klar als ein «falsches Signal, das keine Wirkung auf Basel haben wird». Patienten könnten befürchten, dass man sie im Spital dahingehend bearbeiten wolle. Ein Spital aber müsse ein geschützter Raum sein. Und auch der Palliativmediziner Urs Lütolf vom Zürcher Universitätsspital, wo man offiziell noch keine Position bezogen hat, weist auf mögliche Gefahren der Suizidmöglichkeit hin: «Ein Spital will seinem Auftrag gemäss immer helfen, heilen und Schmerzen lindern, da passt Exit nicht hinein.» Zudem würden Teamgräben aufgerissen, wenn beides (Leben retten und aktiv sterben) im selben Haus passiere.

Bei Exit freut man sich indes über den Liberalisierungsschritt des Lausanner Spitals. «Dass ein schwer kranker, leidender Mensch, der mit seinem Leben abgeschlossen hat und nur noch den Wunsch hat, diese Welt in Frieden zu verlassen, gezwungen ist, sein letztes Domizil zu verlassen, weil er dort nicht sterben darf, ist einer humanen Gesellschaft unwürdig», sagt Andreas Blum, der Sprecher von Exit in der deutschsprachigen Schweiz. Blum bezeichnet das ethische Dilemma des Arztes - zwischen der Pflicht zur Lebenserhaltung und dem Recht des Menschen auf den Tod - zwar als unaufhebbar. Gleichzeitig ist Blum aber der Ansicht, dass ein Arzt ethisch verpflichtet sei, einen sterbewilligen Patienten einem Kollegen zu überweisen, der den Willen des Patienten höher gewichte als seine möglichen Skrupel. Am CHUV ist es theoretisch denkbar, dass ein Arzt nach Arbeitsschluss seinen Kittel auszieht und als freiwilliger Sterbehelfer für Exit agiert.

Den Vorwurf, mit der Präsenz von Exit im Spital den Patienten überhaupt erst auf den Gedanken zu bringen, mag Blum nicht gelten lassen. «Ich halte es nicht für problematisch, sondern für sinnvoll, wenn die Existenz von Exit Menschen dazu bringt, sich über ihr Sterben Gedanken zu machen.»

Eine Nachfrage bei Ärzten und Pflegern in verschiedenen Spitälern und Altersheimen zeigt, wie unterschiedlich die Meinungen und wie zwiespältig die Gefühle im Zusammenhang mit den (meist nicht medizinisch ausgebildeten) Sterbehelfern sind. Das zu schnelle Vorgehen wird immer wieder erwähnt, genauso wie der Vorwurf, einige Sterbehelfer litten am «Heilsbringersyndrom» und seien geradezu süchtig nach der intensiven Erfahrung mit dem Tod. «Vielfach kann das Gefühl von Macht sowie die Phantasie, über Leben und Tod entscheiden zu können, ein Motiv von Sterbehelfern sein», sagt dazu Margreth Leuthold von der Schweizerischen Akademie für Medizinische Wissenschaften.

Selbst wenn Exit bewusst auf Werbung verzichtet und sich lediglich auf Information und Aufklärung konzentriert, haftet der Organisation, so der Eindruck bei vielen der Befragten, etwas Missionarisches an. Auch der vergangene Woche in Solothurn prämierte Dokumentarfilm «Exit» von Fernand Melgar schafft es nicht restlos, mit diesem Klischee aufzuräumen. Obschon es Melgar gelingt, vorurteilsfrei und sehr intim über die Arbeit der Exit- Sterbehelfer in der Westschweiz zu berichten, dürften ein paar Sequenzen auf den Betrachter irritierend wirken. Etwa wenn Jérôme Sobel als Präsident von Exit an einer Versammlung mit zwölf Sterbehelfern eine Sitzordnung einnimmt, die unweigerlich an das Abendmahl von Jesus Christus erinnert. Oder wenn der gleiche Sobel als Arzt bei der Einnahme des tödlichen Gifts einer Patientin verkündet: «Ich wünsche dir, dass du das Licht erblickst, um Frieden zu finden.» In seiner Lausanner Praxis gibt sich Sobel weniger pathetisch und versichert, dass ihm nichts mehr am Herzen liege, als dass es eines Tages seine Organisation nicht mehr brauche und ausschliesslich Ärzte die Sterbebegleitung vornähmen. «Es ist für mich ein Widerspruch, dass ein Spital am Anfang eines menschlichen Lebens ohne weiteres eine Abtreibung vornimmt, wo das entstehende Leben sich notabene nicht dazu äussern kann, hingegen Mühe bekundet, an einem unheilbar kranken und zu Ende gehenden Leben, bei freier Willensäusserung des Patienten, die gleiche Tat zu vollbringen.» Dass das Lausanner Universitätsspital seiner Organisation nun die Türen öffnet, wertet er als Beweis des Vertrauens in die seriöse Arbeit von Exit und als wichtigen Schritt auf dem Weg zu mehr Akzeptanz der selbstbestimmten Lebensverkürzung.

Autonomie oder Schicksal

Am meisten Mühe mit der Vorstellung, Patienten durch assistierten Suizid zu verlieren, bekundet das Pflegepersonal. Viele Altersheime und Pflegezentren verbieten denn auch Exit nach wie vor den Zugang. Manche stellen dem verbreiteten Autonomiedenken, nach welchem das Individuum mit seinen Wünschen über allem steht, eine Care- Ethik gegenüber, welche akzeptiert, dass das menschliche Leben schicksalhaft ist und sich der Steuerung entzieht. «Den Wunsch nach assistiertem Suizid hören wir von unseren Patienten häufig», sagt Andreas Gerber vom Berner Diakonissenhaus, wo die Pfleger und Pflegerinnen ausschliesslich von Sterbenden umgeben sind. «Doch die Angst vor dem sozialen Tod ist dabei weit grösser als die Agonie der Schmerzen. Meistens verschwindet der Sterbewunsch wieder, sobald die Sterbenden Solidarität erfahren.» Dass dabei die Palliative Therapie nicht immer ein geeignetes Mittel ist, um gegen Exit zu opponieren, weiss auch Gerber. «Früher war ich militanter Exit- Gegner, heute gestehe ich ein, dass es Situationen geben kann, wo schmerzlindernde Massnahmen nicht mehr ausreichen und ein assistierter Suizid erwägbar wird.»

Eine Pflegerin aus demselben Haus spricht von der wichtigen Phase zwischen dem Suizidwunsch und dem natürlichen Tod, in der sich für den Menschen spürbare Ruhe und Frieden einstellen und die Erfahrung, dass Leiden nicht nur sinnlos ist. In dieser Frage vertritt Exit die gegenteilige Haltung. Der Theologe und Sterbebegleiter Gabriel Looser spricht in seinen Büchern aber wiederum davon, dass Sterbende in der finalen Lebensphase noch einen zusätzlichen und wichtigen Schritt in der geistigen Entwicklung machen. Diese letzte Entwicklung ist auch Menschen möglich, die durch einen assistierten Suizid aus dem Leben treten. Dies ist jedenfalls die Erfahrung der Psychologin und Sterbebegleiterin Elsbeth Voerkel. Ihren Ehemann verlor sie vor sechs Jahren nach siebzehnjähriger Krankheit. Seit zwei Jahren arbeitet sie für Exit. Sie ist weder esoterisch noch religiös motiviert, würde nie einen Flyer von Exit in einem Spital auflegen und verurteilt Tendenzen innerhalb ihrer Organisation, die ideologisch oder missionarisch daherkommen. «Ich habe schon einigen Patienten gesagt, warten Sie noch ein wenig, oder ich bin unverrichteter Dinge wieder nach Hause gegangen. Die Sterbenden wissen selber, wann es so weit ist.»

Regelungen der Sterbehilfe

dpb

Die Schweiz ist das einzige Land der westlichen Welt, das die Beihilfe zur Selbsttötung explizit nicht unter Strafe stellt. Dies unter der Voraussetzung, dass keine selbstsüchtigen Motive des Sterbehelfers vorliegen (Artikel 115 des Schweizerischen Strafgesetzbuches). Aufgeschreckt durch die Aktivitäten der Sterbehilfeorganisation Dignitas sah sich das Bundesamt für Justiz jedoch gezwungen, allfälligen gesetzgeberischen Handlungsbedarf im Bereich der indirekten aktiven und passiven Sterbehilfe, der Suizidhilfe und des Sterbetourismus auszuloten. In einem Vorentwurf, der Ende Januar in die Ämterkonsultation geht, werden zusätzlich mögliche Massnahmen zur Förderung der Palliativmedizin (medizinische Betreuung des Sterbenden) geprüft. Im Frühjahr dürfte Departementsvorsteher Christoph Blocher dem Gesamtbundesrat einen Gesetzesvorschlag unterbreiten.

Vergangene Woche wurde ebenfalls bekannt, dass das Oberste Gericht der USA nach langem juristischem Seilziehen mit sechs gegen drei Stimmen entschied, Ärzten im amerikanischen Teilstaat Oregon zu erlauben, aktive Sterbehilfe zu leisten. Eine solche Regelung kennen auch die Niederlande und Belgien. Fast gleichzeitig verabschiedete die Regierung in Australien ein Gesetz, wonach es unter Androhung hoher Geldbussen verboten ist, über Methoden der Sterbehilfe zu diskutieren oder diese über Telefon oder Internet zu verbreiten. Bereits das Betrachten der Homepage von Exit ist in Australien ab sofort strafbar. (dpb.)

Euthanasie

Brennpunkt

Sterbehilfe

Tod auf Bestellung

Martin Müller, Urs Von Tobel

In der Schweiz darf jeder jedem beim Suizid helfen. Kritiker fordern strengere Richtlinien - doch der Bund zögert.

Die Inneneinrichtung ähnelt einer trendigen Lounge: ein hellgrauer Raum, asketische Sitzmöbel, fast steril die Glasscheibe, die den Blick auf einen Medikamentenschrank freigibt. In dieser unterkühlten Umgebung will Arzt Gustav Strom der lebensmüden, aus Hamburg angereisten Alice zum Tod verhelfen. Nachdem ihr der umtriebige Sterbehelfer routiniert die Modalitäten der letzten Reise erklärt hat, erklingt im Hintergrund Barockmusik. So inszenierte der Schweizer Autor Lukas Bärfuss in seinem Schauspiel «Alices Reise in die Schweiz», das 2003 am Theater Basel uraufgeführt wurde, die Situation der Suizidbeihilfe für Lebensmüde. Die Realität in einem unauffälligen Mietshaus in Zürich-Wiedikon präsentiert sich etwas altmodischer: ein Zimmer mit einem Bett, daneben ein Nachtkästchen, ein Tisch mit fünf Stühlen, an der Wand ein Ölbild. Neben dem Kassettenrekorder liegt eine Vivaldi-CD: «Die vier Jahreszeiten».

In der kleinen Wohnung, die die Sterbehilfeorganisation Dignitas gemietet hat, sind im letzten Jahr 138 Menschen gestorben. Dazu kommen 162 Personen, die sich mit Exit Deutschschweiz das Leben genommen haben - und etwa 50 weitere mit Exit Romandie.

Verglichen mit den jährlich rund 1400 Suiziden in der Schweiz, nimmt sich die Zahl der begleiteten Freitode zwar bescheiden aus - die Tendenz zeigt aber seit Jahren stetig nach oben. Sterbehilfe ist eine Antwort auf die Apparatemedizin: Schwerstkranke können immer länger am Leben erhalten werden, auch wenn sie dies gar nicht mehr wollen. Das Recht, über den eigenen Tod bestimmen zu können, ist deshalb das gewichtigste Argument, das Exit und Dignitas als Legitimation für ihre Arbeit ins Feld führen.

Um Hilfe beim Freitod ersuchen in der Regel Menschen, die an einer unheilbaren Krankheit oder unter schweren Schmerzen leiden - hin und wieder Hochbetagte, die ganz einfach «lebensmüde» sind. Wer urteilsfähig ist und seinen Sterbewunsch wiederholt unzweifelhaft äussert, erhält nach einem Gespräch mit einem Vertrauensarzt der beiden Vereine ein Rezept für Natrium-Pentobarbital. Betreut von einem freiwilligen Exit- oder Dignitas-Helfer, schlucken die Betroffenen zuerst ein Antibrechmittel und wenig später das in Wasser aufgelöste, bittere Gift. Bald darauf setzt der Schlaf ein, der langsam und schmerzlos in den Tod übergeht.

Wer hat das Recht auf Selbstmord?

In einfühlsamen, zugleich Distanz suchenden Bildern zeigt der Film «Exit» des Lausanner Regisseurs Fernand Melgar das begleitete Sterben. «Exit», der am 9. Februar in den Deutschschweizer Kinos anläuft, wurde an den Solothurner Filmtagen als bester Dokumentarstreifen ausgezeichnet. Er zeigt zum Beispiel die 45-jährige Jocelyne, die vor 20 Jahren an multipler Sklerose erkrankt ist. Sie leide sehr darunter, ihr Leben nicht ohne die dauernde Hilfe von zahllosen Menschen führen zu können, sagt sie mühsam. Ihre Freitoderklärung kann sie nur noch mit grösster Kraftanstrengung zu Papier bringen. Das geht unter die Haut. Doch was der Film nur andeutet, sind die Probleme, die sich hinter der Sterbehilfe verbergen.

-Psychische Krankheiten: Hat auch ein Recht auf Selbstmord, wer unter Depressionen oder einer psychischen Krankheit leidet? Die nationale Ethikkommission wie auch die Mehrheit der Psychiater sagen

Nein: Bei Psychischkranken sei der Suizidwunsch «in der Regel» eine Folge der Krankheit, und verlässliche Prognosen seien zudem schwierig.

Der Verein Exit ist darum sehr zurückhaltend: Von den 162 Freitodbegleitungen betrafen letztes Jahr gerade mal zwei Psychischkranke. Dignitas hingegen betrachtet Menschen mit mentalen Krankheiten als urteilsfähig in Bezug auf die Frage, ob sie weiterleben oder lieber sterben möchten. «Sie haben in der Regel den Anspruch darauf, bei einem vorgesehenen Freitod begleitet zu werden, um Risiken auszuschalten», sagt Dignitas-Generalsekretär Ludwig A. Minelli.

-Sterbetourismus: Von den 138 Menschen, die 2005 mit Hilfe von Dignitas starben, lebten 126 im Ausland. Inzwischen wächst die Kritik an dieser Praxis - vor allem wegen der manchmal extrem kurzen Zeit der «Begleitung»: Nach oft bloss telefonischem oder schriftlichem Kontakt reist der Sterbewillige in die Schweiz, trifft kurz den Vertrauensarzt und lässt sich unmittelbar darauf, oft noch am gleichen Tag, das tödliche Mittel geben.

Die Frage der Urteilsfähigkeit und der Dauerhaftigkeit des Todeswunsches könne «nicht im Schnellverfahren geklärt» werden, kritisiert Exit. Der Verein macht darum nur Freitodbegleitungen bei Mitgliedern, die in der Schweiz wohnen - «weil wir kein Dienstleistungsunternehmen der Sterbehilfe auf Knopfdruck werden wollen», sagt der Mediensprecher und frühere Direktor von Schweizer Radio DRS, Andreas Blum.

Dignitas argumentiert, der Ausschluss von Ausländern käme einer Verletzung der Europäischen Menschenrechtskonvention gleich. Dabei scheut sich Dignitas nicht vor einem fragwürdigen Vergleich: «Aus der Zurückweisung von Flüchtlingen während des Zweiten Weltkriegs an ihrer Grenze sollte die Schweiz ihre Lehren gezogen haben.»

-Finanzen: Die Schweizer Gesetze erlauben die Suizidbeihilfe nur, falls sie nicht aus selbstsüchtigen Beweggründen erfolgt (siehe «Gesetze: Die Schweiz gehört zu den liberalsten Ländern», Seite 22). Kontrolliert werden kann dies kaum; bei Dignitas etwa gewährt Chef Ludwig A. Minelli niemandem Einblick in die Bücher. Publiziert werden nur rudimentäre Zusammenfassungen - die letzte fürs Jahr 2003 -, und über Zuwendungen für eine von Minelli kontrollierte Stiftung erfährt die Öffentlichkeit überhaupt nichts. Immer wieder taucht deshalb der Verdacht auf, Sterbewillige könnten sich mit einer üppigen Spende ein Arztrezept für das tödliche Medikament erkaufen; ruckbar geworden sind Fälle in der Grössenordnung von 160000 Franken. Transparent sind einzig die offiziellen «Tarife» für die Freitodbegleitung: 5000 Franken lässt sich Dignitas überweisen für die Vorbereitung und die Durchführung der Freitodbegleitung, den Verkehr mit den Ämtern, die Arztkosten und die Kremation samt einem allfälligen Urnenversand. Exit verlangt, je nach Dauer der Mitgliedschaft, zwischen 0 und 1200 Franken.

«Es braucht einfach mehr Qualität»

Der leitende Zürcher Oberstaatsanwalt Andreas Brunner fordert aufgrund all dieser Probleme ein eidgenössisches Sterbehilfegesetz. Darin soll seiner Meinung nach geregelt werden, dass die Sterbehilfeorganisationen eine staatliche Bewilligung brauchen, die sie nur erhalten, wenn Strukturen und Finanzen transparent sind. Ferner soll festgelegt werden, welche Mindestausbildung die Freitodbegleiter wie auch die Vertrauensärzte absolvieren müssen. Schliesslich verlangt Brunner für einzelne Patientengruppen wie Alzheimerkranke spezielle Mindestanforderungen, damit Sterbehilfe geleistet werden darf. «Es braucht einfach mehr Qualität in diesem Bereich», fordert Brunner. Und der Sozialethiker Hans Ruh sagt: «Der Freitod darf nicht zum Geschäft werden» (siehe Interview, Seite 24).

Der gleichen Meinung ist Christoph Müller, Bezirksamtman im aargauischen Bezirk Kulm. In Reinach betrieb Dignitas von 2004 bis Anfang 2005 ein Sterbezimmer. 18 Dossiers von Sterbebegleitungen landeten auf Müllers Pult - in 16 Fällen ging es um eigens dafür angereiste Sterbewillige aus dem Ausland. «Oft lag das tödliche Medikament schon bereit, bevor der Vertrauensarzt das Rezept ausgestellt hatte», sagt Müller. Deshalb fordert er: «Der Bund muss die Aufsicht über die Sterbehilfeorganisationen regeln.»

Noch einen Schritt weiter geht der St. Galler Rechtsanwalt Frank Petermann: Auf eigene Faust entwarf er vor anderthalb Jahren ein «Gesetz zur Suizidprävention». Kernstück seines Modells sind staatliche, «neutrale» Beratungsstellen für Menschen mit Suizidwunsch. Petermann: «Vertrauen kann nur entstehen, wenn die Beratung auch einen Suizid akzeptiert, sofern sich zeigt, dass das Problem anders nicht gelöst werden kann oder dass die ratsuchende Person trotz Alternativen am Sterbewunsch festhält.» Und Dagmar Fenner, Privatdozentin für Philosophie an der Universität Basel, ergänzt: «Die Verhinderung von unbegleiteten Suiziden mit unzulänglichen Methoden ist ein dringendes Gebot mitmenschlicher Fürsorge.» Statt suizidale Menschen um jeden Preis am Leben erhalten zu wollen, soll in vertrauensvoller Beratung gemeinsam geprüft werden, ob die Einschätzung der Lebenssituation realistisch ist und auch die Auswirkungen des Suizids auf die Angehörigen ausreichend berücksichtigt wurde.

Der Staat tut sich schwer

Doch die Zeit dafür scheint noch nicht reif. Zwar schickt das zuständige Bundesamt für Justiz demnächst einen Bericht über mögliche Massnahmen in eine verwaltungsinterne Vernehmlassung. Gegenüber dem Beobachter will Amtsdirektor Heinrich Koller indes nicht sagen, welche Massnahmen er darin vorschlägt. An einer Expertentagung zum Thema Sterbehilfe liess Koller vor gut zwei Monaten durchblicken, dass er in dieser Sache am liebsten überhaupt nichts unternehmen würde: Eine staatliche Kontrolle der Sterbehilfeorganisationen führe zwangsläufig zu einer staatlichen Anerkennung, und das sei «nicht unproblematisch».

Koller weiss dabei seinen Chef, Bundesrat Christoph Blocher, hinter sich. Dessen Vorgängerin Ruth Metzler hatte die nationale Ethikkommission beauftragt, Vorschläge für eine gesetzliche Regelung zu machen. Der neu gewählte Blocher machte diesen Auftrag umgehend rückgängig. Dabei kam schon 1996 ein im Auftrag des Bundes erstellter Expertenbericht einstimmig zum Schluss, es brauche endlich eine Regelung von aktiver und passiver Sterbehilfe: «Angesichts der Auswirkungen für den Einzelnen und für die Gesellschaft kann ein demokratischer Staat seine Verantwortung in der Frage der Sterbehilfe nicht auf den einzelnen Arzt oder auf eine Standesorganisation abwälzen. Die wesentlichen Voraussetzungen, unter denen Sterbehilfe geleistet werden darf, müssen in einem formellen, dem Referendum unterstellten Gesetz geregelt werden», empfahlen die Fachleute damals. Auch die eidgenössische Ethikkommission forderte letzten Sommer einstimmig eine genauere gesetzliche Regelung: Weil keiner die Sterbehilfeorganisationen kontrolliere, könnten diese ihre selbst gesteckten Grenzen überschreiten.

Exit würde eine Art «Lizenzierungsverfahren» für Sterbehilfeorganisationen sogar «begrüssen», sagt Vorstandsmitglied Andreas Blum: Minimale Standards punkto Organisation, Aus- und Weiterbildung der Freitodbegleiter sowie finanzielle Transparenz «sollten in einem so sensiblen Bereich eigentlich eine Selbstverständlichkeit sein». Dignitas hingegen erachtet die bisherige Form der Ausbildung der Sterbehelfer als genügend; eine staatliche Regelung sei nicht nötig.

Pointierter Kritiker einer verstärkten Aufsicht ist der emeritierte Berner Strafrechtsprofessor Gunther Arzt, der sich seit 35 Jahren mit dem Thema Sterbehilfe beschäftigt: Schärfere Kontrollen führten zu einem paradoxen Nebeneinander von detailliert organisierter Suizidhilfe mit humanen Mitteln und einer unregelmässigen Suizidhilfe mit weniger humanen Mitteln. Für die Suizidprävention werde nichts gewonnen, «wenn die durch Organisationen oder Ärzte geförderten Fälle zurückgehen und die Leute stattdessen zu Schlafmitteln oder Plastiksäcken greifen».

Weiterleben nach dem Kopfschuss

In der Tat sind solche «wilden», unbegleiteten Suizidversuche gefährlich, weil sie oft misslingen. So etwa bei Walter Zuberbühler (Name geändert). Der 54-Jährige liegt in der Klinik, ist rund um die Uhr pflegebedürftig. Er kann nicht lesen, nicht schreiben, spricht undeutlich. Mit der Armeepistole schoss er sich in den Kopf - eine Methode, die immer noch und zu Unrecht als todsicher gilt. Von drei Partnerinnen verlassen, die Tochter an Aids gestorben, schaute Zuberbühler immer tiefer ins Glas, verlor die Stelle, verspekulierte Geld an der Börse. Betrunkener fuhr er einen Familienvater zum Krüppel. Da griff er zur Armeepistole.

Solch tragische Selbsttötungsversuche finden nur selten den Weg an die Öffentlichkeit. Zwar fehlt eine Statistik über Selbstmordversuche, doch der Bundesrat geht in einer vorsichtigen Annahme von 20000 bis 67000 Fällen aus - jedes Jahr. Nach einem missglückten Selbstmord leiden viele Betroffene unter schwerwiegenden körperlichen und geistigen Schäden. Die geschätzten Kosten dafür belaufen sich jährlich auf rund 2,5 Milliarden Franken.

Auch für die Theaterfigur Alice endet die Reise in die Schweiz nicht mit dem erhofften sanften Tod. Sie stülpt sich einen Plastiksack über den Kopf und erstickt grausam.

Gesetze: Die Schweiz gehört zu den liberalsten Ländern

In den meisten Ländern ist zwar Suizid erlaubt, nicht aber die Beihilfe dazu, die oft als Tötungsdelikt unter Strafe gestellt wird. In der Schweiz hingegen legt Artikel 115 des Strafgesetzbuchs fest, dass Beihilfe zum Suizid nur dann strafbar ist, wenn sie aus selbstsüchtigen Motiven stattfindet: beispielsweise aus finanziellen Überlegungen wegen einer Erbschaft, aber auch aus Rache oder Hass. In allen anderen Fällen ist Suizidbeihilfe erlaubt. Eine tödlich verlaufende Krankheit oder unerträgliche Schmerzen sind gesetzlich gesehen keine Bedingung. Wer sich aber mit einem tödlich wirkenden Medikament umbringen will, erhält dieses nur auf ärztliches Rezept; ein solches darf der Arzt aufgrund seiner Standesregeln nur Schwerstkranken ausstellen. Voraussetzung für die erlaubte Suizidbeihilfe ist, dass der Suizidwillige den entscheidenden Akt selbst vornimmt, also etwa den Becher mit dem tödlichen Medikament an den Mund

ansetzt. Tut dies eine andere Person, gilt dies als aktive Sterbehilfe und wird als Tötungsdelikt geahndet. Das ist in den Niederlanden und in Belgien anders. Dort ist zwar aktive Sterbehilfe verboten, wird aber nicht verfolgt, sofern sie von Ärzten durchgeführt wird und eine Reihe von Bedingungen erfüllt sind: Der Arzt muss sich überzeugen, dass der Patient den Sterbewunsch freiwillig äussert und diesen reiflich durchdacht hat; dem Patienten müssen unerträgliche Leiden bevorstehen; Arzt und Patient müssen zusammen übereingekommen sein, dass es keine vernünftige Alternative gibt; ein unabhängiger zweiter Arzt muss den Patienten untersuchen und einen schriftlichen Bericht erstatten. Kontrollkommissionen prüfen nachträglich jeden Fall.

Eine vergleichbare Regelung wie Belgien und die Niederlande hat einzig noch der US-Bundesstaat Oregon. Dort können Erwachsene ein Rezept für ein tödliches Medikament erhalten, sofern ihnen zwei Ärzte unabhängig voneinander eine Lebenserwartung von maximal sechs Monaten bescheinigen, die Sterbewilligen urteilsfähig sind und ihren Todeswillen vor Zeugen schriftlich und mündlich festhalten. Glauben die Ärzte, dass der Suizidwille auf eine Depression oder eine psychische Krankheit zurückzuführen ist, müssen sie den Patienten an eine Beratungsstelle verweisen.

Eine pseudospirituelle Überhöhung der Sterbehilfe

Sensible Bilder des Sterbens, aber keine kritischen Fragen: Fernand Melgars preisgekrönter Dokumentarfilm «Exit» über die Sterbehilfeorganisation.

Von Michael Meier

«Gute Reise, Micheline!» Jérôme Sobel, Präsident von Exit Suisse romande, bereitet die bettlägerige Frau auf die «grosse Reise» vor. Wiederholt fragt er sie, ob sie wirklich sterben wolle. Micheline, zermürbt von jahrelangem Leiden, hat keine Zweifel: Sie will. Vom Sterbebegleiter gestützt, trinkt sie die «potion ma-gique», wie sie den Todestrank nennt, mit energischen Schlucken aus. «Ich wünsche dir, dass du das Licht erblickst, das dich zum Frieden führt», sagt Sobel. Dann schläft Micheline ein.

Die Kamera beobachtet das Geschehen mit grossem Respekt. Statt das Gesicht der Sterbenden sieht man wie im Spiegel jenes ihrer Freundin Magali, die stille Tränen weint. Es ist die letzte Szene des Films «Exit - Das Recht zu sterben», der mit seinen sensiblen Bildern des Todes und des Sterbens unter die Haut geht. Während zweier Jahre hat Fernand Melgar, Filmemacher aus Lausanne, den Alltag von Exit Suisse romande ADMD (Association pour le droit de mourir dans la dignité) gefilmt. Er hat den Telefonistinnen der Exit-Zentrale zugehört, die Auskunft über die Dienstleistungen der Sterbehilfeorganisation geben. Und er hat die Sterbehelferinnen zu den Menschen begleitet, die auf Grund einer unheilbaren Krankheit und eines nicht zumutbaren Leidens einen assistierten Suizid in Anspruch nehmen. Die Freitodbegleiter, denen nachgesagt wird, sie seien fasziniert von der Macht, über Leben und Tod zu entscheiden, treten als Todesengel auf, die «Erlösung bringen», wie sie selber sagen, «den würdevollen Tod», «eine humane Art zu sterben». Aufopfernd, hingebungsvoll, mitfühlend nehmen sie sich Zeit für die schwer Kranken. Für Jocelyne im Rollstuhl etwa, die ein Jahr braucht, bis sie ihr Gesuch um Freitodbegleitung niedergeschrieben hat. Einige Szenen des Dokumentarfilms wirken gestellt, obwohl sie es nach Aussage des Regisseurs nicht sind. Die Wanderung der beiden Sterbehelferinnen Marianne und Denise im Nebel etwa, die durch ihre Arbeit metaphysischen Trost erhalten und selber «keine Angst mehr vor dem Sterben» haben. «Es ist ja nur der Körper, der stirbt», sagt die eine. Die freiwilligen Helferinnen zeigen sich aber auch erschöpft, am Ende ihrer Kräfte, überfordert von ihrer anspruchsvollen, aussergewöhnlichen Aufgabe. «Das nenne ich nicht mehr Freiwilligeneinsatz, das nenne ich Priestertum», sagt Exit-Präsident Sobel an einer Versammlung mit seinen zwölf Sterbehelfern. Eine Versammlung übrigens, die ihrer Sitzordnung wegen unweigerlich an das letzte Abendmahl von Jesus mit seinen Jüngern erinnert.

Wie steht es um die Sorgfaltspflicht?

Der Film, der eben als bester Schweizer Dokumentarfilm 2005 ausgezeichnet wurde und im Welschland mit Presselob überschüttet wird, wird letztlich zum Werbefilm für Exit. Auch wenn Exit Suisse romande bisher kaum in negative Schlagzeilen geraten ist, ist das Thema Freitodbegleitung doch so heikel, dass man kritisch nachfragen müsste: Wie bildet Exit die Sterbehelfer aus? Gibt es eine Supervision? Und: Ist der Arzt Jérôme Sobel, der als Präsident von Exit und als Sterbehelfer auftritt, auch gleich für die Diagnose der Krankheit und das Rezept des todbringenden Medikaments zuständig? Die Vernachlässigung verschiedener

Sorgfaltspflichten hatte bei Exit deutsche Schweiz vor Jahren zu Köpferrollen, ja zur Abspaltung des Vereins Dignitas geführt.

Wie kann ein Dokumentarfilm, der Einblick in den Alltag von Exit geben will, diese Fragen ausklammern? Regisseur Melgar ist weit davon entfernt, kritische Fragen zu stellen. Er will offenbar seine quasispirituelle Meditation über das Sterben mit den technischen Fragen nach dem korrekten Vollzug der Sterbehilfe nicht stören. So verzichtet er auf eine kommentierende Stimme. Informationen vermittelt er in den Gesprächen zwischen Sterbehelfern, Patienten, Exit-Mitgliedern und Sekretärinnen. Diese Gespräche sollen klar machen, dass sich Exit an die Spielregeln hält: Depressive und psychisch Kranke werden nicht in den Freitod begleitet, ebenso wenig Eheleute, die als Paar sterben wollen, und Ausländer. An einer Konferenz in Japan kommt Sobel kurz auf das mit der Schwesterorganisation Dignitas virulent gewordene Thema des Freitodtourismus zu sprechen.

Sonst aber behandelt Melgar das Thema Sterbehilfe, das in der Schweiz ein Politikum ist (TA vom Dienstag) und zurzeit das Departement Blocher beschäftigt, unpolitisch. Dabei pflegt gerade auch Sobel mit dezidierten politischen Stellungnahmen an die Öffentlichkeit zu treten. Es wäre beispielsweise interessant zu erfahren, dass der Arzt aus Lausanne über die Beihilfe zum Suizid hinaus noch weiter gehen möchte: Er hatte sich für die Strafbefreiung der aktiven Sterbehilfe stark gemacht, was das Parlament ablehnte.

Man fragt sich, was Melgars Film vermitteln will. So neu sind seine Bilder nicht, wie er sie anpreist. Die Medien setzen sich kontinuierlich mit der Suizidbeihilfe auseinander; und das Fernsehen hat schon ähnlich intime Bilder von Sterbebegleitungen gezeigt, wenn auch nicht von vergleichbarer Bildästhetik. Ein fast religiös überhöhter Film zur Sterbehilfe, der der emotionalen Stimmigkeit zuliebe auf kritische Reflexion verzichtet, bleibt fragwürdig. Er macht zudem vergessen, dass es schwer leidende Menschen gibt, die ihrer bis zum Schluss ertragenen Agonie einen Sinn abgewinnen können.

«Exit» läuft in Zürich ab Donnerstag im Arthouse Movie 1.

«Exit»

Das Recht zu sterben

Einfühlsam dokumentiert Fernand Melgar die bewundernswerte Arbeit von Sterbebegleiterinnen.

Von Thomas Bodmer

Ins Kino oder ins Theater gehen wir nicht zuletzt deswegen, um unser eigenes Leben und damit auch unsere Sterblichkeit eine Zeitlang zu vergessen. Wenn in einem Actionfilm massenhaft Menschen auf möglichst originelle Art um die Ecke gebracht werden, trägt das entschieden zur Unterhaltung bei. Anders steht es, wenn ein Dokumentarfilm zeigt, wie reale Menschen wirklich sterben. «Exit» von Fernand Melgar ist bemerkenswerterweise bereits der zweite Schweizer Film binnen dreier Jahre, der genau dies tut. In «Früher oder später» (2003) dokumentierte der Deutschschweizer Jürg Neuenschwander auf beeindruckende Art, wie todkranke Menschen sich mit ihrem nahen Ende auseinander setzten. Melgar nun zeigt die Arbeit von Sterbebegleiterinnen der Westschweizer Sektion der Organisation Exit. Diese existiert seit 1980. Dank fortschrittlicher Gesetze ist die Schweiz das einzige Land der Welt, wo ein todkranker Mensch, der unerträgliche Schmerzen hat, den Freitod wählen und eine Organisation wie Exit ihm beistehen kann. Gerade hat das Bundesamt für Justiz bestätigt, das dies so bleiben soll.

Melgar dokumentiert, was es heisst, für eine solche Organisation zu arbeiten: Die Frauen in der Telefonzentrale, die tagaus, tagein mit Menschen sprechen müssen, die verzweifelt sind. Die effektiven Sterbebegleiterinnen - lauter Freiwillige -, die über Monate oder gar Jahre Beziehungen zu Kranken aufbauen, bis diese eines Tages sagen: «So, jetzt ist es so weit.» Besonders beeindruckend ist der Präsident von Exit Suisse romande, der Arzt Jérôme Sobel. Wir erleben ihn nicht nur bei internationalen Konferenzen zum Thema Tod (wo die Schweiz immer für ihre Fortschrittlichkeit beneidet wird) und bei Exit-Vorstandssitzungen, wo allen Beteiligten die Erschöpfung ins Gesicht geschrieben steht, sondern eben auch dann, wenn er eine alte Frau, die kaum noch sprechen kann, auf ihrem letzten Weg begleitet. Die Arbeit der Westschweizer Exit-Mitglieder ist von einer solchen Seriosität und Einfühlsamkeit, dass man, um sich als Journalist nicht völlig unnütz zu fühlen, nur sagen kann: «Schauen Sie sich Fernand Melgars Film an.» - «Exit» erhielt den Schweizer Filmpreis für den besten Dokumentarfilm.

Zürich, Arthouse Movie 1

18.30 Uhr

Wenn es anders wirklich nicht mehr geht, können Schwerkranke in der Schweiz auf die Hilfe von Exit zählen.

L'euthanasie se banalise en Suisse

ÉTHIQUE

Une organisation spécialisée dans l'aide au suicide assiste de plus en plus de patients atteints d'un mal incurable.

AUDÉ MARCOVITCH

Genève

QUELQUES JOURS avant la date choisie pour sa mort, Jean invite ses anciens collègues de travail à une petite fête d'adieu. Autour d'un verre de l'amitié, les participants esquissent des conversations qu'ils interrompent aussitôt, l'air gêné. Une femme essuie furtivement une larme. A 58 ans, Jean est atteint d'un cancer de la peau en phase terminale. Refusant de voir son corps fatigué se dégrader de jour en jour, il a fait appel à Exit, une organisation qui s'est spécialisée dans l'assistance au suicide, une pratique autorisée en Suisse.

Un matin de janvier, Jean boit la potion létale que lui tend un accompagnateur d'Exit venu à son domicile, puis il s'allonge sur son lit. Son agonie est brève. Quelques minutes seulement après avoir bu le poison, il rend son dernier souffle, entouré des gestes de réconfort de sa compagne.

Cette scène de mort apparemment sereine et douce séduit en Suisse un nombre croissant de personnes atteintes d'une maladie incurable. L'an dernier, 216 patients ont reçu une aide au suicide à travers les deux associations, romande et alémanique, d'Exit. Dignitas, une organisation similaire qui, elle, prend aussi en charge les patients ne résidant pas sur le territoire suisse, annonçait 138 cas. Douze d'entre eux étaient des Français.

En janvier, la banalisation de la mort assistée a franchi un pas de plus en Suisse : un hôpital public de Lausanne, le Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV), autorise désormais cette pratique dans l'enceinte de l'établissement. « Mais en aucun cas nos médecins ne seront impliqués dans les derniers gestes, ce ne sont pas eux qui prépareront la potion. Nous avons seulement ou-

vert les portes de l'hôpital à Exit », précise le docteur Carlo Foppa, éthicien au CHUV.

Selon le docteur Jérôme Sobel, président de l'association Exit Suisse romande, ouvrir un dossier pour une demande d'aide au suicide équivaut pour certains patients à un premier acte de soulagement. « Seulement un quart d'entre eux vont jusqu'à l'autodélivrance », dit-il. Pour les plus déterminés, un rendez-vous avec un accompagnateur est fixé. Ce dernier n'est pas nécessairement issu du corps médical.

Pour Exit, l'assistance au suicide est l'aboutissement d'un long processus démarré au début des années 80 par le refus de l'acharnement thérapeutique. Face à ce que les responsables de l'association désignent comme la « puissance triomphante des médecins », ils proposent une alternative : refuser les mesures de réanimation en cas de maladie incurable ou d'accident gravement handicapant. Les adhérents choisissent désormais de porter sur eux leur « testament biologique » : un petit texte où sont libellées leurs dernières volontés médicales prônant l'euthanasie passive.

Au fil du temps, les sollicitations de certains adhérents se font plus précises. Certains malades qui perçoivent leur mort comme une délivrance souhaitent être aidés à mourir. S'appuyant sur un article de la loi suisse qui tolère la mort assistée sous certaines conditions, Exit entre dans la brèche. Les premières « autodélivrances » sont pratiquées dans les années 90.

Alors que la Commission nationale suisse d'éthique débat des possibilités de recourir à l'euthanasie active (la mort donnée directement par un tiers), le travail d'Exit et de Dignitas ne fait pas l'unanimité. Marco Vanotti, méde-

cin psychiatre au CHUV, est un opposant. S'appuyant sur ses propres recherches dans l'entourage familial des patients, il considère que « la personne qui décide de se donner la mort avec l'accord de ses proches fait des ravages parmi les survivants. La prise de la potion létale est perçue d'ordinaire par la famille comme un reproche ».

Ambivalence des patients

Le psychiatre note qu'en fin de vie l'ambivalence des patients face à la mort est un phénomène fréquent. Selon lui, Exit ne prend pas suffisamment en compte ce désir ambigu : « La psychologie du mourant est complexe. En phase terminale, le malade souhaite mourir tout en s'accrochant désespérément à la vie. Les accompagnateurs d'Exit deviennent l'écran sur lequel se projette le désir de mourir des patients. Dès lors, il manque quelqu'un sur qui projeter leur désir de vie. Il n'y a plus de place pour la flexibilité. »

Il regrette que l'association ne fasse pas d'évaluation psychiatrique de ses membres. Un autre détracteur, François Rosselet, médecin dans un hôpital romand, reproche à Exit l'appropriation de « mots nobles tels que dignité, compassion, autonomie ou liberté ». Marco Vanotti renchérit : « Il y a beaucoup de gens qui meurent dans la dignité, avec les soins palliatifs. »

En janvier, au Festival du cinéma suisse de Soleure, un documentaire intitulé *Exit, le droit de mourir*, tableau intimiste des activités de l'association, a reçu le premier prix de sa catégorie. Son auteur, Fernand Melgar, analyse l'attrait grandissant de cette pratique : « On ne veut plus regarder la mort en face. Les médecins et les religieux sont dans une impasse. (...) Exit comble une lacune en réinventant un rituel. »

Jérôme Sobel : « Le suicide assisté doit être transparent »

Jérôme Sobel, médecin et président de l'association Exit Suisse romande, répond aux questions du « Figaro ».

LE FIGARO. – En décidant de la mort des gens, ne risquez-vous pas de vous prendre pour Dieu ?

Jérôme SOBEL. – Nous n'avons aucun pouvoir. Nous sommes un instrument au service de celui qui nous appelle. La personne a le droit d'arrêter le processus jusqu'à la dernière seconde. Mon plus grand souhait serait de dissoudre cette associa-

tion. Nous sommes là parce que les médecins de famille refusent d'aller jusqu'au bout et de se conformer aux demandes de leurs patients.

Comment conciliez-vous le fait d'être un médecin et de donner la mort ?

De la même manière qu'un gynécologue procède à un avortement. Plus je pratique l'autodélivrance, plus je suis convaincu que c'est juste. Les personnes que j'ai accompagnées sont toutes remplies de gratitude. Je suis un humain plein de compassion, je

souffre avec ces personnes, j'ai compris leurs raisons et je pense que leur choix est la moins mauvaise solution possible. Pour l'entourage, voir un proche mourir sans souffrance, pouvoir s'y préparer et dire au revoir est une consolation. Mais pour les accompagnateurs, ces autodélivrances sont épuisantes.

Banaliser la possibilité de choisir l'heure de sa mort, n'est-ce pas la porte ouverte aux abus de cette pratique, aux dérapages ?

Voulez-vous dire qu'il y a un risque que l'euthanasie devienne

une maladie contagieuse ? Pour convoquer sa mort, il faut être particulièrement solide, construit. S'il y a davantage de demandes d'assistance depuis quelques années, cela est dû au fait que les gens connaissent maintenant cette possibilité. La transparence et la clarté dans la procédure sont les meilleures garanties d'éviter les dérapages. En Suisse, tous les cas d'assistance au suicide font l'objet d'une enquête pénale.

Propos recueillis par A. M.

La Belgique veut assouplir la loi adoptée il y a trois ans

ALEXANDRINE BOUILHET

Depuis la légalisation de l'euthanasie en 2002, 1 017 « suicides assistés » ont été réalisés.

De notre correspondante à Bruxelles

TROIS ANS après avoir dépénalisé l'euthanasie, la Belgique s'interroge sur une éventuelle modification de sa loi, trop restrictive, selon certains élus et praticiens. Depuis 2002, 1 017 euthanasies ont été recensées dans le royaume, ce qui représente 0,2 % des

décès annuels. Aucun dérapage n'est signalé.

Mais un détail a frappé les parlementaires : plus de 80 % des morts par euthanasie sont enregistrés en Flandre. Le nord du pays est soumis à l'influence culturelle des Pays-Bas, où la mort douce est légale depuis plus de vingt ans. Du coup, les médecins flamands recourent plus facilement aux barbituriques que les francophones.

Christine Defraigne (MR), le chef de file des libéraux au Sénat, veut remédier à ce déséquilibre. Elle propose, d'une part, de

mieux informer les médecins de Wallonie sur la loi de 2002 et, d'autre part, d'en assouplir certaines règles. Elle suggère notamment d'alléger les démarches du patient souhaitant bénéficier d'une euthanasie.

Elargir aux déments

D'autres voix s'élèvent dans le pays pour élargir le champ d'application de la loi aux patients atteints de la maladie d'Alzheimer ou aux personnes démentes. Le 9 février dernier, le parquet de Gand (Flandre) a ouvert une enquête sur le décès

d'une femme de 87 ans, atteinte de démence. La justice belge s'interroge sur la légalité de ce « suicide assisté ».

L'affaire a été révélée par le médecin lui-même, soucieux de relancer le débat sur le sujet. La vieille dame lui avait demandé de l'aider à mourir le jour où elle perdrait complètement la tête. Après avoir consulté un de ses collègues, le médecin s'est exécuté, administrant à sa patiente une boisson avec des barbituriques.

Thema

Der Bund

EXIT-SPRECHER ANDREAS BLUM ÜBER STERBEHILFE - UND DEN DOKUMENTARFILM «EXIT» DIE VORBEHALTE DER ÄRZTIN REGULA SCHMITT

«Keine Sterbehilfe auf Knopfdruck»

Im Film «Exit», der dieses Jahr als bester Schweizer Dokumentarfilm ausgezeichnet worden ist, wird die alte, leidende Micheline von Exit in den Freitod begleitet. Doch: Werden da nicht natürliche Gesetze des Lebens und des Sterbens ausgehebelt? Andreas Blum plädiert «in dieser zentralen Frage für Toleranz gegenüber unterschiedlichen Auffassungen».

INTERVIEW: WALTER DÄPP

«bund»: «Sie werden sanft einschlafen, wenn Sie das Glas ganz ausgetrunken haben», sagt der Sterbebegleiter zu Micheline im Film «Exit» - unmittelbar bevor die todkranke und lebensmüde alte Frau stirbt. Ist das nicht anmassend widernatürlich?

Andreas Blum: Das ist die zentrale Frage: Darf das der Mensch? Hat er ein (Menschen-)Recht auf seinen eigenen Tod? Oder ist der Suizid - ob mit oder ohne Hilfe Dritter - immer ein Akt der Anmassung, ein letztlich nicht legitimierbarer Eingriff in den natürlichen Ablauf eines Menschenlebens? Für Exit, aber auch für mich persönlich, ist entscheidend, dass es auf diese Frage keine allgemein gültige Antwort gibt. Das bedeutet: Toleranz gegenüber unterschiedlichen Auffassungen ist in dieser existenziellen Frage die ethisch gebotene Grundhaltung.

Gebietet über das Sterben aber nicht eine höhere Macht - was Selbstbestimmung ausschliesst?

Für den, der das dieser Frage zugrundeliegende Axiom anerkennt - dass es eine «höhere Macht» gebe, die über unser Sterben «gebietet» -, stellt sich die Frage der Selbstbestimmung sicher nicht. Für uns gilt: Eine solche religiös fundierte Haltung ist ohne Vorbehalt zu akzeptieren. Nur, unsere säkulare Gesellschaft sieht sich mit der Tatsache konfrontiert, dass immer weniger Menschen die Frage des eigenen Sterbens aus der Gewissheit des Glaubens heraus beantworten können.

Wie vielen Menschen hat Exit Schweiz letztes Jahr Beihilfe zum Suizid geleistet?

Exit hat in der deutschsprachigen Schweiz rund 50 000 Mitglieder. In den letzten Jahren hat sich die Zahl der Freitodbegleitungen bei rund 150 eingependelt - 2005 waren es 162. Im Gegensatz zur öffentlichen Wahrnehmung steht bei uns nicht die Freitodbegleitung, sondern die Patientenverfügung und deren Durchsetzung im Zentrum.

Laufen Freitodbegleitungen immer so klar und harmonisch ab, wie es der Film mit Micheline zeigt?

Ohne je persönlich dabei gewesen zu sein: Mir ist kein einziger Fall bekannt aus den letzten Jahren, wo ein Problem aufgetreten wäre. Was ab und zu vorkommt: dass ein sterbewilliger Mensch von seinem Wunsch zurücktritt, nachdem schon alles vorbereitet war für den letzten Schritt. Wir haben damit keine Mühe. Der letzte Wille des betroffenen Menschen ist das Einzige, was für uns zählt.

Der Film hinterfragt Philosophie und Tätigkeit von Exit nicht. Freut man sich bei Exit, nun über diesen Werbefilm zu verfügen?

Der Film ist in Zusammenarbeit mit Exit Suisse Romande, einer von uns unabhängigen Vereinigung, entstanden. Fernand Melgar ist sehr behutsam ans Werk gegangen. Von «Werbefilm» zu sprechen, scheint mir abwegig zu sein.

Wie gross ist die Nachfrage nach begleiteten Suiziden? Wie oft werden solche abgelehnt?

Die Zahl der Gesuche um einen begleiteten Suizid ist leicht steigend. Immer häufiger kommt es vor, dass sich Menschen heute bei uns melden und gleich morgen in den Tod begleitet werden möchten, ohne Mitglied von Exit zu sein. Zwar kann ethisch nicht begründet werden, dass man ihnen die Hilfe verweigert,

doch unsere Mitglieder dürfen nicht darunter leiden; unsere Kapazitäten sind begrenzt. Deshalb begleitet Exit keine Nichtmitglieder. Es darf nicht auch nur der Anschein eines Verdachts aufkommen, Exit werde zum Dienstleistungsunternehmen in Sachen Sterbehilfe - quasi auf Knopfdruck.

Im Gegensatz zu Dignitas («Kleiner Bund» vom 28. Januar) lehnt Exit Suizid-Beihilfe bei Ausländern ab. Warum?

Gesuche aus dem Ausland gehören zu unserem Alltag. Im Prinzip sehe ich kein Argument, Ausländern die Hilfe zu verweigern. Wir begleiten sie dennoch nicht; weil der begleitete Suizid für Exit der letzte Akt in einem längeren Prozess der Begleitung ist. Und weil die Fragen der Urteilsfähigkeit und der Dauerhaftigkeit des Todeswunsches nicht im Schnellverfahren geklärt werden können. Auch politisch würden wir der Sache einen schlechten Dienst erweisen. Warum suchen denn so viele Ausländer in der Schweiz Hilfe? Weil bei uns erlaubt ist, was anderswo - mit Ausnahme von Holland und Belgien - verboten ist. Statt die Rechtsordnung in diesen Ländern zu unterlaufen, scheint es mir sinnvoller zu sein, den Druck Richtung Liberalisierung dort hochzuhalten.

Wo grenzt sich Exit sonst von Dignitas ab?

Wir haben das gleiche Grundanliegen, aber Dignitas und Exit gehen getrennte Wege. Dignitas setzt auf kämpferisch-aggressives Engagement; wir vertrauen auf den sachlich-konstruktiven Dialog. Dignitas wehrt sich gegen jede Aufsicht; wir stehen einem staatlichen Lizenzierungsverfahren für Sterbehilfe-Organisationen grundsätzlich positiv gegenüber. Dignitas ist eine Ein-Mann-Organisation, die punkto Transparenz nicht über jeden Zweifel erhaben ist; wir sind eine Organisation, die bis in die Details unserer Aktivität öffentlich Rechenschaft ablegt.

Es gibt doch Alternativen zum begleiteten Suizid: Schmerztherapie, Palliativmedizin, Palliativpflege. Braucht es da noch Exit?

Exit sieht sich nicht in einer oppositionellen Haltung gegenüber - zum Beispiel - der Palliativmedizin; da wird Grosses geleistet. Die Exit-Hospiz-Stiftung unterstützt sogar Projekte der Palliativmedizin. Zwei Dinge gilt es allerdings trotzdem zu bedenken: erstens die Tatsache, dass die Palliativmedizin trotz allen Fortschritten oft an ihre Grenzen stösst - der Satz: «Die Palliativmedizin hat die Schmerzen im Griff» ist Mythos, nicht Realität. Und, zweitens, kann auch die beste palliative Pflege nicht verhindern, dass Menschen, die im Wortsinn «lebensmüde» sind, sterben wollen, obwohl die Schmerzen einigermaßen unter Kontrolle sind. Haben Sie Verständnis dafür, dass erfahrene Palliativmediziner der passiven Sterbehilfe gegenüber doch Vorbehalte haben?

Ganz grundsätzlich: Ich habe für jeden Vorbehalt Verständnis. Aber Verständnis haben heisst Toleranz üben - und das muss für alle gelten. Unlängst hat mir ein todkranker Kollege gesagt: «Ich bin Exit-Mitglied und froh, dass ich diese Option habe. Aber die Palliativmedizin hilft mir, die Schmerzen sind erträglich. So lasse ich den Dingen ihren natürlichen Lauf.» Er ist dann in Frieden gestorben. Ich finde, das ist gut so - genauso wie ich meine, dass es selbstverständlich sein müsste, dass die Ärzte es akzeptieren, wenn sich ein Patient trotz ihren Bemühungen anders entscheidet.

Gibt es aus Ihrer Sicht Argumente, die gegen den - nach Schweizer Gesetz ja eben erlaubten - begleiteten Suizid sprechen?

Ohne Wenn und Aber ist das Argument zu akzeptieren, das im Glauben an Gott als den Allmächtigen fundiert ist und das besagt, dass unser Leben eine Leihgabe Gottes sei und unsere Existenz sich deshalb prinzipiell der menschlichen Verfügbarkeit entziehe. Nicht akzeptieren kann ich dagegen den so genannten Ethik-Vorbehalt von Ärzten, das Argument, der Arzt wisse am besten, was für einen Patienten gut und sinnvoll sei. Das ist nicht Hilfe, das ist Bevormundung.

Das Lausanner Universitätsspital gestattet als erstes Spital der Schweiz in seinen Räumen Exit-Sterbehilfe. Ein Durchbruch?

Durchbruch? Ich weiss nicht. Sicher aber ist es ein Schritt in die richtige Richtung. Ich sehe hier einen direkten Zusammenhang mit der Empfehlung der Nationalen Ethikkommission (NEK), diese Frage in den Spitälern resp. Alters- und Pflegeheimen zu diskutieren, einen Grundsatzentscheid zu treffen und diesen dann auch offen zu kommunizieren. Unbestritten ist ein begleiteter Suizid in solchen Institutionen eine sehr sensible, heikle Sache; und unbestritten ist auch, dass Ärzte durch die Zulassung von Sterbehilfe-Organisationen in einen Gewissenskonflikt mit ihrem beruflichen Ethos kommen können. Dennoch: Ist es human, einen sterbewilligen Menschen zu zwingen, irgendwo «draussen» zu sterben, obwohl das Spital oder das Heim, in dem er unter Umständen lange gelebt hat, eigentlich seine letzte Lebensstation gewesen wäre?

Zum selbstbestimmten Ende - bis der Exit-Freitodbegleiter die tödliche Natrium-Pentobarbital-Mixtur bereitstellt. Aus dem Film «Exit»

Andreas Blum war Direktor von Radio DRS. Seit 2001 ist er Sprecher von Exit Deutsche Schweiz. KEY

Film für Exit

Während zwei Jahren hat der Lausanner Fernand Melgar die Arbeit von Exit verfolgt. Auslöser war eine TV-Reportage über den «Sterbetourismus». Er setzte sich mit Exit Genf in Verbindung und erhielt vom Verein grünes Licht für einen Film, der einen Blick von aussen auf die Arbeit der Organisation werfen sollte. Ins Zentrum seines nüchternen, kommentarlosen Films, der ursprünglich fürs Fernsehen realisiert wurde, rückt Melgar die Arbeit der Sterbebegleiter von der «Verteilung» der Klienten an den Sitzungen bis zur Begleitung in den Tod. Die Kamera läuft, wenn Jérôme Sobel, Präsident der Westschweizer Exit-Sektion, der sterbewilligen Micheline einen sanften Tod verspricht. Und wenn sie nach Einnahme der tödlichen Medikamente stirbt.

Melgars konsequente filmische Zurückhaltung schliesst jeden Voyeurismus aus. In diesem Moment wirft sein Film jeden Zuschauer auf sich selbst zurück und konfrontiert ihn mit der Frage nach seinem Verhältnis zum Tod. Wohl deshalb wurde «Exit» dieses Jahr mit dem Schweizer Filmpreis für den besten Dokumentarfilm ausgezeichnet.

Trotzdem ist das eine seltsame Entscheidung. Denn «Exit» hat eine grosse Schwäche: Er zeigt die Arbeit der Organisation aus ganz und gar unkritischer Nähe. Methodisch orientiert sich Melgar am fragwürdigen «Objektivismus» des cinéma vérité. Er suggeriert, dass durch die Beschränkung auf die Beobachtung die Realität unverfälscht sich selber zeige. Implizit aber bezieht Melgar eindeutige Stellung: Er zeigt Exit als pionierhafte Organisation, die das Recht auf den selbstbestimmten Tod gegen die Bevormundung durch Religion und Medizin verteidigt. Diese Haltung ihm vorzuwerfen wäre töricht. Man hätte aber erwarten dürfen, dass er sie deutlich und damit angreifbar macht. (all)

[i] der film läuft ab Sonntag, 2. April, als Matinee im Movie Bern.

«Als Lösung den Tod anbieten?»

Der Film «Exit» zeige verschiedene Facetten dieser Sterbehilfeorganisation auf, sagt die 59-jährige Berner Ärztin Regula Schmitt, er zeichne aber doch ein zu einseitiges Bild. Existenzielle Fragen und die Problematik des Leidens und des Sterbens, aber auch Fragen der Beziehungen, seien viel komplizierter, als im Film gezeigt: «Der Film ist zu schön geformt. Wie ein Reklamefilm, der nur die guten, harmonischen Seiten zeigt.»

Einige der sterbewilligen Menschen im Film hätten Angst davor geäußert, dass sie in eine Agonie geraten könnten und Schmerzen ertragen müssten oder dass sie in Abhängigkeit geraten oder in einem Pflegeheim enden würden. Diesen Menschen werde als Ausweg die Freitod-Möglichkeit von Exit offeriert, Alternativen zu Exit habe man ihnen dagegen nicht aufgezeigt: «Das Wort „palliativ“ wird im Film nur einmal genannt - im Zusammenhang mit einem Schmerzmittel. Doch Palliative-Care ist viel umfassender. In vielen Fällen gäbe es gute und erträgliche Alternativen zum begleiteten Freitod.» Und übrigens: «Auch ein Leben im Pflegeheim kann viele positive Aspekte haben.»

«Lebensmöglichkeiten aufzeigen»

Als Ärztin in einem Pflegeheim mache sie oft die Erfahrung, dass auch die Autonomie, die Selbstbestimmung, sehr veränderlich sei: Auch die Urteilsfähigkeit eines Menschen könne sehr schwanken. «Ist es also richtig», fragt Regula Schmitt, «dass man Menschen, die Angst haben vor Abhängigkeit und vor einem schweren Sterben, als Lösung gleich den Tod anbietet - bevor echte Alternativen aufgezeigt werden und eine mitmenschliche Beziehung aufgebaut wird?» Sie zweifelt deshalb, ob die - meist doch wohl auf wenige Besuche beschränkte und auf die Freitod-Hilfe fokussierte - Exit-Sterbebegleitung eine wirkliche Begleitung eines leidenden Menschen ist. Mit der Angst vor dem Sterben und vor dem Tod werde sie in ihrem ärztlichen Alltag oft konfrontiert, sagt sie, wobei meist die Angst vor Schmerzen im Vordergrund stehe: «Da geht es darum, die Möglichkeiten der Schmerzbehandlung aufzuzeigen, die Erreichbarkeit sicherzustellen - zu zeigen, dass sie nicht allein sind.»

«Eine Garantie aber, dass das Sterben dann nicht so schwer ist», sagt Regula Schmitt, «gibt es nicht. Auch nicht bei Exit. Und umgekehrt: Auch ohne Exit ist ein „gutes Sterben“ möglich.» (wd)

Regula Schmitt ist Geriaterin und leitende Ärztin des Tilia-Pflegezentrums Ittigen.fs